



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

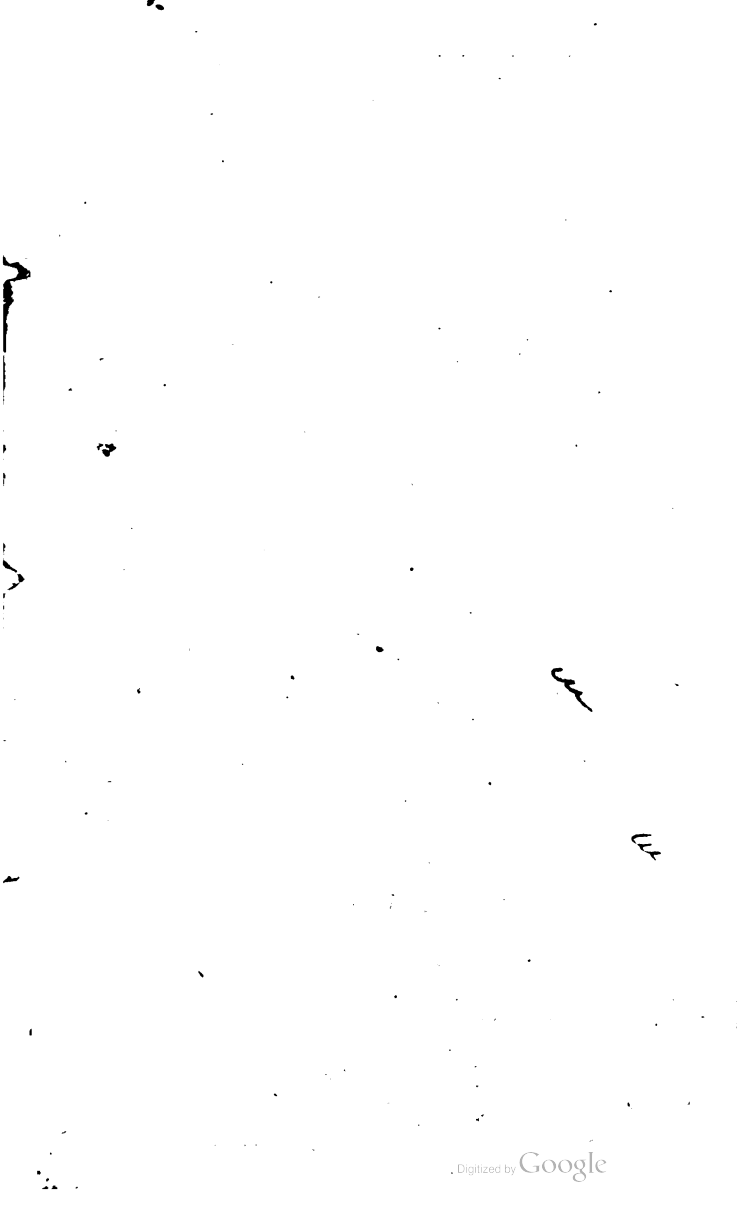
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



570



Hist. D. 115, A





HISTOIRE

D E S

AVENTURIERS

FLIBUSTIERS

QUI SE SONT SIGNALÉS DANS LES INDES;

CONTENANT. ce qu'ils y ont fait de remarquable, avec la vie, les mœurs & les coutumes des Boucaniers, & des habitans de St. Domingue & de la Tortue; une description exacte de ces lieux, & un état des Offices, tant Ecclesiastiques que Séculiers, & ce que les grands Princes de l'Europe y possèdent.

Le tout enrichi de Cartes Géographiques & de Figures en taille-douce.

Par ALEXANDRE-OLIVIER OEXMELIN.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée de l'Histoire des Pirates Anglois, depuis leur établissement dans l'Isle de la Providence jusqu'à présent.

TOME PREMIER.

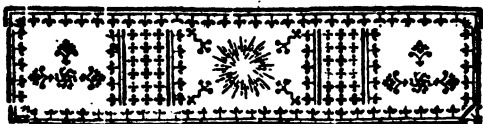


A TREVoux,
PAR LA COMPAGNIE.



M. DCC. LXXV.





P R E F A C E.

IL y a long-temps qu'on se plaint, & sans doute avec justice, qu'on a mis au jour des Relations de plusieurs Pays étrangers, la plupart, ou si peu vraisemblables qu'elles révoltent le bon sens, ou si mal écrites qu'on n'en peut soutenir la lecture. Je ne prétends pas qu'il ne s'en trouve quelques-unes exemptes de ces défauts ; mais elles sont si rares que beaucoup de gens passionnés pour ces sortes de Relations, jusqu'à lire indifféremment tout ce qui se présente de ce caractère, s'en dégoûtent à la fin ; & j'avoue que je suis de ce nombre. Il n'en est pas de même de celle-ci qui est entièrement historique, & qu'on lira toujours avec plaisir. Comme elle contient l'origine, la vie, les mœurs & les actions des Aventuriers, qui depuis vingt années se sont signalés dans l'Amérique, l'Auteur a été indis-

P R E F A C E.

penfablement obligé de nous donner une connoiffance parfaite des pays de ce continent ; parce qu'il eût été prefque impossible au lecteur de bien connoître la grandeur de leurs entreprises, qu'en même temps il ne fût instruit de l'état des lieux où elles ont été exécutées. Ce qui donne d'autant plus de fatisfaction, que le récit des plus furprenantes aventures étant joint à ces descriptions, il ne faut pas craindre qu'elles ennuyent ; au contraire l'avidité de les lire tient toujours le Lecteur en haleine, & il sent qu'il ne peut fans peine fermer le Livre avant que d'être parvenu à la fin du récit.

Cependant lorsque je lus ce manuscrit, j'y trouvai plusieurs endroits obscurs ou mal exprimés, & bien des choses difficiles à entendre ; il a donc fallu corriger les mauvaises expressions, déterminer les sens suspendus, & éclaircir les endroits obscurs. Il en a coûté du travail, & de l'application, mais l'Ouvrage le méritoit. Il ressembloit à une belle maison que l'on voit de loin, & qu'on voudroit voir de plus près, mais dont on ne peut aborder, à cause des ronces & des épines dont les chemins qui y conduisent, étoient cou-

P R E F A C E.

verts. Ces ronces sont maintenant arrachées, & on peut y aller sans peine. Pour parler sans figure, après avoir trouvé cette Histoire véritable, on a fait en sorte qu'elle fût écrite d'un style naturel.

Si je n'avois regardé que le nom & la naissance de l'Auteur, l'un & l'autre n'ayant rien qui le distingue du commun des hommes, je n'aurois jamais pensé à lire ces mémoires, encore moins à les retoucher, parce qu'on est assez communément persuadé que sans naissance & sans éducation on ne peut gueres réussir à composer d'une manière exacte & judicieuse. Toutefois il semble que cet Auteur ne manque absolument ni de l'une ni de l'autre, si l'on prend garde au bon sens, & à une certaine liberté d'honnête homme, qui regne dans tout ce qu'il écrit.

D'ailleurs, ce ne sont point tant ces motifs qui m'ont porté à travailler sur ces mémoires, qu'une personne de considération, à qui on ne peut rien refuser, & qui m'a engagé à le faire, parce qu'elle les a trouvés curieux & intéressans.

En effet si l'on considère le fond de l'Ouvrage, comme les Aventures des

P R E F A C E.

Flibustiers en sont le principal objet, on peut dire aussi qu'elles sont presque toutes agréables, singulières & surprenantes.

A l'égard du caractère de la narration, l'Auteur raconte les choses si naïvement, qu'il persuade par la seule manière dont il les raconte.

Mais son principal mérite, c'est de s'être attaché à la vérité; car quoiqu'il déclare en beaucoup de lieux de son Histoire qu'il la dit, quand il ne le déclareroit, on s'en appercevrait facilement; puisque la vérité a cela de propre, qu'elle se fait sentir par-tout où elle se rencontre.

Il est aisé de connoître que cet Auteur en écrivant, a eu également en vue & ceux qui veulent voyager, & ceux qui n'en ont point envie, pour les instruire également, & qu'il a même trouvé le moyen de les amuser en les instruisant.

Il s'exprime si vivement sur tout ce qui se présente, qu'on croit voyager avec lui, soit en terre ferme, soit sur mer, on s'imagine être dans le même vaisseau que lui; on voit toutes les îles dont il parle, tous les écueils qu'il évite, on craint d'échouer contre ceux

P R E F A C E.

qu'il n'évite pas. On pense être spectateur des combats qui se donnent, des prises qui se font. On tremble avec l'équipage s'il survient quelque tempête, parce qu'il représente parfaitement tous les périls qui l'accompagnent. S'il arrive quelque autre incident, on craint, on espère dans l'attente du succès : tant il fait peindre au naturel jusqu'aux moindres circonstances, & intéresser son Lecteur.

Ce n'est pourtant pas qu'il affecte de se donner pour un homme éloquent ; mais on s'aperçoit que l'éloquence suit naturellement les choses qu'il décrit. Pour mieux dire ce n'est point l'éclat des paroles qui rejaillit sur les choses ; c'est l'éclat des choses mêmes qui rejaillit sur les paroles.

Ceux qui sont tentés de voyager, & qui prendront la peine de lire cet Auteur, n'en seront pas moins satisfaits ; ils connoîtront d'avance tous les pays où ils ont dessein d'aller, & ce qu'ils verront sur les lieux se trouvera entièrement conforme à ce qu'ils en auront lu. Ils apprendront de plus à distinguer ce qui pourra leur être utile ou préjudiciable dans les lieux où ils se trouveront. Ainsi ils seront en état

P R E F A C E.

de rechercher l'un & éviter l'autre, ils pourront s'attendre à tout, & n'être surpris de rien.

On n'avance rien de trop en assurant qu'on peut faire fond sur ce que dit notre Auteur : on sait qu'il y a beaucoup de personnes d'expérience qui ont voyagé dans les pays dont il parle. J'ai eu même la curiosité d'en consulter plusieurs, lorsque j'ai trouvé des choses un peu extraordinaires dans sa Relation, & dont lui-même ne vouloit pas être cru sur sa parole : & je dois rendre ce témoignage au public, que je ne leur en ai jamais proposé aucune dont ils ne m'aient confirmé la vérité. Or ce sont des gens à qui l'on ne sauroit en faire accroire, ils connoissent le pays à fond pour y avoir demeuré long-temps, & à présent qu'ils n'y sont plus, ils ont des correspondances certaines pour ne rien ignorer de tout ce qui se passe.

Parmi ceux à qui je communiquai ces mémoires, quelques-uns furent charmés de tomber sur la description de quelques pays qu'ils avoient parcourus; elle leur parut si juste, qu'ils s'imaginoient y être encore, & qu'on les y conduisoit comme par la main. D'au-

P R E F A C E.

tres ne pouvoient assez louer l'Auteur de ce qu'il n'a dit que ce qu'il a vu ou que des personnes dignes de foi lui ont appris. Encore est-il aisé de remarquer que c'est avec grande circonspection qu'il rapporte ce qu'il a su de ces personnes, quelque croyables qu'elles puissent être, & qu'il écrit bien plus volontiers les choses qu'il a vues que celles qu'il a apprises : ayant grand soin dans tout le cours de son Histoire de bien distinguer les unes d'avec les autres, afin que le Lecteur en puisse porter le jugement qu'il lui plaira. Enfin tous demeuroident d'accord qu'ils n'avoient point encore lu d'Histoire plus diversifiée, & en même temps plus remplie de choses nouvelles jusqu'à présent ignorées, ou du moins peu connues.

Après avoir remarqué le jugement qu'on a porté de cette Histoire, le soin qu'on a pris pour en perfectionner le style, & les motifs qui ont porté l'Auteur à l'écrire, il ne reste plus qu'à dire un mot de l'ordre qu'il a suivi en l'écrivant.

D'abord il parle de quelques incidens qui lui sont arrivés sur mer, puis de la célèbre conquête de la Tortue faite par les Aventuriers & des circonstances qui

P R E F A C E.

l'ont engagé lui-même à prendre parti parmi eux : Ensuite il vient au récit des exploits de plusieurs Aventuriers ; il fait voir le traitement qu'ils font aux Espagnols quand ils les prennent , & celui qu'ils reçoivent d'eux quand ils en sont pris. Il nous convainc encore par beaucoup d'exemples, de la valeur & de l'intrépidité de ces mêmes Aventuriers , qui n'étant armés que de fusils, de sabres , & d'autres armes ordinaires , prennent des Navires, des Forts & des Villes, dont on ne sauroit se rendre maître qu'avec des Armées, des Sieges, du Canon, des Mines, & tout l'attirail ordinaire de la guerre. En un mot, il nous rapporte leurs plus belles entreprises , qui tout extraordinaires qu'elles sont par la singularité des événemens, n'en paroissent pas moins véritables par la nature de leurs circonstances ; en sorte qu'on les lit toujours avec autant de plaisir que de surprise. Enfin il n'oublie pas de remarquer de quelle sorte les Français se sont étendus dans l'Amérique , de quelle manière ils y vivent ; il observe curieusement tout ce qu'ils y font en qualité de Chasseurs, de Boucaniers, d'Habitans & d'engagés.

P R E F A C E.

La Relation qu'il a écrite de ce que la nature produit dans les isles de Saint Domingue & de la Tortue, se trouve à la fin du premier Tome : on a choisi cet ordre pour ne pas interrompre le fil de l'Histoire des Flibustiers ; on l'a même augmentée sur de nouveaux Mémoires contenant la Relation du naufrage de Monsieur d'Ogeron à *Puerto Ricco*, l'Histoire du Capitaine Montauban ; les Expéditions de Campêche, de la Vera-Cruz, de Carthagene, & les courses de plusieurs Capitaines Flibustiers, dont la valeur est présentement aussi connue en Europe qu'elle est estimée dans les Indes.

Le troisieme Volume contient un Voyage que les Flibustiers ont fait à la Mer du Sud. C'est un nouveau Monde pour eux : On les y verra se signaler, comme ils ont déjà fait à la Mer du Nord, non seulement par des actions d'une valeur extraordinaire, mais encore par une constance plus qu'humaine à supporter les miseres où les exposent le changement de climat, les fatigues de la Mer, la faim & la soif, sans craindre la mort, qu'ils n'envisagent que comme un remede à leurs maux.

P R E F A C E.

Le quatrieme Volume contient l'Histoire de Pirates Anglois, depuis leur établissement dans l'isle de la Providence jusqu'à présent, toutes leurs Aventures, Pirateries, Meurtres, Cruautés, & Excès; avec la Vie & les Aventures de deux Femmes Pirates MARIE READ & ANNE BONNY; & un Extrait des Loix & des Ordonnances concernant la Piraterie.



HISTOIRE



HISTOIRE

D E S

AVANTURIERS

FLIBUSTIERS,

Qui se sont signalés dans les Indes.



PREMIERE PARTIE,

Contenant la description des îles de S. Dominique & de la Tortue, la vie & les mœurs de leurs habitans, & les aventures des Boucaniers qui s'y rencontrent ; avec l'établissement des François à la Tortue, & l'histoire de ceux qui l'ont gouvernée.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de l'Auteur. Ce qui lui est arrivé jusqu'à son débarquement dans l'isle de la Tortue.

ES voyageurs aiment naturellement à parler de ce qui leur est arrivé, sur-tout lorsqu'ils sont hors de danger, & qu'ils croient que

Tome I.

A

leurs aventures méritent d'être sues. Je ne veux donc point diffimuler que je prends quelque plaisir à raconter ce qui s'est passé dans mon voyage. Peut-être même ne sera-t-on pas fâché de l'apprendre; je tâcherai du moins d'en rendre la relation aussi agréable qu'elle est vraie.

Nous nous embarquâmes le 2. mai 1666; & le même jour, après avoir levé l'ancre de la rade du Havre-de-Grace, nous allâmes mouiller à la Hogue, sous le cap de Barfleur. Nous étions dans le vaisseau S. Jean, qui appartenoit à messieurs de la compagnie occidentale, commandé par le capitaine Vincent Tillaye. Nous allâmes joindre le chevalier de Sourdis, qui commandoit pour le roi le navire dit l'Hermine, monté de trente-six pieces de canon; avec ordre d'escorter plusieurs vaisseaux de la compagnie, qui alloient en divers endroits; les uns au Sénégal en Afrique, & aux isles Antilles de l'Amérique; les autres vers la Terre-neuve.

Tous ces vaisseaux s'étoient joints aux nôtres, de peur d'être attaqués par quatre frégates Angloises qu'on avoit vu croiser peu de jours auparavant. Quelques navires Hollandois qui crai-

gnoient la même chose, parce qu'ils étoient en guerre aussi-bien que nous avec cette nation, en firent autant, après en avoir demandé la permission à Mr. de Sourdis ; & notre flotte se trouva alors composée de quarante vaisseaux, ou environ. Mr. de Sourdis déclara ensuite ses ordres ; il donna à notre capitaine la charge de vice-commandeur de la flotte, & au capitaine du navire nommé l'*Espérance*, appartenant à la même compagnie, celle de contre-commandeur. Tout étant ainsi disposé, nous fîmes voile le long de la côte de France, quoiqu'avec assez de peine & de danger, à cause de la quantité de rochers qui s'y rencontrent, & de l'alarme que nous donnions aux François mêmes, qui craignoient que nous n'eussions dessein de faire quelque descente sur les côtes.

Peu de jours après nous passâmes le *Raz de Fonteneau*, que l'on trouve au sortir de la Manche, & que les François ont appelé ainsi du mot Flamand *Raz*, qui signifie une chose d'une grande vitesse. Le *Raz de Fonteneau* est fort périlleux ; parce que les courants y traversent un grand nombre de rochers qui ne se montrent qu'à fleur d'eau, & bien des navires s'y sont perdus. Le

4 *Histoire des Aventuriers,*

danger que l'on y court a donné lieu à une cérémonie particuliere que les mariniens de toutes sortes de nations pratiquent non seulement en cet endroit là, mais encore lorsqu'ils passent sous les deux tropiques du cancer & du capricorne & sous la ligne équinoxiale. Voici ce que les François y observent

Cérémonie
des mariniens
Fran-
çois.

Le contre-maître du vaisseau s'habille grotesquement avec une longue robe, un bonnet sur sa tête & une fraise à son col, composée de poulies & de certaines boules de bois, qu'on appelle sur mer *Pommes de Raques*. Il paroît le visage noirci, tenant d'une main un grand livre de cartes marines, & de l'autre un morceau de bois représentant un sabre. Le livre étant ouvert à l'endroit où la ligne est marquée, tous ceux qui sont dans le vaisseau mettent la main dessus, prêtent serment, & déclarent s'ils ont passé sous cette ligne ou non. Ceux qui n'y ont jamais passé, viennent s'agenouiller devant le contre-maître, qui leur donne de son sabre sur le col; après quoi on leur jette de l'eau en abondance, s'ils n'aiment mieux en être quittes moyennant quelques bouteilles de vin ou d'eau-de-vie. Ceux qui ont déjà passé sont exempts de la peine, &



le contre-maître leur enjoint, en cas qu'ils y repassent, d'observer la même chose à l'égard de ceux qui n'y auront point encore passé. Personne ne peut éviter cette espece d'initiation, non pas même le capitaine ; & si le navire qu'il monte n'y a jamais passé, il est obligé de faire quelques largesses à l'équipage ; sinon les matelots feroient le devant qu'on appelle le gallion, ou la poulaine ! Après cette cérémonie on voit la quantité de vin ou d'eau-de-vie que l'on a amassée, & on la distribue également à chacun des matelots.

Les Hollandois s'y prennent d'une autre maniere. L'écrivain du vaisseau apporte le rôle de tout l'équipage ; il appelle chacun par nom & surnom, & demande à tous s'ils ont passé par-là, ou non. Dans le doute que quelqu'un ne dise pas la vérité, on lui fait manger du pain & du sel, ce qui est une espece de serment pour affirmer qu'il y a passé. Ceux qui sont convaincus du contraire ont le choix de payer quinze sols, ou d'être attachés à une corde & guindés au bout de la grande vergue, ou enfin d'être calés trois fois, c'est-à-dire, plongés trois fois dans la mer. On oblige un officier du vaisseau, quel qu'il soit,

à payer trente sols. Si c'est un passager, ils en tirent le plus qu'ils peuvent. Il y a des marchands dont ils exigent quelquefois plus de cent écus ; & quand il se trouve des soldats , leur capitaine est obligé de satisfaire pour eux. A l'égard des garçons au-dessous de quinze ans, ils les mettent sous des mantes d'ozier , & leur jettent plusieurs seaux d'eau sur le corps. Ils en font de même à tous les animaux qui sont dans le navire , à moins que le capitaine ne paie pour eux , & pour le navire même s'il n'y a jamais passé. L'argent qui provient de cette collecte est mis entre les mains du contre-maître , qui doit au premier port en acheter du vin qu'on partage à tout l'équipage. Les Hollandois ne font cette cérémonie qu'au passage du *Raz* & des *Barlingots*, ou rochers qui sont devant la rivière de Lisbonne en Portugal, & encore à l'entrée de la mer Baltique, qu'ils nomment le Zund. Quand on demande aux mariniers pourquoi ils en usent ainsi , soit sous la ligne, soit ailleurs, ils répondent que c'est une vieille coutume.

Les Hollandois tiennent pourtant que l'eau que l'on jette sur les personnes qui doivent passer la ligne , les garantit de

plusieurs maladies qu'elles pourroient contracter par le changement de climat ; & pour ce sujet presque tous se baignent dans la mer , tant ceux qui ont passé sous la ligne , que ceux qui n'y ont point encore passé : mais cette raison me paroît très-foible , puisqu'il n'est pas vrai que ceux qui ne se baignent pas sous la ligne soient plus incommodés que ceux qui s'y baignent. Je crois plutôt que cet usage vient de ce que tous les pays qui se trouvent sous la ligne , ayant été estimés jusqu'alors inhabitables par saint Augustin & par d'autres grands hommes , les premiers qui furent assez hardis pour y pénétrer , se voyant entrés comme dans un nouveau monde , firent une sorte d'allusion au baptême que les chrétiens donnent à leurs enfans nouveaux nés. En effet on se sert encore du mot de *Baptiser* sous le Tropique , pour exprimer cette cérémonie.

Peut-être que cette observation paroîtra peu considérable à ceux qui ne sortent point de leur pays ; mais les voyageurs ne la regarderont pas de même. Aussi ne la fais-je que pour eux , comme beaucoup d'autres plus importantes , qu'ils pourront lire dans

la fuite ; car je juge par moi-même que ceux qui voyagent ou qui ont dessein de voyager, veulent être informés des choses par avance , afin de savoir à quoi s'en tenir quand elles arrivent , & de n'en être point surpris.

Après que nous eumes passé le *Raz de Fonteneau* , une partie de la flotte nous quitta , & nous nous trouvâmes réduits à sept vaisseaux qui faisoient la même route. En peu de jours nous fûmes conduits par un vent favorable jusqu'au Cap *Finistere*, où est la pointe septentrionale de l'Espagne dans la Galice , & vers la Corogne. Il fut ainsi nommé, dit-on, par Cesar, qui après avoir conquis toutes les Espagnes , & être enfin arrivé à ce Cap, y borna ses conquêtes en disant qu'il étoit venu aux extrémités de la terre.

Là nous fûmes surpris d'une furieuse tempête. En un moment la mer parut toute blanche d'écume , & le ciel rouge comme le feu ; nos navires enlevés en haut sur des montagnes de flots , & en même temps précipités en bas par des tourbillons impétueux , étoient en danger de s'ouvrir & de se briser en s'entre-choquant les uns contre les autres. Dans cette extrémité je vis un effet sensible de

ces paroles de St. Paul, *que pour apprendre à prier il faut aller sur la mer* : Chacun avoit recours aux prieres, & je ne fus pas des derniers.

La tempête dura deux jours ; après quoi la mer se calma , le vent devint bon, & nous poursuivîmes notre route à toutes voiles ; cependant les navires qui étoient avec nous s'écarterent tellement que nous demeurâmes seuls. Quand nous fûmes à deux cents lieues des Antilles , nous rencontrâmes un vaisseau Anglois, contre lequel nous nous battîmes quatre heures de temps : Les Boucaniers qui étoient dans notre Bord vouloient l'accrocher ; mais notre capitaine le défendit.

Nous étions pour lors réduits à demi-septier d'eau par jour. Peu de temps après nous arrivâmes à la vue des Antilles, & la première île que nous aperçûmes fut celle de *Sancta Lucia*. Nous voulions aller à la Martinique ; mais comme nous étions trop bas, & que le vent & le courant ne nous permirent pas d'y aborder, nous fîmes route vers la Guadeloupe, où nous ne pûmes arriver non plus qu'à la Martinique. Enfin quatre jours après nous arrivâmes à l'île Hispaniola, que les François

A 5

Arrivée
à S. Do-
mingue
& à la
Tortue.

nomment *Saint Domingue* ; ce qui nous combla de joie, car il n'y avoit personne d'entre nous qui ne fût extrêmement incommodé de la soif & des fatigues de la mer. Le premier jour que nous vîmes l'île, nous allâmes mouiller au port Magot, où monsieur Ogeron, gouverneur de la Tortue, avoit une belle habitation. Aussi-tôt vint à nous un canot, dans lequel il y avoit six hommes, qui causerent assez d'étonnement à la plupart de nos François qui n'étoient jamais sortis de France.

Habille-
ment des
Bouca-
niers.

Ils n'avoient pour tout habillement qu'une petite casaque de toile, & un caleçon qui ne leur venoit qu'à la moitié de la cuisse. Il falloit les regarder de près pour savoir si ce vêtement étoit de toile, ou non ; parce qu'il étoit imbu du sang qui dégoûte de la chair des animaux qu'ils ont coutume de porter. Outre cela ils étoient bazannés ; quelques-uns avoient les cheveux hérissés, d'autres noués ; tous avoient la barbe longue, & portoient à leur ceinture un étui de peau de crocodile, dans lequel étoient quatre couteaux avec une bayonnette. Nous sûmes que c'étoit des boucaniers. J'en ferai dans la suite une description parti-

culière, parce que je l'ai été moi-même.

Ceux-ci nous apportèrent trois Sangliers, qui suffirent à tout ce que nous étions de monde sur le vaisseau, & en récompense nous les regalâmes d'eau de vie. Les habitans vinrent aussi à notre bord, & nous présentèrent toute sorte de fruits pour nous rafraîchir. Notre chaloupe alla à terre quérir de l'eau. Tout cela nous remit tellement, que dès le soir même nous cessâmes de faire des réflexions sur les incommodités de la faim & de la soif que nous avions souffertes sur la route.

Le lendemain matin à la pointe du jour nous fîmes voile pour l'île de la Tortue, dont nous n'étions qu'à sept lieues. Nous y mouillâmes l'ancre sur le midi septième jour de Juillet 1666. Dès que nous eûmes salué le fort avec sept coups de canon, & que notre Navire fut en parage, nous descendîmes à terre, & allâmes saluer Monsieur le Gouverneur, qui nous attendoit au bord de la mer avec les principaux habitants de l'île. Il nous reçut très-bien, & dès ce premier jour j'eus le bonheur de recevoir des marques de la grande bonté qu'il a continuée dans les occasions où il a pu me faire du bien, com-

me je le ferai voir dans la suite. Tous ceux qui comme moi étoient engagés dans la compagnie, furent conduits au magasin du commis général, à qui le capitaine du vaisseau apporta les paquets qui contenoient les ordres. On nous donna deux jours pour nous rafraîchir & nous promener dans l'isle, en attendant qu'on eût déterminé à quoi on nous employeroit. Les paquets furent ouverts, & on trouva que la compagnie dépoſoit le ſieur le Gris commis général, & qu'elle donnoit ſa commiſſion au ſieur de la Vie, qui étoit lieutenant-général dans l'isle; avec ordre de vendre ce qu'elle pourroit avoir dans ce lieu, de faire payer ce qui lui étoit dû, & de renvoyer le ſieur le Gris en France pour rendre ſes comptes.

Le temps qu'on nous avoit donné étant expiré, on nous expoſa en vente aux habitants. Nous fûmes mis chacun à trente écus, que l'on donnoit pour nous à la compagnie; elle nous obligeoit à ſervir trois ans pour cette ſomme, & pendant ce temps-là nos maîtres pouvoient diſpoſer de nous à leur gré, & nous employer à ce qu'ils vouloient. Je ne dis rien de ce qui a donné lieu à mon embarquement; ſuivi d'un ſi ſa-

cheux esclavage; ce seroit un discours hors de propos. Monsieur le Gouverneur avoit dessein de m'acheter pour me renvoyer en France, voyant bien à mon visage que si je rencontrois un mauvais maître, je ne résisterois jamais aux fatigues du pays; mais le sieur de la Vie m'avoit déjà retenu; ils eurent quelque différend là-dessus, cependant je demeurai à ce méchant maître; je puis bien lui donner ce nom après ce qu'il m'a fait souffrir. Je rapporterai la manière dont il en a agi avec moi, quand je parlerai du traitement que les habitants ont coutume de faire à leurs domestiques. Disons auparavant un mot de l'isle de la Tortue, & de la manière dont les François y ont établi leur colonie.

CHAPITRE II.

Description de la Tortue.

L'ISLE de la Tortue, ainsi nommée parce qu'elle a la figure d'une Tortue, est située sous le 20. degré, 30. à 40 minutes au nord de la ligne équinoxiale, & peut avoir seize lieues de

tour Elle n'est accessible que du côté du midi, par un canal large de deux lieues, qui la sépare avec l'isle de Saint Domingue, où elle a un assez beau port. Le fond est un sable fort menu, on y est à l'abri de tous les vents, qui ne font jamais violens dans ces quartiers, Elle n'a aucun port que celui-là, qui puisse servir d'abri aux Navires; elle est toute environnée de grands rochers, que les habitans nomment côtes de fer. Elle a quelques anes de sable aux quartiers habitables des rivages; mais on n'y peut aborder qu'avec des chaloupes : son havre est commandé par un fort d'une très-bonne défense. Au bord de la mer on voit une batterie de canon qui donne aussi dans le havre. Il n'y a qu'un petit bourg qu'on nomme la Basseterre, où sont les magasins des habitans & des gargotiers qui demeurent devant le port.

Monfieur Blondel, Ingénieur du Roi, étant en 1667 aux Antilles, descendit à la Tortue, & traça un plan pour y construire un nouveau fort; mais il paroît qu'on n'a pas bien exécuté son dessein, car on n'en a bâti que la tour, qui ressemble mieux à un colombier qu'à la tour d'une forteresse. Il y a

dans cette isle six quartiers habités, savoir la Basseterre, Cayonne, la montagne, le Milplantage, le Ringot, & la pointe au maçon. On pourroit encore en habiter un septieme, qu'on nomme Capsterre, dont la terre est assez bonne; mais on n'y trouve point d'eau, & en général il y en a peu dans l'isle, excepté quelques sources où les habitans vont puiser; ce qui les oblige à ramasser les eaux de la pluie. Ainsi le P. du Tertre paroît mal-informé, lorsque décrivant l'isle de la Tortue dans la premiere partie de son histoire des Antilles, il dit que cette isle est arrosée de quantité de rivières.

Le terroir en est bon & fertile aux endroits où elle est habitée. Il s'y trouve quatre sortes de terre, & il y en a de rouge & de grise, dont on feroit d'aussi beaux vases que ceux qui nous viennent de Genes. Toutes les montagnes y sont d'une espece de roche aussi dure que le marbre, & cependant elles produisent des arbres aussi gros & aussi grands que nos plus belles forêts de l'Europe. Leurs racines, qui sont toutes découvertes, se cramponnent dans les cavités que forme l'inégalité des rochers. Ils sont extrêmement secs de leur naturel; en sorte

que lorsqu'ils sont coupés , ils se fendent au soleil en plusieurs éclats , & que ce bois n'est bon qu'à brûler.

On trouve dans l'isle de la Tortue tous les fruits qui nous viennent des Antilles ; on y fait d'excellent tabac , qui surpasse en bonté celui de toutes les autres isles. Les cannes de sucre y viennent d'une grosseur extraordinaire , & y sont plus sucrées qu'ailleurs ; c'est-à-dire , qu'elles y sont moins aqueuses. Il y croît plusieurs arbres & plantes médicinales. Il y a peu de chasse : les seules bêtes à quatre pieds , que l'on y voie , sont des Sangliers , qu'on y a apportés de la grande isle , & qui y ont assez bien peuplé. Mais par une ordonnance de Monsieur d'Ogeron , qui en étoit Gouverneur de mon temps , il est défendu de chasser avec des chiens , pour ne pas faire une trop grande destruction de ces animaux , en sorte que dans la nécessité les habitans puissent s'en nourrir. On permet seulement d'aller à l'affut.

Il y a encore à la Tortue quelques petits oiseaux , des poissons & des reptiles dont j'avois parlé ici dans la première édition de mon Livre. Ceux qui voudront apprendre de quelle utilité tout cela peut être , auront recours à

l'Histoire des Plantes de l'Amérique, que j'ai cru devoir transporter à la fin de l'ouvrage, pour ne pas interrompre l'Histoire des Boucaniers, qui en est le principal sujet.

Il est surprenant de voir combien de fois l'isle de la tortue a été reprise & reperdue, tantôt occupée par les Espagnols, tantôt par les François, qui enfin en sont demeurés les maîtres. Les Aventuriers ont trop de part dans toutes ces différentes expéditions, & dans l'établissement de la Colonie dont cette isle est aujourd'hui peuplée, pour n'en pas faire l'histoire sans interruption. Il est nécessaire de la reprendre de plus haut : Je crois que le récit n'en sera pas désagréable.

CHAPITRE III.

Etablissement d'une Colonie Française dans l'Isle de la Tortue. Les François chassés par les Espagnols, y reviennent, & après divers changemens ils en demeurent les Maîtres.

Les François ayant établi une Colonie dans l'isle de St. Christophe, commençoient à fleurir lorsque les

Espagnols interrompirent leurs progrès par plusieurs descentes qu'ils y firent, en allant à la nouvelle Espagne. Ces traverses les obligèrent presque tous à suivre les Zélandois, qui faisoient des courses sur les Espagnols, & qui remportoient de riches prises sur eux. Ils y réussirent si bien, que le bruit en vint en France, & que plusieurs Aventuriers de Dieppe équiperent, à dessein d'y faire fortune. Ils furent heureux dans toutes leurs entreprises; mais comme les isles de saint Christophe, où ils amenoient leur butin, étoient trop éloignées, & qu'il leur falloit deux ou trois mois pour y remonter, à cause des vents & des courants contraires, ils résolurent de chercher un lieu plus commode, sans autre dessein que de s'y retirer. Quelques-uns d'entr'eux allèrent à saint Domingue pour sonder s'ils ne trouveroient pas aux environs quelque petite isle où ils pussent se réfugier en sûreté. Ils y trouvèrent tant de bêtes à cornes & d'autres animaux, outre la facilité qu'ils auroient de ravitailler leurs bâtimens, qu'ils se crurent assurés de leur entreprise, en sorte qu'il ne leur manquoit plus qu'un asile pour se retirer en cas de besoin.

Aventuriers
Français
vont à
l'isle de
St. Do-
mingue.

Les Espagnols ayant considéré que

la Tortue pourroit un jour servir de retraite à de telles gens, s'en étoient déjà emparés, & y avoient mis un Alferéz avec vingt-cinq hommes. Comme ceux-ci s'ennuyoient de se voir éloignées du passage des Espagnols, qui ne s'empressoient pas de leur apporter leurs nécessités, les Aventuriers François n'eurent pas de peine à les faire sortir de là, & s'étant rendus les maîtres de l'isle, ils délibérèrent entr'eux de quelle manière ils s'y établiroient. Quelques-uns voyant des habitations commencées, & la commodité qu'ils recevroient de la grande isle, d'où ils pourroient tirer de la viande, quand ils voudroient, avantage qui leur manquoit à St. Christophe, résolurent de se fixer dans celle de la Tortue, & jurèrent à leurs compagnons qu'ils ne les abandonneroient pas. La moitié de ceux-ci alla à St. Domingue tuer des Bœufs & des porcs, pour en faler la viande, afin de nourrir les autres qui travailloient à rendre l'isle habitable. On assura ceux qui alloient en mer, que toutes les fois qu'ils revien-
droient de course on leur fourniroit de la viande.

Etablis-
sement
des A-
ven-
tu-
riers
Fran-
çois, à la
Tortue.

Voilà comme le petit nombre de ces Aventuriers fut divisé en trois bandes,

Origine des Flibustiers, & ce que ce nom signifie. dont les uns s'adonnerent à la chasse, & prirent le nom de *Boucaniers*, les autres à faire des courses, & prirent le nom de *Flibustiers*, du mot Anglois *Flibuster*, qui signifie Corfaire ; les derniers s'appliquerent au travail de la terre, & retinrent le nom d'*Habitans*.

Les Habitans qui étoient en fort petit nombre, ne laisserent pas de demeurer possesseurs de l'isle, sans qu'on pût les en empêcher : Quelques Anglois qui se présenterent pour en augmenter le nombre, furent très-bien reçus. Il vint des navires de France traiter avec eux ; les Aventuriers ou Flibustiers y apportent un butin considérable, & les Boucaniers, des cuirs de bœuf ; en sorte que les navires qui y négocioient trouvoient leur compte, & remportoient la valeur de leur Cargaïson, non-seulement en cuirs, mais encore en tabac, en pieces de huit, & en argenterie.

L'accroissement de cette colonie ne pouvant être que très-préjudiciable aux Espagnols, ceux-ci résolurent de les détruire, & de se remettre en possession de la Tortue. La chose ne leur fut pas difficile ; car les Aventuriers n'ayant encore été inquiétés par aucune Nation, ne s'étoient point precautionnés pour se défendre.

Les Espagnols prirent donc le temps que les Boucaniers étoient à la chasse sur la grande isle , & les Aventuriers en mer. Un petit nombre d'Habitans peu capables de résistance, ne put tenir contre la flotte des Indes d'Espagne ; le Général lui-même à la tête d'un grand nombre de soldats, fit descente à la Tortue, il passa au fil de l'épée tous ceux qu'il put joindre, & fit pendre les autres qui vinrent à lui, & se mit ainsi en possession de l'isle : cependant une bonne partie des Habitans se sauva pendant la nuit dans des Canots. Après cette expédition le Général Espagnol retourna à St. Domingue, sans mettre de Garnison dans la Tortue ; & comme il y avoit dans cette grande isle quantité de Boucaniers qui détruisoient tout le bétail, il ordonna qu'on levât quelques Compagnies de gens de guerre pour s'en débarrasser. Ces compagnies furent appelées cinquantaines, & depuis ce temps-là les Espagnols les ont entretenues jusqu'à présent. •

Les Espagnols reprennent la Tortue pendant que les Aventuriers sont en mer.

La flotte d'Espagne étant partie, les fugitifs de la Tortue se rassemblèrent, & se remirent en possession de l'isle sous la conduite d'un capitaine Anglois nommé Villis. Peu de temps après un

Les François reviennent à la Tortue.

Aventurier François y arriva; le changement qu'il trouva ne lui plut pas; il voyoit à regret les Anglois maîtres de l'isle, & craignoit qu'ils ne fissent là comme à Saint Christophe, d'où ils voulurent chasser les François quand ils se sentirent les plus forts. Il partit donc sans rien dire, & alla à Saint Christophe trouver Monsieur le Chevalier de Poincy, qui y commandoit en qualité de Général au nom de l'Ordre de Malthe. Il lui donna avis de ce qui se passoit à la Tortue, & lui fit connoître les avantages qu'il tireroit de cette isle, s'il en chassoit les Anglois. Il l'assura que leur chef étoit sans aveu, & que les François lassés d'être sous la domination Angloise, ne manqueroient pas de prendre les armes en sa faveur, en cas que cette nation voulût faire résistance.

Avis à
Mr. de
Poincy.

Monsieur de Poincy reçut cet avis comme il devoit, & en fit l'ouverture à Monsieur le Vasseur nouvellement arrivé de France, n'en ayant point dans son isle de plus capable que lui d'une telle entreprise; car non-seulement il étoit homme d'esprit & de cœur, bon ingénieur & bon capitaine; mais il avoit encore une connoissance toute

particulière des îles de l'Amérique : Et comme il ne manquoit pas de pénétration, il reconnut bien-tôt que cette expédition lui seroit avantageuse ; il se disposa donc promptement à partir. La convention portoit que M. le Vasseur iroit prendre possession de l'île de la Tortue, & en seroit Gouverneur au nom de M. de Poincy, & que pour cela ils payeroient chacun par moitié les dépenses nécessaires. Monsieur de Poincy lui promit d'en faire les avances, & de lui fournir tout ce dont il auroit besoin. Cet accord étant conclu, M. le Vasseur amassa quarante hommes de la Religion Protestante comme lui, les fit embarquer ; & après avoir pris des vivres autant qu'il lui en falloit, il partit de saint Christophe pour l'île de saint Domingue, où en peu de jours il vint mouiller l'ancre au port Margot, dont j'ai déjà parlé, au nord de l'île, environ à sept lieues de la Tortue. Dès qu'il fut arrivé, il s'informa en quel état étoit la Tortue, & assembla environ 40. Boucaniers François, à qui il découvrit son dessein, leur proposant de se mettre de la partie ; ce que ceux-ci ne refuserent point. Après avoir pris ses mesures, & s'être assuré de ses

24 *Histoire des Aventuriers,*

Boucaniers , il descendit à la Tortue , vers la fin du mois d'Août 1640.

Mr. le
Vasseur
chasse
les An-
glois de
la Tor-
tue.

Lorsqu'il fut à terre , il fit dire au gouverneur Anglois qu'il étoit venu pour venger l'affront que sa nation avoit fait aux François , & que si dans vingt-quatre heures il ne sortoit avec son monde , il mettroit tout à feu & à sang. Les Anglois voyant que la partie n'étoit pas égale , jugerent à propos de se retirer. A l'heure même ils s'embarquerent assez confusément dans un vaisseau qui étoit à la rade , & partirent sans oser rien entreprendre pour la défense de l'Isle. A la vérité quand ils l'auroient voulu , ils n'auroient pu rien faire ; car dès le moment que les François qui étoient avec eux virent arriver M. le Vasseur , ils prirent les armes contre les Anglois , mirent tout au pillage , & les obligerent ainsi de leur côté à partir avec précipitation.

Monsieur le Vasseur , devenu maître de la Tortue sans répandre une goutte de sang , fit voir sa commission aux habitans qui le reçurent très-bien. Il visita l'isle afin d'observer les lieux qui auroient besoin de fortification ; car il avoit envie de se garantir mieux des attaques des Espagnols , que ceux qui
avoient

avoient été comme lui en possession de l'isle. Il remarqua qu'elle étoit inaccessible de tous côtés, excepté du côté du sud, où il trouva bon de bâtir un fort, & choisit pour cela le lieu le plus commode du monde, parce qu'il n'avoit pas besoin de grande dépense, étant fortifié naturellement. Ce lieu étoit sur une montagne éloignée environ de six cents pas de la rade qu'elle pouvoit commander. Sur cette montagne étoit une roche de 4 à 5 toises de hauteur, & dont la plateforme contenoit un espace de 25 à 30 pas en quarré; & à 10 ou 12 pas de là sortoit de terre une source d'eau douce, grosse comme le bras. Ce fut là que Mr. le Vasseur fit bâtir une maison pour y faire sa demeure : on y montoit d'abord par dix ou douze marches qu'il avoit fait tailler dans le roc; mais on ne pouvoit y arriver qu'au moyen d'une échelle de fer que l'on tiroit en haut quand on étoit monté. Il fortifia cette maison de deux pieces de canon de fonte & de deux de fer. Il fit outre cela environner le roc de bonnes murailles, & se trouva par ce moyen en état de résister à toutes les forces que les ennemis pourroient lui opposer; parce que ce lieu étoit entouré

Descri-
ption du
Fort de
la Roche
sur la
Tortue.

de halliers, de grands bois, & de précipices qui le rendoient inaccessible, n'ayant qu'une seule avenue où on ne pouvoit passer plus de trois hommes de front. Ce fort, à cause de sa situation, fut nommé le fort de la Roche, & il porte encore aujourd'hui ce nom.

Les
Aventu-
riers re-
vien-
nent à la
Tortue.

Les peuples des isles voisines voyant que monsieur le Vasseur avoit mis la Tortue en état de se défendre, y vinrent avec plus de courage & de résolution que jamais. On y vit renaître les Aventuriers ou Flibustiers, les Boucaniers, & un nouveau peuple d'habitans qui se mirent sous la protection du nouveau gouverneur; ils n'ambitionnoient que la faveur d'être du nombre des siens; il la leur accordoit volontiers, & leur promettoit toute sorte de secours.

Les Espagnols, avertis de cette seconde entreprise des François, résolurent de les chasser une seconde fois de la Tortue. Dans ce dessein ils équipèrent à Saint Domingue six navires ou barques, sur lesquelles ils mirent cinq à six cents soldats sous la conduite de Don B. D. M.

Les Es-
pagnols
vien-
nent
pour re-
prendre
la Tor-
tue.

Avec cet équipage ils vinrent mouiller l'ancre devant le fort, ne sachant pas qu'il y en eût un, & ils en furent

bientôt avertis par quelques coups de canon qui les obligèrent de se retirer promptement. Cependant ils ne perdirent pas courage, ils allèrent mouiller deux lieues plus bas à un lieu nommé *Cayonne*, où ils mirent leurs gens à terre : mais ils furent contraints d'abandonner leur entreprise avec perte de plus de deux cents hommes ; car les habitants qui s'étoient retirés dans le fort, firent sur eux une sortie vigoureuse, & les repoussèrent jusqu'à leurs vaisseaux. Mr. le Vasseur, après cette victoire reçut de grands applaudissements de tous les habitants, ils lui témoignèrent avec joie combien ils s'estimoient heureux de se voir sous la conduite d'un homme qui les avoit mis à couvert des insultes de leurs ennemis.

Le bruit de cette action parvint jusqu'à Mr. de Poincy qui étoit à Saint Christophe, il en fut réjoui ; néanmoins comme il craignoit que quand Mr. le Vasseur en seroit venu au point qu'on ne pourroit lui nuire dans son isle, il ne s'en rendît le maître absolu, & qu'il n'exécutât pas le contrat passé entr'eux, il envoya deux de ses parens pour l'observer, sous prétexte de se réjouir avec lui de sa victoire, & de se ménager une habitation à la Tortue. Mr. le Vasseur

qui étoit un fin subtil , vit d'abord où cette démarche tendoit : il reçut fort bien ces deux messieurs , leur fit mille amitiés ; mais il les obligea adroitement de quitter l'isle , & de retourner à Saint Christophe.

Ce nouveau gouverneur se voyant considéré de tout le monde , crut que sa fortune étoit parfaitement établie , & que dorénavant il pourroit en profiter sans rien craindre. Il commença donc par maltraiter ses habitans , tirant plus de tribut d'eux qu'ils n'en pouvoient payer ; pour les y contraindre il les faisoit mettre en prison dans une machine de fer , où on les tourmentoit si cruellement qu'elle en tira le nom d'*Enfer*. Il alla même jusqu'à leur empêcher l'exercice de la religion Catholique , à brûler leurs églises , & chassa un prêtre qu'ils avoient pour les instruire , & pour leur administrer les sacrements.

Mr. de Poincy étant averti de toutes ces violences tâcha de le tirer de là par de belles promesses , & lui fit faire des propositions avantageuses ; mais le gouverneur étoit trop habile pour ne pas voir où tendoient ces pièges ; il fut toujours les éviter , sans donner

sujet à Mr. de Poincy de se plaindre de lui. Une fois cependant il s'en moqua assez ouvertement. Sur la prière que lui fit M. de Poincy de lui envoyer une grande Notre-Dame d'argent qui avoit été prise dans un navire Espagnol, il lui en envoya une de bois de la même grandeur, en lui marquant que les Catholiques étoient trop spirituels pour s'attacher à la matière; que pour lui, il aimoit un peu le métal. La plaisanterie ne plut guères à Mr. de Poincy, qui n'étoit pas accoutumé à se laisser jouer impunément. En effet il étoit aussi intelligent que politique, & sévère jusqu'à l'excès envers les gens de mauvaise foi; il est étonnant que Mr. le Vasseur l'ait si peu ménagé. Mais peut-être se croyoit-il assez fort pour lui résister & trop éloigné pour le craindre.

Pendant que le sieur le Vasseur gouvernoit en souverain, deux de ses meilleurs amis conspiroient sa mort. C'étoit deux capiraines qu'on disoit être ses compagnons de fortune, quelques-uns on dit qu'ils étoient ses neveux. Quoi qu'il en soit, il les aimoit tellement que n'ayant point d'enfans il les adopta pour ses fils, & les déclara ses héritiers. On croit que le sujet de

cette conspiration fut une maîtresse que Mr. le Vasseur leur avoit ravie. Enfin ils en vinrent à l'exécution, persuadés que les habitans leur seroient bien obligés de les avoir délivrés d'un tyran , & qu'après cet assassinat ils possèderoient ses biens , & gouverneroient paisiblement dans l'isle. Un jour donc que le sieur le Vasseur descendoit de la roche pour aller au bord de la mer visiter un magasin qu'il y avoit ; comme il étoit sur le point d'y entrer , un de ces assassins lui tira un coup de fusil dont il ne fut que légèrement blessé. Il courut à un negre qui portoit son épée ; mais l'autre assassin nommé Thibaut le prévint. Il se retourna vers celui-ci pour parer avec le bras un coup de poignard qu'il lui portoit ; & l'ayant reconnu , il s'écria comme autrefois César à Brutus : *C'est donc toi , mon fils , qui m'assassines !* Puis se sentant frappé de plusieurs coups redoublés : *Ah ! c'en est trop ,* dit-il , *qu'on me fasse venir un prêtre , je veux mourir Catholique.* Il tomba mort en achevant ces paroles.

CHAPITRE IV.

Le chevalier de Fontenay prend possession du gouvernement de la Tortue au nom du général des Antilles : il en est chassé par les Espagnols. Les Boucaniers la reprennent, & établissent Mr. du Rossey leur gouverneur. Sa mort. Son neveu lui succède.

PENDANT que cette sanglante tragédie se jouoit à la Tortue, Mr. de Poincy lassé de se voir ainsi trompé par le sieur le Veneur, qui s'étoit servi de ses biens & de son autorité pour se mettre en possession de l'isle, sans lui avoir rendu compte de rien, ni même témoigné qu'il dépendît de lui, ne songeoit plus qu'aux moyens de l'en chasser. Il n'en trouva pas de meilleur pour y réussir que de se servir du chevalier de Fontenay, nouvellement arrivé de France dans une fregate, pour faire des courses sur les Espagnols. Il lui déclara donc son dessein, & lui recommanda le secret, l'assurant qu'il ne manqueroit ni d'hommes, ni de munitions pour l'exécution de son entreprise. Le chevalier, qui n'étoit venu

que dans l'intention de faire fortune , accepta avec joie la proposition , quoique le succès en fût douteux ; car si le sieur le Vasseur encore en vie eût eu le moindre soupçon de cette affaire , toutes les forces du général de Poincy ne l'eussent pas tiré de la roche.

Pendant que ce général faisoit préparer en secret les choses nécessaires pour la prise de la Tortue , le chevalier de Fontenay partit avec son vaisseau , faisant mine d'aller croiser devant Carthagene , ville Espagnole , afin que personne ne se doutât de son dessein. Mais le sieur de Tréval , neveu du général , qui étoit secretement de la partie , & à qui il avoit donné rendez-vous , devoit commander un bâtiment chargé de munitions & de gens de guerre.

Ces deux gentilshommes s'étant trouvés au rendez-vous qui étoit au port de Paix de l'isle de St. Domingue , à douze lieues du port de la Tortue , apprirent la mort du sieur le Vasseur , & la maniere dont il avoit été assassiné. Ils ne laisserent pas de conclure entr'eux , qu'il falloit vaincre ou mourir , plutôt que de retourner à Saint Christophe ; s'attendant bien que les deux meurtriers , qui ne devoient espérer

aucune grace, les recevroient en braves gens; & se défendroient en desespérés.

Ils allerent donc mouiller l'ancre à la rade de la Tortue, où ils furent reçus, comme les Espagnols l'avoient été peu de tems auparavant; en sorte qu'ils furent contraints de lever l'ancre, & d'aller mouiller à Cayonne, où ils mirent 500 hommes à terre, après avoir disposé leur canon pour favoriser la descente, si on eût voulu s'y opposer.

Le Chevalier de Fontenay se rend maître de la Tortue.

Les deux assassins étoient résolus de se bien défendre; mais les habitans n'ayant pas voulu les soutenir, ils capitulerent, & promirent de rendre l'isle aux sieurs de Fontenay & de Tréval, à condition qu'on ne les inquiéteroit point au sujet de la mort du sieur le Vasseur, & qu'on les laisseroit en possession des biens qu'il leur avoit donnés par un testament qu'on trouva après sa mort. Ce qui leur ayant été accordé, le Chevalier de Fontenay demeura maître de l'isle & de la Forteresse.

Elle reprit bientôt son état florissant; la religion catholique & le négoce y furent rétablis. Le Chevalier remit sur pied le Fort, qui étoit tombé en ruine; il y ajouta deux bons bastions, fit faire une plate-forme, & mit six pieces

de canon en batterie , qui défendoient l'abord des ennemis à la rade. Les aventuriers revinrent à la Tortue plus fréquemment & en plus grand nombre qu'auparavant ; le chevalier les traita bien , car il étoit aventurier lui-même ; mais d'une autre espece que les autres , ayant fait pendant toute sa jeunesse des courses continuelles avec les chevaliers de Malthe. C'est pourquoi il aimoit à équiper des vaisseaux , & il les employoit à de grandes entreprises.

Les boucaniers revinrent aussi à la Tortue , qui se vit ainsi plus peuplée qu'elle ne l'avoit encore été , & la bonne intelligence qui régna entre les uns & les autres causa beaucoup de dommage aux Espagnols ; car les aventuriers n'avoient pas plutôt fait une prise , qu'au lieu de la porter dans quelque île éloignée (ce qui les obligeoit souvent de faire des voyages de deux ou trois mois) ils ne faisoient que la poser dans le havre de la Tortue , & dès le lendemain on les voyoit à l'embouchure des Ports & des rivières , tous prêts à recommencer. Enfin ils devinrent si redoutables aux Espagnols , qu'il ne pouvoit plus sortir ni entrer de bâtiment dans leurs ports , sans être

pris. Un Marchand de Carthagene m'a dit qu'il a perdu en ce temps-là dans une année trois cens mille écus, tant en bâtimens qu'en marchandises.

Le chevalier se voyant si bien affermi dans son isle, crut que toutes les forces Espagnoles ne seroient pas capables de l'ébranler. Il permit à tous ceux qui le voudroient, d'aller en course, & se laissa ainsi dégarnir. Il ne songeoit à rien moins qu'à une attaque, lorsqu'un jour un boucanier vint l'avertir qu'il avoit vu paroître une armée navale Espagnole, qui selon toutes les apparences avoit quelque dessein sur la Tortue. Le chevalier qui étoit actif & tout de feu, mit à l'instant ce qui lui restoit de monde en ordre, comme si les ennemis eussent déjà été en présence. Alors quelques Boucaniers s'éprouverent à jeter des grenades au bas des bastions; ce qui donna lieu à un étrange accident.

Thibaud, l'un des assassins dont j'ai parlé, qui avoit évité la justice des hommes & qui devoit craindre celle de Dieu, prit, à l'exemple des autres, une grenade : mais comme il se préparoit à la jeter en l'air, son bras s'engourdit, & la grenade creva dans sa

main , qui étoit celle dont il avoit poigné M. le Vasseur. Ce fut un spectacle horrible à voir , la main toute fracassée pendoit plus d'un pied au-dessous du poignet , attachée encore à quelques nerfs , que la violence du coup avoit alongés. On regarda cet accident comme une juste punition du ciel , sans se distraire néanmoins de l'empressement que chacun témoignoit pour la défense de l'isle.

Mais ces soins étoient bien inutiles ; les Espagnols sachant le peu de monde qu'il y avoit pour la défendre , étoient venus avec un armement considérable ; & voyant que personne ne leur résistoit , ils avoient mis leurs troupes à terre , au lieu de mouiller à la rade comme ils avoient fait autrefois. Le chevalier n'ayant que très-peu d'habitans , se retira avec eux dans le Fort de la Roche ; les ennemis l'y attaquèrent en vain : mais étant les maîtres de faire ce qu'ils vouloient , sans que personne pût s'y opposer , ils tinrent les François bloqués , & cherchèrent cependant une place d'où l'on pût battre le Fort. Ils trouvèrent une montagne plus haute que la Roche ; mais on n'y pouvoit monter à cause des précipices. Comme les Espa-

gnols ont beaucoup de flegme, ils tracerent peu-à-peu leur chemin, & rencontrerent à la fin un petit passage entre deux rochers; on y montoit par un trou, comme si on passoit par une trape, & il n'y avoit que la difficulté d'y monter du canon, car la chose étoit impossible avec des chevaux. Voici de quelle maniere ils s'y prirent : ils attachèrent deux pieces de bois ensemble, sur lesquelles ils mirent une piece de canon qu'ils firent monter par plusieurs esclaves sur leurs épaules; par ce moyen ils en monterent quatre pieces, qu'ils mirent en batterie vis-à-vis le Fort des François.

Les Espagnols reprennent la Tortue.

Le chevalier avoit fait abattre les bois qui l'environnoient, afin de n'être point surpris par les ennemis, & ce fut ce qui causa sa perte; car ces arbres étant d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuse, couvroient le Fort, & auroient empêché l'effet de la batterie des Espagnols, qui n'auroient pu le découvrir. Les assiégés n'en eurent pas plutôt senti les premiers effets qui les incommoderent extrêmement, qu'ils crurent devoir capituler, & qu'il étoit temps d'en avertir le Gouverneur. Ils prirent tous les armes pour l'y con-

traindre, en cas qu'il ne voulût pas y consentir, & sans perdre de temps ils allèrent le trouver.

Leon

Un nommé Bedel qui marchoit à leur tête, s'avança, & lui dit brusquement qu'il falloit rendre la place : *Rendre la place*, s'écrie le chevalier, indigné de la proposition ! *Va traître, si j'y suis forcé, tu n'auras pas la satisfaction de le voir.* En même temps il lui donna un coup de pistolet dans la tête, & le renversa mort à ses pieds. Le coup étonna étrangement ces mutins; le chevalier en prit occasion de leur reprocher leur foiblesse, & il leur parla avec tant de résolution & de courage, qu'il leur fit promettre à tous de se défendre jusqu'au bout. Mais ils tinrent mal leur promesse, car la conjuration recommença dès le lendemain, & ils vinrent tout de nouveau proposer au chevalier de se rendre à composition. : *Les Espagnols sont cruels*, lui dirent-ils, *si nous attendons à l'extrémité, peut-être ne pourrons-nous rien obtenir d'eux.* Le chevalier n'y vouloit point entendre; mais à la fin son parti étant le plus foible, il y fut contraint. On convint avec les Espagnols, que tous les François sortiroient tambour

*Hein
Bedel*

battant , mèche allumée , avec armes & bagage , & qu'ils rendroient le Fort avec le canon & toutes les munitions de guerre. Les Espagnols leur donnerent quarante-huit heures pour se retirer. Il y avoit à la rade deux Bâtimens coulés à fonds, qu'ils tâcherent de mettre à flot. Comme ils alloient s'embarquer , le général Espagnol fit réflexion , que s'ils étoient munis encore de toutes leurs armes ils pourroient se joindre à quelques-uns de leurs Aventuriers , & l'attendre au passage quand il s'en retourneroit. Il leur demanda donc des ôtages jusqu'à ce qu'il fût arrivé à St. Domingue , & le chevalier ne put s'exempter de lui donner le sieur Hotman son frere ; après quoi il s'embarqua dans un des bâtimens , & les deux auteurs de la mort du sieur le Vasseur dans l'autre. Ces deux hommes , accoutumés à exercer des cruautés , ne se mirent point en peine d'en commettre encore en cette occasion une assez grande ; ils se détacherent de la compagnie du chevalier , & laissèrent toutes les femmes avec quelques enfans dans une petite isle déserte , après quoi ils allerent courir le bon bord.

On a sçu qu'un vaisseau Hollandois

jetté par la tempête contre cette île, avoit sauvé quelques-unes de ces femmes. J'ai vu même une relation de ce qui leur étoit arrivé dans ce désert, écrite par l'une d'elles, Espagnole de nation, & qui dans sa maniere de s'exprimer marquoit avoir beaucoup d'esprit. Voici en abrégé comme elles s'expliquoit.

„ Après qu'on nous eut malheureu-
„ sement abandonnées dans cette île dé-
„ serte, nous trouvâmes d'abord quan-
„ tité de bêtes sauvages dont nous au-
„ rions pu nous nourrir ; mais nous crai-
„ gnions plutôt d'en être dévorées & de
„ devenir leur pâture. Sans doute elles
„ voyoient bien qu'elles avoient affaire à
„ des femmes foibles & défarmées, à qui
„ même les plus timides de ces animaux
„ se faisoient craindre. Il n'en étoit pas
„ ainsi, lorsque les habitans des pays voi-
„ sins, gens cruels & grands voleurs, y
„ descendoient pour la chasse ; car ils en
„ faisoient un si prodigieux carnage ,
„ que nous pouvions vivre facilement
„ de celles qu'ils n'avoient pu, ou qu'ils
„ avoient négligé d'emporter avec eux.
„ Nous avions grand soin de nous cacher
„ pour éviter également & ces hommes &
„ ces bêtes : cependant la faim qui nous
„ pressoit, nous obligeoit souvent à sortir

„ de nos retraites, & nous donnoit même la hardiesse d'avancer dans le pays.
„ Nous marchâmes long-temps de précipice en précipice; & après avoir fait cent détours, nous nous égarions de plus en plus; une infinité de chemins s'offroient à nous de toutes parts, excepté celui qui nous auroit menés au bord de la mer, que nous avions depuis long-temps perdu de vue, & d'où enfin nous aurions pu découvrir quelque vaisseau qui nous auroit tirées d'un pas si dangereux. Un jour que nous errions à notre ordinaire, une troupe des chasseurs dont j'ai parlé, armés de perches pointues, vinrent tout d'un coup fondre sur nous, & nous dépouillèrent facilement. Une seule fit résistance, & se défendit plutôt pour exciter ces barbares à lui ôter la vie, que pour conserver ses habits qu'ils lui arracherent enfin aussi-bien qu'à nous; à la fin ils nous quitterent sans nous faire d'autre mal.

„ Cette femme confuse au dernier point de se voir nue, quoiqu'elle ne fût alors qu'avec des personnes de son sexe, & trouvant en cet état la lumière du jour aussi affreuse que la mort, alla s'enterrer toute vive dans le sable; &

„ le reste qui pouvoit paroître de son
 „ corps, elle le couvrit de ses cheveux
 „ épars. Toutes ses compagnes furent
 „ surprises de sa résolution ; mais comme
 „ elles vouloient l'en détourner, &
 „ qu'elles tâchoient de la secourir, du
 „ moins autant qu'il leur étoit possible
 „ dans l'extrémité où elles la voyoient,
 „ & dans celle où elles étoient elles-
 „ mêmes : *Laissez-moi*, dit-elle aux
 „ plus empressées, *dans ce dernier mo-*
 „ *ment je n'ai plus besoin que de vos prie-*
 „ *res qui me serviront beaucoup, & de la*
 „ *mort qui finira toutes mes misères.*
 „ Après ces paroles elle garda le silen-
 „ ce, & ne parlant plus que par ses lar-
 „ mes, elle expira au milieu des fem-
 „ mes qui l'environnoient.

N'en déplaise à ceux qui nous ont
 débité cette petite relation, il me sem-
 ble, sans toutefois la mépriser, qu'elle
 est un peu romanesque. Quoi qu'il en
 soit, revenons à l'isle de la Tortue.

Le général Espagnol en fit réparer
 le fort, & y mit une garnison de soixante hommes commandés par un Capitaine & un Alferez, à qui il laissa assez de vivres & de munitions de guerre pour pouvoir attendre qu'on leur en envoyât d'autres. Dès qu'il fut arri-

vé à St. Domingue, il renvoya le sieur Hotman, après lui avoir fait toutes sortes de bons traitemens, jusqu'à lui offrir même de l'emploi, quoique les ordres du Roi d'Espagne défendent expressément d'employer aucun étranger à son service dans les Indes Occidentales.

Le sieur Hotman ne retrouva, dit-on, son frere, que six mois après. Comme ils savoient l'un & l'autre en quel état l'isle étoit demeurée, ils rassemblèrent quelques Boucaniers François & plusieurs habitans, pour tenter de la reprendre; mais les Espagnols s'y étoient si bien mis en défense, qu'ils furent obligés de se rembarquer avec perte. On dit que le chevalier de Fontenay demeura toujours avec son frere, & que leur bâtiment venant à tirer beaucoup d'eau, ils relâcherent aux isles Açores d'où ils repassèrent en France.

Pendant que les Espagnols étoient maîtres de la Tortue, le général de Poincy mourut aimé de peu de gens, haï de plusieurs, & redouté de tous. Sa mort causa beaucoup de désordre dans les isles de saint Christophe, & en d'autres encore que les François occupoient. Du Rossey, Gentilhomme Perigourdin, qui avoit été autrefois Bou-

Mort de
M. de
Poincy.

Antien

canier, ayant appris cette nouvelle, revint à Saint Domingue : les Boucaniers l'y reçurent fort bien, car ils l'aimoient, & ne l'appelloient que leur pere. Ils lui proposerent d'aller reprendre la Tortue, l'assurant que s'il vouloit être leur Chef, ils le feroient leur Gouverneur, & lui obéiroient. Du Rossy qui connoissoit leur fidélité, ne refusa point ces offres : ils s'assemblerent quatre à cinq cents hommes, tant Boucaniers, qu'Aventuriers ou Flibustiers & Habitans, qui avoient autrefois demeuré à la Tortue. Ayant tous pris une ferme résolution d'y retourner, ils se jurèrent une fidélité inviolable, protestant de ne se point abandonner les uns les autres dans une entreprise de cette importance. Ils n'avoient point d'autres bâtimens que des Canots, qui leur servirent pour aller jusqu'à l'isle de St. Domingue, où ils tinrent conseil touchant la maniere d'attaquer leurs ennemis. Il fut résolu que cent hommes iroient descendre à la bande du nord de l'isle ; qu'ils viendroient par derrière surprendre les Espagnols postés sur la montagne qui commandoit le fort de la Roche, pendant que les autres s'avanceroient pour le prendre, & qu'on attendroit la nuit

pour l'exécution. Ceux qui furent choisis pour descendre à la bande du nord, partirent les premiers & débusquerent dès le point du jour les Espagnols de la grande montagne, où ils n'étoient presque pas retranchés, ne se doutant nullement qu'on pût les attaquer de ce côté-là. Les autres qui étoient dans le fort de la Roche furent bien étonnés d'entendre battre la Diane de si grand matin à coups de canon. Ils sortirent pour voir ce que ce pouvoit être, & n'apperçurent aucun vestige de troupes ennemies : mais leur surprise augmenta bien davantage, lorsqu'ils se trouverent environnés du gros de cette troupe de Boucaniers, qui les empêcherent de rentrer dans leur fort, en taillèrent en pieces la plus grande partie, & firent les autres prisonniers. Ainsi le combat fut bientôt terminé.

Les Boucaniers reprennent la Tortue.

Les François après un succès si heureux, ne songerent plus qu'à bien garder la Tortue. Ils envoyèrent leurs prisonniers à l'isle de Cuba, qui n'en est éloignée que de 15^e lieues ou environ. Ils firent du Rossey leur Gouverneur, lui prêterent tous serment de fidélité & d'obéissance, & le prièrent d'écrire en France, afin qu'on lui ménageât une

M. Du Rossey
élu Gouverneur
de la Tortue.

commission. Dès qu'ils furent qu'on la lui avoit envoyée, les Habitans, les Boucaniers & les Aventuriers ou Flibustiers s'obligerent à lui payer le dixième de leurs prises, selon l'ordre de l'Amirauté de France. M. Du Rossey gouverna plusieurs années dans une parfaite intelligence avec tout son monde, ensuite il retourna en France, & laissa M. de la Place son neveu pour gouverner en son absence. Tout ce qu'il demanda lui fut accordé ; on reçut avec plaisir son neveu, & tous promirent de lui obéir comme à lui même. Il mourut peu de temps après, & M. de la Place son héritier présumé, fut reconnu, & gouverna paisiblement jusqu'en l'année 1664. que la Compagnie des Indes Occidentales fut rétablie.

Messieurs de la Compagnie Occidentale s'étant remis en possession des isles Antilles qui appartenoient aux François, se rendirent aussi les maîtres de la Tortue, & y envoyèrent un navire en 1664. avec un lieutenant & soixante soldats de garnison, un commis-général, trois sous-commis & plusieurs engagés, pour travailler à une habitation. Ils apportèrent en même-temps une commission à M. d'Ogeron,

Gentilhomme Angevin, de bonne conduite, fort expérimenté dans la connoissance de ces lieux-là, très-bien venu dans l'esprit des Habitans. A l'arrivée du vaisseau ; M. de la Place eut ordre du Roi de se retirer en France. M. d'Ogeron lui ayant succédé en qualité de gouverneur pour le Roi & pour Messieurs de la Compagnie, fit bâtir un magasin, dans lequel on déchargea toutes les marchandises que ce vaisseau avoit apportées & qui étoient nécessaires aux Habitans.

CHAPITRE V.

La Compagnie Occidentale abandonne la Tortue, & permet aux Marchands d'y négocier. Gouvernement de Mr. d'Ogeron dans cette Isle.

MONSIEUR d'Ogeron étant en possession de ce gouvernement, songea plus à l'accroissement de la Colonie, que tous les autres n'avoient fait. Il avoit un navire à lui, dans lequel étoient venus beaucoup de François attirés par le bruit de sa bonne conduite ; il faisoit valoir les marchandises des

Habitans, & leur prêtoit à crédit , afin de les obliger à demeurer sur le lieu , & à oublier les commodités de la France. Il ne laissoit pas de maintenir les Flibustiers & les Boucâniers , & tâchoit d'en attirer d'autres. En ce temps-là les Espagnols étoient en guerre contre les Portugais. Il procuroit à ses Flibustiers des commissions Portugaises pour piller sur les Espagnols , & ceux-ci amenoient leurs prises à la Tortue. Il a fait habiter presque toute la bande du nord de l'isle de St. Domingue depuis le port Margot, où il avoit une habitation, jusqu'aux trois rivières qui sont vis-à-vis la pointe du Ponant de la Tortue. Les habitations du cul de sac de cette isle ont été presque toutes fondées sous son gouvernement ; ce qui y a attiré beaucoup de monde des isles Antilles & de France. Tous les quartiers étoient fournis d'Officiers qu'il prenoit parmi les Habitans mêmes, afin de maintenir une exacte discipline, & de faire mieux exécuter ses ordres. Par ce moyen il prévenoit les troubles , il pacifioit les différens , & chacun vivoit content. Afin d'engager de plus en plus les Habitans à y demeurer , il fit venir de France des femmes avec lesquelles

quelles il en maria la plupart ; ce qui donna envie aux Boucaniers & aux Aventuriers d'en faire autant.

Un jour qu'il étoit arrivé un vaisseau avec un grand nombre de femmes, les Flibustiers en ayant eu avis, se rendirent au port, où chacun d'eux choisit celle qu'il trouva le plus à son gré. Il ne survient jamais entr'eux aucune dispute pour le choix, parce que l'ascendant qu'ils ont pris les uns sur les autres en vivant ensemble, prévient toutes les contestations qui pourroient naître à cet égard, le plus foible cédant toujours au plus fort. Un Flibustier de ce caractère s'approcha de celle qui lui avoit agréé, & se tenant debout devant elle, appuyé sur son fusil, lui parla en ces termes. *Je ne vous demande point compte du passé, vous n'étiez pas à moi. Répondez-moi seulement de l'avenir ; à présent que vous allez m'appartenir, je vous quitte de tout le reste.* Puis frappant de la main sur le canon de son fusil : *Voilà, dit-il, ce qui me vengera de vos infidélités ; si vous me manquez il ne vous manquera pas.* Ensuite il l'emmena, & les autres Flibustiers en firent de même. Il n'en demeure point à moins qu'il ne se trou-

ve plus de filles que d'Aventuriers.

Mrs. de la Compagnie ne voyant que fort peu ou point de retour des marchandises qu'ils avoient envoyées à la Tortue depuis deux ans qu'ils en étoient en possession, résolurent d'y faire payer ce qu'on leur devoit, & d'y laisser aller les marchands. Ils envoyèrent, comme j'ai déjà dit, cet ordre dans le navire nommé le Saint Jean, en l'année 1666. Mr. d'Ogeron se servit de cette occasion pour y faire venir des navires marchands, où il étoit intéressé. Ils y apportèrent des marchandises, & en remportèrent d'autres qui se fabriquoient là, comme du tabac & des cuirs. L'année suivante il alla lui-même en France, laissant monsieur de Poincy son neveu en sa place.

A son arrivée-il fit connoître à quelques particuliers l'état de la Colonie, & les grands profits que l'on pourroit tirer de ce pays là. Il les pria de lui faire renouveler sa commission, & il s'associa avec eux à condition qu'ils lui enverroient tous les ans douze navires chargés de marchandises, & qu'il leur en renverroit d'autres du pays. Il s'obligea outre cela de fournir les habitans d'esclaves, & de détruire les chiens sau-

vages de l'isle de St. Domingue, qui ne laissoient presque plus rien à faire aux Boucaniers.

L'année suivante Mr. d'Ogeron retourna à la Tortue, & fit signifier sa commission aux habitans. Il leur promit qu'ils ne manqueroient de rien, & les assura qu'ils pouvoient dorénavant envoyer leurs marchandises pour leur compte, sans être obligés de prendre celles de la nouvelle compagnie.

Avant ce temps-là les marchands étrangers & François n'osoient venir négocier dans cette isle, ni à la côte de St. Domingue. On n'y voyoit que des bâtimens de cette compagnie, & ils étoient si petits, que les habitans ne pouvoient y embarquer leurs marchandises sans une grande faveur; on préféroit toujours les principaux d'entr'eux à qui on donnoit des billets adressés aux capitaines des vaisseaux; en sorte que la marchandise des autres se pourrissoit avant qu'ils pussent l'embarquer. Enfin au lieu de remédier à ce désordre, on leur défendoit expressément de traiter avec les étrangers, quels qu'ils fussent. Mais malgré ces défenses, quelques habitans allèrent dans leurs canots à bord de deux vaisseaux Zélandois pour

Ce qui arriva au retour de M. d'Ogeron à la Tortue.

vement arrivés à la côte de St. Domingue. Les premiers qui commencèrent avec les Flamands, leur proposèrent de demeurer encore quelque temps, sur l'assurance qu'ils verroient bientôt les autres habitans venir à eux, & qu'il y avoit assez de tabac fait pour les charger. Ces gens qui ne cherchoient que cette occasion, voyant qu'il n'y avoit là aucun fort, & que le pays ne dépendoit point du roi de France, se déterminèrent à demeurer.

Mr. d'Ogeron en étant averti, renouvela la défense qu'il avoit faite aux habitans de négocier avec les étrangers. Ils la mépriserent sous prétexte qu'ils étoient sur une terre neutre, qu'ils n'appartenoient à aucun des intéressés du roi de France, & que par conséquent on n'avoit aucun droit de les tenir dans cette sujétion. Ils traitèrent donc avec les Zélandois qui leur donnèrent les marchandises à un tiers meilleur marché que Mr. d'Ogeron. Ils embarquerent aussi des marchandises pour leur compte, & tirèrent parole des Zélandois qu'ils reviendroient l'année suivante.

Les Zélandois viennent négocier.

Peu de temps après que ceux-ci furent partis, Mr. d'Ogeron arriva avec

deux bâtimens qui étoient venus de France chargés de marchandises. Les habitans se liguèrent tous , & résolurent de ne le point recevoir : ils tirèrent même quelques coups de fusil sur ses chaloupes qui se mettoient en devoir de descendre à terre , & il fut contraint de se réfugier à la Tortue , craignant quelque chose de pire. Aussi-tôt il dépêcha un vaisseau pour la France , & un autre pour les Antilles , afin d'avoir du secours contre ces rebelles , qui se voyant pressés coururent toute la côte pour faire prendre les armes aux François , & menacerent ceux qui refusoient de le faire , de les massacrer , ou de brûler leurs habitations. Ils furent même dans le dessein de se saisir de la Tortue , & d'en chasser Mr. d'Ogeron , espérant que s'ils devenoient les maîtres ils seroient suffisamment appuyés des Hollandois qui ne demandoient pas mieux que de traiter avec eux. Plusieurs mois s'écoulèrent , après lesquels Mr. d'Ogeron reçut du secours de Mr. le chevalier de Sourdis qui étoit alors dans les îles avec des navires de guerre. Dès que ces nouvelles troupes eurent mis pied à terre , on arrêta quelques-uns des mutins & l'on en pen-

Les
François
se révol-
tent.

Soumission des
Rebelles.

dit un ; les autres intimidés s'accro-
moderent , à condition qu'on ne les
laisseroit plus manquer de navires ni
de marchandises.

Les Zélandois qui étoient sur le point
de revenir , avertis de ce qui s'étoit
passé , & craignant qu'on ne leur jouât
un mauvais tour , n'osèrent aborder.
Cependant Mr. d'Ogeron voyant que
ses desseins ne réussissoient pas , permit
le trafic à tous les marchands François ,
en payant cinq pour cent de trafic &
d'entrée. Aujourd'hui il y en a un si
grand nombre qu'ils se nuisent les uns
aux autres.

Plusieurs fa-
milles de
Bretagne
& d'An-
jou vien-
nent s'é-
tablir à la
Tortue.

Cette disgrâce n'a pas empêché que
Mr. d'Ogeron n'ait beaucoup augmen-
té la Colonie ; il y a fait venir quantité
de familles de Bretagne & d'Anjou ,
qui présentement y sont bien établies.
Les Boucaniers y sont plus rares , parce
qu'il n'y a plus de chasse , toutes les
bêtes à cornes étant détruites. En effet ,
les Espagnols voyant qu'ils ne pou-
voient empêcher les François de chas-
ser , en firent autant de leur côté , &
les aidèrent pour ainsi dire , à détruire
toute l'espece , persuadés que par ce
moyen là ils les obligeroient enfin à se
retirer. Mais ils furent trompés dans

leur attente. Les uns au défaut de la chasse ont formé des habitations, & se sont rendus aussi puissans que les Espagnols, excepté qu'ils n'ont ni villes ni fortereſſes.

Les autres que l'on appelle maintenant Aventuriers ou Flibustiers ont armé pour aller en course, & se sont adonnés à faire des prises sur mer. Dans la suite leur nombre s'est tellement accru, qu'ils se sont vu assez forts pour faire des descentes & prendre des villes.

En 1675. plusieurs d'entr'eux partirent pour la prise de *Curacao*, afin de joindre l'armée du roi, commandée par le garde-côte de la Martinique, St. Christophe, Marie Galandé, & autres lieux dans les Indes appartenant aux François. Comme il étoit difficile de réduire cette place sans le secours des Flibustiers, ce commandant dépêcha vers Mr. d'Ogeron, gouverneur de St. Domingue, avec ordre de lui envoyer le plus grand nombre qu'il lui seroit possible.

Peu de temps après Mr. d'Ogeron assembla 18 bâtimens sur lesquels il fit partir 14. ou 15. cens hommes commandés par Tributor, le Gascon, Grammont, Pierre Ovinet & le grand Ovi-

net, car ils étoient deux cousins de ce nom très-fameux, Beau-regard, & autres, tous gens résolus & capables d'une grande entreprise.

Le rendez-vous fut donné à l'isle d'Anet, où les Flibustiers & l'armée du roi devoient se trouver. Chemin faisant le long de la côte de St. Dominique, vers Porto Ricco, la flotte, à nuit fermante, fut prise d'un coup de vent de nord, & le navire nommé la grande Infante, qui étoit venu prendre les Flibustiers, échoua sans aucune perte néanmoins, ceux-ci ayant eu le temps de se mettre à terre avec leurs armes & leur bagage, qui, comme on a déjà dit, consiste en très-peu de chose.

Le lendemain, ceux des Aventuriers, qui étoient encore éloignés de terre, croyant que la grande Infante avoir tenu le large comme eux, continuèrent leur route sans s'informer de rien davantage, dans la pensée que ce navire se trouveroit au rendez-vous. Cependant sur le vaisseau qui échoua à Porto Ricco il y avoit non-seulement des gens de l'armée du roi, mais encore près de 400 Aventuriers, & ceux-ci connoissant la perfidie des Espagnols, voulurent aussi-tôt prendre les armes & se fortifier

dans l'isle. Enfin Mr. d'Ogeron, qui étoit aussi persuadé, fut un des premiers de cet avis & se mit à leur tête. Mais Mr. de Montorquier, commandant du roi sur l'Infante, & les officiers qui l'accompagnoient, résolurent d'aller de bonne foi avec les Espagnols, dans la vue que n'étant point en guerre avec eux ils les traiteroient d'autant plus humainement, que de leur part ils ne se feroient pas de l'avantage qu'ils avoient de se trouver les armes à la main dans leur pays.

Néanmoins la chose tourna comme les Aventuriers l'avoient prévu, les Espagnols violèrent le droit des gens, & au lieu de fournir des bâtimens à ceux qui avoient échoué sur leurs côtes, ils les firent tous prisonniers dans Porto Ricco : les plus considérables eurent la ville pour prison, & les autres furent distribués deux à deux dans l'isle chez les habitans. Ceux-ci voyant que les Aventuriers, adroits & ingénieux, ne laissoient échapper aucune occasion de les tromper & de se dérober à leur vigilance, tantôt au nombre de six, tantôt au nombre de huit ou dix, & qu'enfin se sauvant les uns après les autres il n'en seroit pas demeuré un seul, eu-

rent la barbarie de tuer tous ceux qui restoit.

Par bonheur Mr. d'Ogeron ne fut pas de ce nombre , il prévint leur cruauté se sauvant lui quatrieme dans un canot. A l'égard de ceux qui avoient la ville pour prison , on les enferma , & on les garda soigneusement pendant plus de quinze mois , dans le dessein de les envoyer à Lima pour travailler aux mines du Perou , d'où l'on ne revient jamais. On profita donc de l'occasion d'un navire qui faisoit voile pour Carthagene , sur lequel on les embarqua ; mais ils furent assez heureux pour être repris par le capitaine Pitrians , Flibustier Anglois , le long de la côte St. Domingue vers l'isle à Vache ; ils étoient au nombre de dix-sept , tous gens de mérite & de distinction.

Ce ne fut pas là le seul avantage qu'eut cet Aventurier ; outre l'honneur d'avoir sauvé de ~~6~~ braves gens , il prit encore cent mille écus en escalins , que les Espagnols avoient destinés pour payer les soldats de la Havane , & d'autres marchandises que les Flibustiers estiment cependant assez peu , ne cherchant que de l'argent.

Le combat fut sanglant , le capi-

tain du vaisseau Espagnol fut blessé de cinq coups de fusil , & eut près de cent hommes tués. Les Aventuriers auroient passé tout le reste au fil de l'épée, si Mr. de Poincy , qui étoit du nombre de ceux que l'on venoit de délivrer , n'eût empêché le carnage. La générosité naturelle aux François alla si loin dans cette rencontre , que quoiqu'il eût été fort maltraité par les Espagnols pendant sa captivité , il prit un soin particulier du capitaine Espagnol , & ne l'abandonna point qu'il ne fût entièrement guéri de ses blessures , après quoi il le renvoya.

D'autre part Mr. d'Ogeron & les trois autres qui s'étoient sauvés avec lui , eurent beaucoup à souffrir sur mer. Ils étoient dans un canot sans vivres & sans provisions , n'ayant pour tout équipage que leurs chapeaux qui leur servoient de rames , & leurs chemises de voiles. En cet état ils arriverent à l'isle de Samana plus morts que vifs , en sorte qu'ils faisoient pitié à ceux entre les mains de qui ils tomberent , & qui n'épargnerent ni soins ni peines pour leur procurer du soulagement.

Mr. d'Ogeron se trouvant rétabli,

assembla quatorze à quinze cens Aventuriers, & il alla à Porto Ricco redemander les François que l'on y retenoit prisonniers. Les Espagnols n'étoient plus en état de les rendre, ils les avoient tous tués, & n'osoient l'avouer aux Aventuriers. Pour les mieux tromper ils envoyèrent des religieux faire de leur part toutes les soumissions imaginables; ils promirent de rendre tous ceux qu'on leur demandoit; mais ils assurèrent qu'ils étoient dispersés çà & là, & ils ne demandèrent que le temps de les rassembler pour pouvoir les renvoyer. Cependant ils assembloient des troupes pour faire tête aux Aventuriers.

Mr. d'Ogeron indigné de cet artifice, se mit à courir l'île avec son monde, brûlant, ravageant, & passant au fil de l'épée tout ce qui se trouva sous ses mains, poursuivant même les fuyards jusqu'aux portes de la ville de Porto Ricco sans que les Espagnols osassent paroître pour s'opposer à ses efforts, tant ils redoutoient la valeur des Aventuriers. C'étoit un étrange spectacle de voir la destruction des Hatos, des Espagnols; on ne rencontroit de tous côtés que bœufs qui avoient les jarrets coupés, que porcs tués, & que

membres sanglans d'une infinité d'autres animaux confusément épars dans l'étendue de cette contrée ravagée! A la fin les Aventuriers ne trouvant plus rien à saccager ni à brûler, ne pensèrent plus qu'à leur retour.

Sur ces entrefaites ils donnerent dans une embuscade de six mille Espagnols qui s'étoient cachés dans un bois après s'être tous enivrés d'une boisson appelée Guilledine, faite avec du jus de canne à sucre, & beaucoup plus forte que notre eau-de-vie, car ils n'osent jamais attaquer de sang froid les Aventuriers. Le combat commença sur les deux heures du matin, & dura le reste du jour sans que les Espagnols pussent interrompre la marche de ceux-ci, qui continuèrent toujours leur route, jusqu'à une grande prairie, où ils camperent & firent bonne garde toute la nuit. Le lendemain matin ils poursuivirent leur chemin sans rencontrer qui que ce fût, qui s'opposât à leur passage, & regagnerent ainsi leurs bâtimens. Toute cette expédition s'est faite sans que les Aventuriers aient perdu plus de quinze hommes; encore s'étoient-ils écartés pour tuer des sangliers, en sorte qu'ils furent enveloppés tout-à-coup

par un grand nombre d'Espagnols.

Après cela M. d'Ogeron retourna à la Tortue où il a gouverné assez tranquillement, & ayant enfin repassé en France il y est mort. Mr. de Poincy son neveu, dont j'ai déjà parlé, lui a succédé. Tous les habitans sont très-satisfaits de lui, & vivent aujourd'hui fort contents sous son gouvernement.

CHAPITRE VI.

*Description générale de l'isle Espagnole
appelée St. Domingue.*

L'ISLE Espagnole est située en sa longueur du levant au Ponant depuis le dix-septieme degré trente minutes de latitude septentrionale. Elle peut avoir trois cens lieues de circuit, cent cinquante de long, & cinquante à soixante de large. Chacun fait qu'en 1492, Ferdinand le catholique, roi d'Espagne, envoya aux isles de l'Amérique Christophe Colomb, qui découvrit celle-ci, & lui donna le nom d'Espagnola, qu'elle conserve encore parmi ceux de cette nation.

Découverte de
C. Colomb.

Le terroir en est admirable, on y

voit de grandes forêts , & quantité de beaux arbres fruitiers, qui produisent en abondance toutes sortes de fruits pour la subsistance des habitans.

Ses prairies, que les Espagnols nomment *Savanas*, & qui en font une des principales richesses, sont arrosées d'un grand nombre de rivières, dont quelques-unes sont capables de porter bateau. On y trouve plusieurs mines d'or, d'argent & de fer. Un jour un Espagnol fouillant la terre, rencontra du vif argent, & ne sachant ce que c'étoit, il en mit dans sa poche pour le faire voir à d'autres; mais peu de temps après il fut bien surpris de n'y trouver rien, & on se moqua de lui. J'ai vu de l'or qui croît là sur une montagne que l'on rencontre près de la ville de St. Jago Cavallero; quand il a bien plu, les eaux qui en descendent charrient dans les rivières des paillettes d'or, que les esclaves vont chercher dès que les torrens sont dissipés. On en trouve qui pesent jusqu'à un demi écu d'or.

Mines
qui se
trou-
vent
dans l'is-
le de St.
Domingue.

L'histoire de l'expédition des Espagnols, écrite par un Espagnol même, nous apprend qu'ils ont été les premiers chrétiens qui aient découvert & habité cette isle, après en avoir extor-

miné plusieurs nations d'Indiens. On y trouve encore aujourd'hui sous quelques rochers, des cavernes voûtées toutes remplies des ossemens de ces peuples massacrés. Ce qui fait connoître que les Espagnols ont exercé de grandes cruautés dans ce pays-là, & qu'ils n'en sont pas demeurés maîtres sans beaucoup de peines.

En effet, quelques auteurs dignes de foi rapportent que les anciens habitans de ces lieux étoient des hommes aussi sauvages que barbares, qu'ils vivoient brutalement, allant tous nus, se nourrissant de racines, dormant par les montagnes ou derriere les buissons. Les femmes même suivoient leurs maris à la chasse, elles laissoient leurs enfans suspendus aux branches d'un arbre dans un petit panier de jonc, & ne les allaitoient qu'après leur retour. Ces peuples ne connoissoient ni Dieu, ni supérieur, ni loi, ni coutume; ainsi il étoit difficile de les reduire par adresse, encore plus par la force, combattre contr'eux c'étoit proprement chasser aux bêtes sauvages, qui se cachent dans les lieux les plus inaccessibles. Ces gens ayant une fois perdu la crainte des chevaux & des fusils, qui d'abord les avoit fort étonnés en les

renversant, & s'appercevant que les Espagnols tomboient aussi-bien que les autres hommes d'un coup de pierre ou de fleche, reprirent bientôt courage, & ne craignirent plus de s'exposer eux-mêmes à une mort certaine, pourvû qu'ils pussent arracher la vie à leurs bourreaux. Un d'entr'eux se trouvant un jour pressé dans un lieu étroit, & voyant un de ses compagnons tué à côté de lui, la pique d'un Espagnol prête à lui percer le flanc, s'enferra lui-même sans hésiter, & se jetta tout furieux sur son ennemi, qu'il fendit d'un coup de sabre, en sorte qu'ils tomberent tous deux baignés dans leur sang en même temps & à la même place.

Par-là on peut juger de la difficulté qu'il y a eu à les vaincre, & sur-tout à les convertir à la Foi, parce qu'il falloit leur apprendre à être hommes avant que de leur apprendre à être Chrétiens, & sans doute l'un étoit aussi difficile que l'autre. Aussi les Espagnols ne se sont-ils établis dans l'isle qu'après les avoir totalement détruits. Ils l'ont peuplée de beaucoup d'animaux à quatre pieds qui n'y étoient point auparavant, comme bœufs, chevaux & sangliers, ensuite ils y ont bâti des Villes, des Bourgs, & de très-belles habitations, dont on ne

voit plus que les vestiges ; parce que les Hollandois en ont ruiné la plus grande partie : Et comme les Espagnols faisoient tous les jours de nouvelles découvertes dans cette partie du nouveau monde, plusieurs ont quitté l'isle de St. Domingue pour aller s'établir en terre ferme, où ils ont bâti des villes aussi belles & aussi grandes que celles qu'ils possèdent en Espagne.

Les François étant venus dans la même isle, s'y sont tellement accrus, qu'aujourd'hui ils sont plus en état d'en chasser les Espagnols, que les Espagnols d'en chasser les François. Ils en occupent plus de la moitié, & c'est un excellent fonds de terre ; mais ils n'ont aucune forteresse.

Descrip-
tion de la
ville de
St. Do-
mingue &
des lieux
que les
Espa-
gnols oc-
cupent
dans l'isle.

La ville capitale de l'isle se nomme St. Domingue. Colomb y étant descendu un jour de Dimanche, & trouvant la place commode, y fit bâtir cette ville qu'il nomma *Santo Domingo* ; c'est-à-dire, le saint jour du Dimanche. Elle est toute entourée de murailles, & il y a un fort qui défend l'embouchure de la rivière sur le bord de laquelle elle est bâtie. On voit aux environs de très-beaux jardins & de riches habitations. A l'égard de la police, elle est

gouvernée par le capitaine général de l'isle. Il y a présidial, grande audience, Chancellerie royale & un archevêché qui a plusieurs évêchés suffragans. Il y a aussi une Université, & plusieurs Couvens de religieux de divers ordres.

Le port de St. Domingue peut contenir des flottes considérables qui n'y craignent que le vent du sud. C'est le seul port de toute l'isle où les Espagnols puissent négocier. Il y en a beaucoup d'autres ; mais ils n'en sont pas les maîtres, & ils n'oseroient y entrer, à cause des Aventuriers. Cette ville fournit les places que les Espagnols ont dans cette isle, des choses nécessaires à la vie, & de toutes sortes de marchandises, & les habitans des autres villes y apportent les leurs afin de les vendre sur le lieu, ou les embarquer pour être transportées en Espagne ou ailleurs.

A vingt lieues de St. Domingo, vers l'orient de l'isle, il y a une petite ville champêtre nommée *St. Jago Cavallero*, qui n'est point fortifiée. Ses habitans, excepté quelques marchands, sont tous chasseurs. Leur commerce consiste en cuirs de bœuf, & en suifs, qu'ils portent vendre à St. Domingue. On voit

Com-
merce
des Bou-
caniers.

quantité de bétail dans les prairies qui sont autour de cette Ville. Vers son midi , au bord de la mer , on trouve un gros bourg nommé le *Cotui* , où les habitans ne font autre chose que de planter du tabac & du cacao dont on fait le chocolat. Ces habitans navigent de là à une petite isle déserte nommée *Sarna* , qui n'en est éloignée que de cinq à six lieues. Le terrain en est sablonneux , & ne produit point d'autre bois que du Gayac. Il n'y a point d'eau , & on est obligé de creuser des puits pour en avoir. Les Espagnols l'avoient autrefois peuplée de bêtes à cornes ; mais les Aventuriers y étant venus , les ont entièrement détruites , en sorte que cette nation n'y vient plus qu'en passant pour y pêcher.

Du côté du ponant de St. Dominique , au midi de l'isle , s'ouvre la baye d'*Ocoa* ; qui peut contenir grand nombre de vaisseaux. Sur cette baye est situé le bourg d'*Affo*. Ceux qui y demeurent ne font trafic que de cuirs & de tabac. On y voit plusieurs *Hattos* ; c'est-à-dire , en Espagnol , des maisons de campagne où se retirent les chasseurs , & où on nourrit quantité de bêtes privées. Ces *Hattos* appartiennent à des

Seigneurs qui y laissent leurs Esclaves pour les garder. Près du bourg d'*Assail* y en a un autre nommé *St. Jean de Goave*, lequel est bâti au bord d'une grande prairie, que les Espagnols nomment *la Savana grande de St. Juan*, & les François, *le grand Fonds*. Ces deux nations se sont souvent escarmouchées dans cette prairie, comme je le dirai au chapitre de la vie des Boucaniers. Le bourg de *St. Jean de Goave* n'est habité que par des *Mulatos*; c'est-à-dire, des gens de sang mêlé. Il faut expliquer ce que c'est que *Mulatos*, & combien il y en a de fortes.

Hattos
maisons
de cam-
pagne.

Lorsqu'un homme blanc se mêle avec une femme noire, les enfants qui en proviennent sont demi-noirs; les Espagnols les nomment *Mulatos*, & les François *Mulâtres*. Quand un homme blanc se mêle avec une femme *Mulâtre*, les enfants qui en proviennent sont nommés *Quarteronnes* par les Espagnols, & par les François *Mulâtres*. Ils ont le fond des yeux jaune, sont hideux à voir, de mauvaise humeur, traîtres, & capables des plus grands crimes. On voit aujourd'hui plusieurs endroits dans l'Amérique uniquement peuplés de ces gens-là. En général c'est

*Mulâ-
tres,
Quarte-
ronnes.*

une race d'Espagnols & de Portugais, qui sont fort adonnés aux femmes noires Indiennes. Ce n'est pas que les François & les autres peuples ne s'y abandonnent aussi ; mais on n'en voit pas tant de leur espece , à cause qu'ils n'y sont pas en si grand nombre.

Le bourg de St. Jean de Goave n'est donc peuplé que de ces mulâtres ou quarteronnes , la plupart esclaves des marchands de St. Domingue. C'est-là tout ce qui appartient aux Espagnols dans cette isle. Il ne reste plus qu'à décrire ce que les François possèdent.

Descri-
ption de
la partie
de St.
Domingue
occupée
par les
François.

Les François tiennent sous leur domination le terrain qui s'étend depuis le cap de *Lobos* , où le cap de *la Beata* , au midi de l'isle, vers le ponant jusqu'au cap de *Samana* , au nord vers le levant. Ces lieux ne sont pas peuplés par-tout, parce que le terrain pourroit contenir dans son étendue autant de monde que deux des principales provinces de France.

Il contient de belles prairies arrosées de grandes rivières, & je fais par expérience qu'on pourroit y faire des sucreries à peu de frais. Depuis le cap de *Lobos*, qui est au midi de l'isle, jusqu'au cap de *Tribon*, qui est la

pointe du ponant , on ne voit que des chasseurs. Il y a eu autrefois quelques habitans ; mais comme les navires marchands ne vouloient pas aller charger chez eux , parce que ce lieu étoit trop éloigné , ils ont quitté leurs habitations.

Depuis le cap de *Lobos* jusqu'au cap de *Tibron* , il y a de fort beaux hayres , dont le fond est de bonne tenue , où l'on met facilement des flottes à l'abri de tous les vents , où enfin on ne peut rien souhaiter , pour la sureré des vaisseaux , que la nature n'ait fait ; outre qu'ils reçoivent de grandes rivières fort poissonneuses. Les noms de ces ports sont *Jaquemel* , où les Espagnols ont eu autrefois un fort ; *Jaquin* , la *Baye de St. Georges* , la *Baye aux Haments* , & le port *Congon* , qui est entouré de plusieurs isles , entre lesquelles il y en a une nommée par les Espagnols *Ybaca* , & par les François l'*isle à Vache*. Cette isle est située le long de la grande isle , elle peut avoir trois à quatre lieues de long , & huit de circuit. Le terroir en est bon , & consiste en beaucoup de prairies. Les Espagnols y ont mis des bœufs & des vaches , que les Boucaniers ont détruites. La terre y est basse

en divers endroits, & il s'y trouve quelques marécages pleins de crocodilles, nommés *Cayamans*, qui ont aussi détruit une partie de ces animaux. Je parlerai de la subtilité de ces crocodilles dans le chapitre des Reptiles.

On ne peut guères demeurer sur cette isle, à cause des Mouchérons qui y sont extrêmement incommodés. Depuis le port Congon jusqu'au cap de Tibron, il n'y a point de ports ; mais une côte agréable & unie, d'où sortent plusieurs rivières.

Rade où
lesAven-
turiers
abor-
dent.

Le cap de Tibron a une grande rade dont le fonds est bon, & il ne manque pas de rivières, abondantes en poisson. Les Aventuriers, tant Anglois que François y viennent prendre de l'eau & du bois. Vers ce cap il s'élève une haute montagne, de laquelle on découvre celle de Ste. Marthe qui est en terre ferme, éloignée de cent vingt lieues de celle-ci, & l'on voit encore les isles de *Cuba*, & de la Jamaïque. De l'autre côté qui est le septentrion de l'isle, en montant vers l'orient environ vingt lieues, on trouve le cap *Dona Maria*, enrichi d'un beau port, de plusieurs rivières, & de plaines que l'on peut cultiver. De là suivant la même route,
on

on va à la *Grande Anse*, habitée par les François, dont les maisons situées sur le bord d'une très-belle riviere, rendent cet endroit extrêmement agréable. Fort près de là, vers l'Orient, paroissent plusieurs petites isles, que les Espagnols nomment *Cayemittes*, parce qu'elles ressemblerent à un fruit qui porte ce nom. Les Habitans y vont pêcher des Tortues, qui servent à leur nourriture. De ces isles allant le long de la côte, on trouve encore deux quartiers nommés, l'un *la riviere de Nipes*; l'autre, le *Rochelois*, à cause qu'un Rochelois en a été le premier Habitant. Ils appartiennent aux François. De là on va aux trois plus célèbres contrées que cette nation possède dans l'isle : le petit *Goave*, le grand *Goave*, & *Léau-Ganne*. Ce dernier mot est dérivé du nom Espagnol *Liguana*, qui signifie en François Lésard, parce que cette Contrée a une pointe de terre fort basse, qui ressemble à un bec de Lésard. Ce furent les Habitans de ces lieux qui se révolterent contre M. d'Ogeron.

Descri-
ption
Géogra-
phique.

Au sortir de cet endroit on va au fond d'une grande Baye dont l'embouchure a bien cinquante lieues de large. Devant cette Baye il y a une isle qui a

plus de sept à huit lieues de tour, qu'on nomme *Gonave* ; elle n'est point habitée, & ne mérite pas de l'être. Du fond de cette baie, que les François nomment *Cul de sac*, on va le long de la côte au septentrion, jusqu'au cap *St. Nicolas*, formant une pointe qui avance au nord, où il y a un port qui pourroit contenir beaucoup de vaisseaux. Ensuite montant le long de la côte vers l'orient, on trouve le port de *Moustiques*, que les François occupent encore avec les deux ports de *Paix*, grand & petit, baignés de trois rivières, qui sont quelquefois si grosses, qu'elles donnent de l'eau douce à deux lieues de leur embouchure en pleine mer. De là, le long de la même côte, on rencontre plusieurs endroits où les François se sont étendus, entr'autres *l'Orterie* & *le Massacre*, ainsi appelé, à cause que les Espagnols, par surprise, y ont autrefois massacré quelques François qui étoient venus de la Tortue pour tuer des sangliers. Après le massacre on passe la petite rivière qui est au port Margot, dont j'ai déjà parlé.

Salines
de l'A-
mérique

Il y a encore plusieurs autres endroits que les François habitent ; mais ils n'y font point d'autre commerce que celui

du tabac. Par cette raison toutes leurs demeures sont situées sur le bord ou le plus près qu'ils peuvent de la mer, afin de n'avoir pas tant de peine à porter leur tabac pour l'embarquer, & aussi à cause qu'ils ont besoin de l'eau de la mer pour le tordre.

Il y a dans l'isle de saint Domingue de très-belles salines, qui sans être cultivées donnent du sel aussi blanc que la neige, & étant cultivées en pourroient fournir plus que toutes les salines de France, de Portugal, & d'Espagne. On rencontre ces salines dans la baye d'O-*coa*, dans le cul de sac à un lieu nommé *Coridon*, à *Caracol*, à *Limonade*, à *Montecristo*, & en plusieurs autres lieux; car ce ne sont là que les principales. L'on trouve aussi dans les montagnes des mines de sel, qu'on appelle ici sel *Gemmé*, & qui est aussi beau & aussi bon que le sel marin. Je l'ai éprouvé moi-même, & je l'ai trouvé beaucoup meilleur que le premier.

Passons à l'histoire des Boucaniers.

CHAPITRE VII.

*Des Boucaniers François & Espagnols,
& de leur origine.*

LEs Caraïbes, Indiens naturels des Antilles, ont coutume de couper en pieces leurs prisonniers de guerre, & de les mettre sur des manieres de clayes, sous lesquelles ils font du feu. Ils nomment ces clayes, *Barbacoa*; le lieu où elles sont, *Boucan*; & l'action, *Boucaner*, pour dire rôtir & fumer tout ensemble. C'est de là que nos Boucaniers ont pris leur nom, avec cette différence qu'ils font aux animaux ce que les Indiens font aux hommes. Les premiers qui ont commencé à se faire Boucaniers étoient habitans de ces isles, & avoient conversé avec les Sauvages. Ainsi par habitude, lorsqu'ils se sont établis pour chasser, & qu'ils ont fait fumer de la viande, ils ont dit *boucaner* de la viande: ils ont conservé au lieu dont ils se servoient pour cet usage, le nom de *Boucan*, & en ont retenu celui de *Boucaniers*. Les Espagnols appellent les leurs, *Maradotes de Tores*, & le

lieu, *Materia* ; c'est-à-dire, *Tueurs de Taureaux & Tuerie*. Ils les appellent aussi, *Monteros*, mot qui signifie *coureurs de bois*. Les Anglois nomment les leurs *Coulierdiers* ; c'est-à-dire, *Tueurs de Vaches*. Je ne répéterai point ici de quelle manière, ni quand les François sont venus sur cette île, je l'ai déjà dit dans la description de la Tortue.

Les Boucaniers ne font point d'autre ^{Emploi des Boucaniers.} métier que celui de chasser. Il y en a de deux sortes : les uns ne chassent qu'aux bœufs pour en avoir les cuirs : les autres aux sangliers pour en avoir la viande, qu'ils salent & qu'ils vendent aux habitans. Les uns & les autres ont le même équipage, & la même manière de vivre. Cependant, afin que les curieux soient informés de toutes les particularités qui les regardent, j'entrerai dans un plus grand détail.

Les Boucaniers qui chassent aux ^{Différentes sortes de Boucaniers.} bœufs, sont ceux qu'on nomme véritablement Boucaniers ; car ils veulent se distinguer des autres qu'ils appellent chasseurs. Leur équipage est une meute de vingt-cinq à trente chiens, dans laquelle ils ont un ou deux vendeurs qui découvrent l'animal. Le prix des chiens est réglé entr'eux, ils se les vendent les

Armes
de Bou-
caniers.

uns aux autres six pieces de huit ou six écus. J'ai oui dire à ces gens, qu'un maître de navire de la Rochelle, y ayant voulu faire marchandise de chiens entr'eux, en apporta grand nombre dans son navire quand il retourna aux isles, croyant les vendre aux Boucaniers, & faire un gain considérable ; mais ils se moquerent de lui, & il fut contraint de laisser aller ses chiens ; il en retint le nom de *Marchand de chiens* ; & il en eut un si grand dépit, que depuis ce temps-là il n'est pas revenu traiter avec les Boucaniers. Ils ont avec cette meute, de bons fusils, qu'ils font faire exprès en France. Un nommé Brachie à Dieppe, & Gelin à Nantes, ont été les meilleurs ouvriers pour ces armes ; le canon a quatre pieds & demi de long, & la monture est autrement faite que celle des fusils ordinaires de chasse, dont on se sert en France. Aussi les appelle-t-on fusils de Boucanier. Ils sont tous d'un calibre, tirant une balle de seize à la livre. Ces gens portent ordinairement quinze ou vingt livres de poudre, & la meilleure vient de Cherbourg en basse Normandie : on l'appelle poudre de Boucanier. Ils la mettent dans des calebasses, bien

bouchées avec de la cire, de crainte qu'elles ne viennent à se mouiller ; car ils n'ont aucun lieu pour la tenir sechement.

Leurs habillemens , sont deux chemises, un haut de chausse , une casaque ; le tout de grosse toile , & un bonnet d'un cul de chapeau ou de drap , où il y a seulement un bord devant le visage , comme celui d'un Carapoux. Ils sont leurs souliers de peau de porc & de bœuf ou de vache. Ils ont avec cela une petite tente de toile fine , afin qu'ils puissent la tordre facilement , & la porter avec eux en bandouliere ; car quand ils sont dans les bois , ils couchent où ils se trouvent. Cette tente leur sert pour se reposer & pour se garantir des moucherons dont j'ai parlé , car sans cela il leur seroit impossible de dormir. Lorsqu'ils sont ainsi équipés , ils se joignent toujours deux ensemble , & se nomment l'un & l'autre *Matelot*. Ils mettent en communauté ce qu'ils possèdent , & ont des valets qu'ils font venir de France , dont ils paient le passage , & qu'ils obligent de les servir pendant trois ans.

Quand les Boucaniers partent de la Tortue , où ordinairement ils viennent

Leurs
coutu-
mes.

apporter leurs cuirs , & prendre en échange ce dont ils ont besoin , ils s'associent dix ou douze , avec chacun leurs valets , pour aller chasser ensemble en quelque contrée. Arrivés sur le lieu , ils choisissent les uns & les autres un quartier différent , & lorsqu'il y a du péril ils chassent tous ensemble. D'autres vont seuls avec leurs valets , qu'ils nomment *Engagés*.

Lorsqu'ils arrivent dans un lieu pour y demeurer quelque temps , ils bâtissent de petites loges que les Indiens nomment *Ajoupas* ; ils les couvrent de *Taches* ou queues de Palmistes , & ils tendent leurs pavillons sous ces loges. Le matin ils se levent dès que le jour commence à paroître , & font détendre les pavillons par leurs valets , s'ils n'espèrent pas revenir coucher là. S'ils y reviennent ils laissent un homme pour garder.

L'ordre
qu'ils sui-
vent en
chassant.

Le Maître va devant , & les valets & les chiens le suivent sans se détourner d'un pas , excepté le vendeur ou brac qui va à la recherche du Taureau. Quand il en trouve un , il donne trois ou quatre coups d'aboi ; sitôt que les autres chiens l'entendent , ils courent de leur mieux , le maître & les valets après , jusqu'à ce qu'ils soient venus à

l'animal. Alors ils s'approchent chacun d'un arbre, pour se garantir de sa furie, en cas que le maître manquât de le tuer du premier coup; car ces animaux sont extrêmement furieux, lorsqu'ils se sentent blessés. Dès que le Taureau est à bas, celui qui en est le plus proche va promptement lui couper le jaret, de peur qu'il ne se relève. Après quoi le maître en tire les quatre gros os, qu'il casse, & en suce la moëlle toute chaude; cela lui sert de déjeuner. Il donne un morceau de viande à son vendeur, & laisse là un de ses gens pour achever d'écorcher la bête, & emporter le cuir au lieu qu'il lui marque, qui est quelquefois l'endroit d'où ils sont partis le matin; après quoi il poursuit la chasse avec ses compagnons. Mais pour entretenir le courage de ses autres chiens, il ne leur donne rien à manger qu'après la chasse de la dernière bête. Quand la première qu'il tue est une vache, il donne ordre à celui qui demeure pour l'écorcher, de partir le premier, & de prendre de la viande pour la faire cuire, afin que les autres la trouvent prête à leur retour. Ils portent toujours avec eux une chaudière pour cet usage. Ils ne prennent ordinairement que les teti-

• • D 5

nes des vaches, & laissent la chair de bœuf & de taureau, parce qu'elle est trop dure.

Leurs
manie-
res de
vivre.

Le maître poursuit la chasse jusqu'à ce qu'il ait chargé chacun de ses valets d'un cuir, & que lui-même en ait un aussi. S'il arrive qu'étant tous chargés, leurs chiens rencontrent encore quelque bête, ils posent à terre leur charge; s'ils la tuent, ils l'écorchent, & en étendent le cuir ou le pendent à un arbre, de peur que les chiens sauvages ne le prennent; & le lendemain ils retournent le chercher. A peine sont-ils arrivés au *Boucan*, qu'avant que de se mettre à table, chacun va *brocheter* un cuir; c'est-à-dire, l'étendre sur la terre, & l'attacher tout autour avec soixante quatre chevilles qui le tiennent étendu, le dedans de la peau en haut : ensuite ils le frottent de cendres & de sel battus ensemble, afin qu'il sèche plutôt, ce qui arrive en peu de jours. Ce travail fini ils vont souper. Celui qui avoit quitté la chasse le premier pour faire cuire la viande, la tire de la chaudière au bout d'un morceau de bois pointu, & la pose sur une tache, qui sert de plat; ensuite il ramasse la graisse qu'il met dans unealebasse, & on y presse le

jus de quelques limons que l'un d'eux aura apportés, y joignant un peu de piment qui lui donne le goût. C'est-là leur fausse ; & pour cette raison ils l'appellent *Pimentade*. Tout étant ainsi apprêté, on met la tache sur laquelle est la viande, à une belle place, la calcasse où est la pimentade, au milieu : chacun s'affied autour, armé de son couteau & d'une brochette de bois au lieu de fourchette, & tous mangent de bon appétit. Ce qui reste on le donne aux chiens.

Après le souper, s'il fait encore jour, les maîtres vont se promener en fumant leur pipe de tabac ; car dès qu'ils ont mangé ils fument. Ils vont voir aussi s'ils ne trouveroient point quelques *avenues*, c'est-à-dire, des chemins tracés que les taureaux font dans les bois. Ils se divertissent encore à tirer au blanc, pendant que leurs engagés ha-
Diver-
tisse-
ment
des Bour-
caniers.chent du tabac, ou étendent la peau des jambes des taureaux, dont ils se servent pour faire des souliers. Souvent ils choisissent des places où il y a des Orangers, & s'il s'en trouve quelqu'un proche de leur boucan, ils tirent à balle seule à qui abattra des Oranges sans les toucher, en coupant seulement la

queue avec la balle. Ces gens tirent parfaitement bien ; ils font aussi exercer leurs valets , lorsqu'ils leur plaisent , & qu'ils les aiment ; car il s'en trouve parmi eux qui les maltraitent.

Emploi
des Bou-
caniers
pénible.

Ce métier est à la vérité un des plus rudes qu'on puisse faire dans la vie. Lorsque le matin on donne à un homme un cuir qui pèse pour le moins cent ou six vingt livres , pour le porter quelquefois trois ou quatre lieues de chemin , dans des bois & des haliers pleins d'épines & de ronces , & que l'on est souvent plus de deux heures à faire un quart de lieue , cela ne peut être qu'une tâche extrêmement pénible à quiconque n'a jamais fait ce métier-là. Quelques-uns de ces Boucaniers sont si barbares , qu'ils assomment de coups un garçon qui ne fait pas à leur gré. Ils s'en trouve à la vérité de raisonnables ; ils ne chassent point le Dimanche , & laissent reposer leurs valets ; mais ils les envoient le matin tuer un Sanglier , pour se régaler pendant la journée. Ils le fendent pour en ôter les entrailles , & le mettent rôtir tout entier à une broche soutenue sur deux petites fourches , puis ils font du feu des deux côtés.

Un de ces Boucaniers avoit coutu-

me le Dimanche de faire porter ses cuirs au bord de la mer, de peur que les Espagnols ne les prissent & ne les brûlassent : car lorsque ceux-ci trouvent leurs boucans, ils coupent les cuirs en pieces, ou les brûlent. Un valet représenta un jour à son Maître, qu'il ne devoit pas le faire travailler le Dimanche, parce que Dieu avoit établi ce jour pour le repos, en disant : *Tu travailleras six jours, & le septieme tu te reposeras.* Et moi, reprit le Boucanier, je dis que six jours tu tueras des Taureaux pour en avoir les cuirs, & que le septieme tu les porteras au bord de la mer ; & en lui faisant ce commandement, il le lui imprima sur le dos à coups de bâton. Il faut endurer ; car il n'y a point où se sauver ; ce ne sont que des bois & des montagnes : Et si quelqu'un s'échappe, & qu'il rencontre les Espagnols, il n'est pas sûr de sa vie ; ceux-ci n'entendant point leur langue, le tuent avant qu'il puisse s'expliquer, & leur faire entendre qu'il est esclave & fugitif. -

Quand ils portent leurs cuirs au bord de la mer, ils font des charges réglées qui sont d'un bœuf & de deux vaches, j'entends le cuir seulement : mais

ce sont leurs termes ; ou bien trois cuirs de demi-taureaux ; c'est-à-dire, qui sont encore jeunes : ils les nomment *Bouvarts*, ils mettent trois bouvarts pour deux bœufs, & deux vaches pour un bœuf. Ils plient ces cuirs en banette, pour n'en être point incommodés lorsqu'ils marchent dans les bois parmi les arbres, & vendent ces banettes aux marchands six pieces de huit. On ne compte là que par la monnoie qui a cours, & ce sont des pieces de huit Espagnoles ; car on n'y voit point de monnoie Françoise. Il y a des Boucaniers si alegres, & qui courent avec tant de vitesse, qu'ils attrapent les bœufs à la course, & leur coupent le jaret. Un Mulâtre, nommé Vincent des Rosiers a été le premier homme de son temps pour cela : on a remarqué que de cent cuirs qu'il envoyoit en France, il n'y en avoit pas dix qui fussent percés de balles.

Parti-
cu arités
des Bou-
caniers
qui chas-
sent aux
sang-
liers.

Les Boucaniers, qui ne chassent qu'aux sangliers, ont leur équipage comme ceux dont je viens de parler. Ils chassent les sangliers de la même maniere que les autres chassent les bœufs, excepté qu'ils en accommodent la chair autrement. Lorsqu'ils

font arrivés le soir de la chasse, chacun écorche le sanglier qu'il a apporté, & en ôte les os; il coupe la chair par éguillette longue d'une brasse, ou plus, selon qu'elle se trouve, ou de même que les femmes font la pance des cochons en France, pour faire des andouilles. Quand cette viande est ainsi coupée, ils la mettent sur des taches, & la saupoudrent de sel battu fort menu; ils la laissent comme cela jusqu'au lendemain, quelquefois moins si elle a pris son sel, & qu'elle jette sa saumure; après quoi ils la mettent au boucan.

Ce boucan est une loge couverte de taches qui la ferment tout autour. Il y a vingt ou trente bâtons gros comme le poignet, & longs de sept à huit pieds rangés sur des travers, environ à demi-pied l'un de l'autre. On y met la viande, & on fait force fumée dessous; les Boucaniers brûlent pour cela toutes les peaux des sangliers qu'ils tuent, avec leurs ossemens, afin de faire une fumée plus épaisse. A la vérité cela vaut mieux que du bois seul; car le sel volatil qui est contenu dans la peau & dans les os de ces animaux, s'attache à la viande avec laquelle elle a bien plus

de sympathie que le sel volatil du bois, qui monte avec la fumée. Aussi cette viande a un goût si exquis, qu'on peut la manger en sortant du boucan, sans la faire cuire : & quand même on ne sauroit ce que c'est, l'envie prendroit d'en manger en la voyant, tant elle a bonne mine ; car elle est vermeille comme la rose, & a une odeur admirable. Mais le mal est qu'elle ne dure que très-peu en cet état ; six mois après avoir été boucanée ou fumée, elle n'a plus que le goût du sel.

Quand ces gens ont amassé une certaine quantité de viande, ils la mettent en paquet, ou en ballot, dans ces taches qui servent à l'emballer. Ils font les paquets de soixante livres de viande nette, & les vendent six pieces de huit chacune ; ils fondent le saindoux du porc-sanglier, & le mettent dans des pots, pour les débiter aux habitans. Chaque *Potiche de Mante-gue*, c'est ainsi qu'ils nomment cette graisse, vaut six pieces de huit.

Le plus mal-habile de la troupe demeure au boucan, pour apprêter à manger aux autres, & pour fumer la viande. Il y a des habitans qui envoient en ces lieux leurs engagés, lorsqu'ils

sont malades ; afin qu'en mangeant de la viande fraîche , qui est une meilleure nourriture , ils puissent rétablir leur santé.

Le travail étant fini , les maîtres vont se divertir de même que les autres Boucaniers , dont j'ai parlé. Cette vie n'est pas à beaucoup près si rude que celle des premiers , aussi n'est-elle pas si profitable. Ces derniers font une grande destruction de Sangliers ; car ils n'employent pas tous ceux qu'ils tirent. Quand ils en ont tué un qui est un peu maigre , ils le laissent-là , en vont chercher un autre , & continuent de cette sorte , jusqu'à ce qu'ils ayent fait leur charge : en sorte qu'ils tuent quelquefois cent Sangliers dans un jour , & qu'ils n'en rapportent que dix ou douze.

Ils ne sont pas plus indulgens envers leurs serviteurs que les autres. L'un d'entr'eux voyant que son valet qui étoit nouvellement venu de France , ne pouvoit le suivre , lui donna dans sa colere au travers de la tête , un coup de la crosse de son fusil qui le fit tomber en syncope. Le Boucanier crut l'avoir tué , le laissa là , & alla dire aux autres que ce garçon étoit *Maron*. C'est un mot qu'ils ont entr'eux , pour dire

que leurs domestiques ou leurs chiens se sont sauvés. Ce mot est Espagnol, & signifie bête fauve ou sauvage.

Le maître n'étoit pas encore loin que son valet se releva, & tâcha de le suivre. Mais comme il n'avoit pas fréquenté ces bois, il ne put le trouver, & demeura quelques jours sans pouvoir se reconnoître, ni trouver le bord de la mer. La faim commença à le presser, ce qui l'obligea de manger de la viande crue qu'il portoit ; car il n'avoit rien pour battre du feu, & son maître croyant qu'il étoit mort, lui avoit ôté son couteau, parce qu'il ne vouloit pas perdre une gaine qu'il lui avoit donnée, dans laquelle étoient deux couteaux & une bayonnette. que ces gens portent ordinairement à leur ceinture pour écorcher les bêtes qu'ils tuent. Ce pauvre garçon étoit au désespoir ; l'industrie qu'un autre accoutumé à ce pays auroit pu avoir lui manquoit. Il avoit cependant pour compagnie un des chiens de son maître, qui ne l'abandonnoit point : il ne faisoit qu'aller & remuer sur ses pas, il grimpoit sur quelque montagne quand il en rencontroit, de là il découvroit la mer. Mais à peine étoit-il descendu,

& qu'il croioit en prendre le chemin, la moindre trace des bêtes qui s'offroit à lui, lui faisoit perdre sa route. En marchant, son chien que la faim pressoit aussi-bien que lui, quëtoit sans cesse. Quelquefois il trouvoit des truies qui avoient des petits : il se jettoit sur eux, & en étrangloit quelqu'un ; le Maître le secondant scouroit aussi dessus, & quand ils avoient fait quelque capture, le chien & le maître mangeoient ensemble du même mets. Ayant ainsi passé quelque temps, & s'étant fait à manger de la viande crue qui ne lui manquoit plus, il s'accoutuma à cette chasse, & apprit à connoître les lieux où il devoit aller pour ne pas manquer son coup. Il trouva un jour des petits chiens sauvages ; il les éleva & leur apprit à chasser, il instruisit même par divertissement des sangliers qu'il avoit pris. Enfin au bout d'une année il se trouva inopinément au bord de la mer ; mais il n'y rencontra point son maître.

Comme il s'étoit fait une seconde nature de la vie qu'il menoit, il ne se donna plus de chagrin, jugeant que tôt ou tard il rencontreroit des hommes, soit Espagnols, soit François. En effet,

deux mois après il se trouva parmi une troupe de Boucaniers , avec lesquels il se mit , & il leur conta son histoire. Ceux-ci crurent d'abord qu'il avoit passé du côté des Espagnols , parce que son maître leur avoit dit qu'il s'étoit fait *Maron* ; mais l'état pitoyable où ils le virent , leur fit connoître le contraire. Il n'avoit qu'un méchant haillon , resté d'un caleçon & d'une chemise , dont il cachoit sa nudité , avec un morceau de chair crue pendue à son côté ; deux sangliers & trois chiens qui le suivoient , s'étoient tellement accoutumés ensemble & avec lui , qu'ils ne voulurent jamais le quitter. Les Boucaniers le mirent en liberté ; c'est-à-dire , qu'ils le dégagerent du service de son maître ; ils lui donnèrent en même-temps des armes , de la poudre & du plomb pour chasser comme eux ; en sorte qu'il est devenu un des plus fameux Boucaniers de cette côte.

On a remarqué que ce garçon eut bien de la peine à reprendre l'usage de la viande cuite. Lorsqu'il en mangeoit , outre qu'elle ne lui sembloit pas bonne , elle lui faisoit mal à l'estomac , si bien que quand il écorchoit un san-

glier, il ne pouvoit s'empêcher d'en manger un morceau tout crû.

La récompense que les Boucaniers donnent à leurs valets, lorsqu'ils les ont servi trois ans, consiste en un fusil, deux livres de poudre, six livres de plomb, deux chemises, deux caleçons & un bonnet. Alors ils deviennent leurs camarades, & vont chasser avec eux. Ils envoient leurs cuirs en France. Quelquefois ils y vont eux-mêmes, & ramènent de là des valets, qu'ils n'épargnent non plus qu'on les a épargnés.

Les Boucaniers vivent fort librement les uns avec les autres, & se gardent une grande fidélité. Si quelqu'un trouve le coffre d'un autre, où est sa poudre, son plomb & sa toile, il ne fait point de difficulté d'en prendre selon son besoin; & lorsqu'il rencontre celui à qui le coffre appartient, il lui dit ce qu'il en a tiré, & le lui rend quand il en a la commodité. Ils se font cela les uns aux autres sans façon.

Autrefois quand deux Boucaniers avoient quelque différend, les autres les accommodoient. Si cela ne se pouvoit, & que les parties demeurassent trop opiniâtres, ils se faisoient raison

Maniere
de vuid-
der leurs
diffé-
rends.

eux-mêmes, en vidant leur querelle à coups de fusil. Ils se mettoient à une certaine distance l'un de l'autre, & le sort marquoit celui qui devoit tirer le premier. Si celui-ci manquoit son coup, l'autre tiroit s'il vouloit. Quand il y en avoit un de mort, les autres jugeoient s'il avoit été bien ou mal tué, s'il ne s'étoit point commis de lâcheté à son égard, si le coup étoit donné par devant. Le chirurgien en faisoit la visite pour voir l'entrée de la balle; & s'il trouvoit qu'elle avoit pris par derriere, ou trop de côté, on imputoit le coup à perfidie, & on attachoit celui qui avoit fait d'assassinat à un arbre, où il avoit la tête cassée d'un coup de fusil. C'est ainsi qu'ils se faisoient justice les uns aux autres. Mais à présent qu'ils ont des gouverneurs, ils viennent devant eux pour terminer leurs différends.

Bouca-
niers Es-
pagnols.

Les Boucaniers Espagnols qui se nomment entr'eux, *Matadores*, ou *Monteros*, chassent autrement que les François. Ils ne se servent point d'armes à feu, mais de lances & de croissans. Ils ont des meutes comme les François, & se font suivre de deux ou trois valets qui animent leurs chiens. Quand ils ont trouvé un taureau, ils

le pouffent dans une prairie, où le *Matadore*, qui s'y trouve à cheval, court lui couper le jaret, après quoi il le tue avec sa lance. Cette chasse est très-plaisante à voir; car outre que ces gens y sont adroits, ils font autant de cérémonies & de détours, que s'ils vouloient courir le taureau devant le roi d'Espagne. Mais ces animaux étant en fougue, crevent les chevaux, blessent & tuent bien des hommes. En 1672, j'ai vu les *Matadores* chasser sur cette isle & sur celle de *Cuba*, où un taureau creva 3 chevaux, avant que l'Espagnol qui lui donnoit la chasse pût le tuer. Aussi fit-il un vœu à Notre-Dame de la Guadeloupe, qui l'avoit délivré de ce péril. Les chasseurs Espagnols ne se donnent pas tant de peine que les François. Ils font secher leurs cuirs comme eux; mais ils se servent de chevaux pour les porter sur les lieux destinés à cet effet. Ils préparent leurs mets avec plus de délicatesse, & ne mangent point leur viande sans pain, ou cassave, outre qu'ils ont toujours avec eux le régal de vin, d'eau-de-vie, ou de confitures. Ils sont aussi dans leurs habits infiniment plus propres, & fort curieux d'avoir du linge blanc.

Ces deux nations se font continuellement la guerre. Les Espagnols, dans le dessein de chasser les François, ont formé cinq compagnies de cent hommes chacune, qu'ils nomment *Lance-ros*, à cause qu'ils n'ont pour armes que des lances. Il doit toujours y en avoir la moitié en campagne, pendant que l'autre se repose ; & quand il y a quelque grande entreprise, tout le corps est obligé de marcher. Ils sont à cheval, & n'ont que quelques Mulâtres à pied, pour découvrir où sont les François, & les surprendre, s'il se peut : car lorsque ceux-ci sont sur leur garde, les Espagnols n'osent pas s'exposer à leur feu.

Quand les Boucaniers François savent que cette cinquantaine est en campagne, ils s'avertissent tous, & le premier qui la découvre le fait savoir aux autres, afin de les attaquer s'il y a moyen. Les Espagnols de leur côté ne manquent pas de faire épier où les François ont leur boucan, & tâchent de les y surprendre de nuit & en temps pluvieux, afin de les massacrer sans qu'ils puissent se servir de leurs armes.

Un Boucanier François étant parti le matin avec son valet, pour aller chasser,

fer, se rencontra au milieu d'une troupe d'Espagnols à cheval avec leurs lances. Ils avoient si bien entouré ce Boucanier & son valet, que ni l'un ni l'autre ne pouvoit échapper. Cependant une généreuse résolution les tira d'affaire. Ils se mirent tous deux dos-à-dos, répandirent chacun leur poudre & leurs balles dans leur bonnet, & attendirent leurs ennemis de pied ferme. Les Espagnols, qui n'avoient que des lances, les tenoient enfermés dans un rond qu'ils avoient formé sans approcher, leur criant de loin qu'ils se rendissent, qu'ils leur feroient bon quartier, qu'enfin ils ne vouloient point leur faire de mal; mais seulement exécuter l'ordre de leur général. Les deux François leur répondirent, qu'ils ne demandoient point de quartier, & qu'il en coûteroit cher aux premiers qui approcheroient. Aucun des Espagnols ne voulut hazarder. En effet, celui qui auroit avancé auroit payé pour les autres, & pas un ne voulut être le premier. Ainsi ils aimèrent mieux laisser les deux Boucaniers, que d'essuyer leur décharge.

Un autre étant un jour seul à chasser, se trouva en pareille occasion. Pendant qu'il traversoit une prairie qu'on

nomme *la Savana* , il fut surpris par une troupe d'Espagnols à cheval. Voyant alors qu'il avoit beaucoup de chemin à faire avant que de pouvoir gagner le bois, & que les Espagnols seroient à lui avant qu'il y arrivât, il s'avisa de cette ruse. Il mit son fusil en état, & courut fureux en criant, *à moi, à moi*, comme s'il avoit eu beaucoup de monde avec lui, & qu'il eût cherché les Espagnols. Ceux-ci le crurent & prirent la fuite à toute bride. Dès qu'il les vit partis, il coupa dans le bois pour s'échapper lui-même. Je pourrois faire un volume entier de ces sortes de rencontres entre les deux nations, depuis que les François sont en l'isle Saint Domingue ; mais ces deux exemples suffiront au lecteur pour juger du reste.

Les Espagnols voyant qu'ils ne pouvoient avec leur cinquantaine détruire les François, ni leur faire abandonner l'isle, ou du moins la chasse, résolurent de détruire le bétail, afin d'obliger par ce moyen les Boucaniers à tout quitter. Ils dépeuplerent toute l'étendue de pays qui est depuis *Lamana*, *Monte-Christo*, *Baya-ha*, *Ilabella*, *Limonada*, *Iapfi*, *Caracol*, le trou *Charle Morin*,

jusqu'à l'*Ancon de Louise* les *Gonaites*, & le *Cul de sac* à la bande du sud, où les François n'avoient jamais pénétré. Ils exécuterent leur entreprise sans coup férir. Ils étoient soutenus de leur cinquantaine; il fallut céder à la force.

Cette destruction est cause que présentement il y a très-peu de Boucaniers. Dès le temps que j'en partis, le nombre commençoit à diminuer. Les Espagnols cependant n'y ont rien gagné; car lorsqu'il n'y a plus eu de chasse, le nombre des habitans François s'est tellement augmenté, que le roi de France, sans employer d'autres forces que celles de ses sujets, peut se rendre maître de tous les pays.

CHAPITRE VIII.

Des habitans des Isles Espagnoles & de la Tortue : & de leurs engagés.

Ceux qui ont habité les premiers l'isle de St. Domingue & la Tortue, sont venus des Antilles; & comme leur nombre s'est toujours accru, & que la Tortue leur sembloit trop

Augmen-
tation
des Co-
lonies
Françoi-
ses.

petite , la plupart ayant éprouvé que le genre de vie d'habitans étoit plus doux que le métier de chasseur , résolurent de faire des habitations. Ils allèrent donc se placer à la *grande Anse*, située à l'Occident de l'isle de St. Domingue. Ils choisirent ce lieu , qui est éloigné de plus de cent cinquante lieues des Espagnols , pour n'en être point inquiétés. Leur nombre augmentant tous les jours, ils se sont enfin approchés de l'*Eaugane*, distante de la *grande Anse*, de vingt à vingt-cinq lieues , & pendant vingt ans ou environ , ils n'ont point entrepris de se loger ailleurs : mais M. d'Ogeron, gouverneur de la Tortue, a tellement augmenté la Colonie, qu'elle a enfin peuplé les lieux les plus voisins de cette isle, nommés aujourd'hui la *grande Terre*, depuis le port de *Paix* jusqu'au port *Margot*, où il commença lui-même une habitation. Depuis ce temps-là, ces peuples se sont tellement multipliés, qu'ils s'étendent jusques à l'*Ancon de Louise*, au port *François*, au trou *Charles Morin*, & jusqu'à *Limonada*, où ils ne craignent nullement les Espagnols.

Quand ils veulent commencer une habitation, ils s'associent deux ensem-

ble , quelquefois trois , comme je l'ai dit des Boucaniers , & se nomment , *Matelots* : ils font un contrat , par lequel ils mettent en commun tout ce qu'ils ont , & ils le rompent quand ils le jugent à propos. Si pendant la société l'un des deux meurt , l'autre demeure possesseur de tout le bien au préjudice des héritiers qui pourroient venir de l'Europe le reclamer. Leurs conventions étant faites , ils demandent de la terre au gouverneur , qui envoie un officier du quartier leur mesurer une habitation. S'ils sont deux on leur donne ordinairement quatre cents pas Géométriques de large , & soixante de long. Pour profiter entièrement de cette place ils abattent les arbres de haute futaye , qui leur nuisent , & ils en coupent les branches qu'ils portent sécher avec le menu bois qui leur est resté de leur petit bâtiment , dans un endroit exposé au soleil , où quelque temps après ils mettent le feu. Comme les troncs & les fouches de ces grands arbres coûteroient trop de temps à débiter , ils s'épargnent en les brûlant , la peine & les frais de les transporter plus loin.

Les sauvages font leurs habitations de la même manière : ils abattent tout

d'un coup les arbres, les laissant tomber pêle-mêle, au bout de cinq ou six mois, lorsqu'ils sont secs, ils y mettent le feu, & tout se consume en un instant.

Les habitans commencent par couper six ou sept toises de bois en quarré; ensuite ils amassent les feuilles, & plantent des légumes, & c'est ce qu'ils appellent *découvrir la terre*. D'abord ils sement des pois, ensuite des patates, du manioc dont ils font de la cassave, des bananiers & des figuiers, qui dans ces premiers commencemens leur servent de nourriture. Ils plantent ces derniers dans les lieux les plus bas & les plus humides, le long des rivières & auprès des sources; car il n'y a guère d'habitans qui n'ait sa demeure proche d'une rivière ou d'une source.

Après avoir pourvu à la nourriture, ils bâtissent une plus grande loge, qu'ils nomment *Cafe* à l'imitation des Espagnols; ils en font eux-mêmes, ou leurs voisins, les charpentiers & les entrepreneurs; chacun y donne son avis. Pour cela ils taillent, en fourches, trois ou quatre arbres de quinze à seize pieds de haut, qu'ils enfoncent en terre; & sur les fourchons ils mettent une

Construction
de leurs
Cafes.

piece de bois, qui forme le *faite*. A six
 pieds de là ils en placent de chaque
 côté huit autres, qui n'ont que six à
 sept pieds de hauteur, sur les four-
 chons desquels ils posent pareillement
 des pieces de bois, qu'ils nomment
Filieres. Enfin de deux en deux pieds,
 ils mettent des *Travers*; c'est-à-dire,
 de nouvelles pieces de bois, qui s'ac-
 crochent par le moyen d'une cheville
 sur le *faite*, & qui viennent tomber par
 l'autre bout sur les filieres.

Quand cela est fait, ils amassent
 quantité de feuilles de palmier, ou de
 roseaux, ou de cannes de sucre, pour
 couvrir le bâtiment, & les voisins s'ai-
 dent les uns les autres. En un jour la
 Case est couverte, ils la ferment ensuite
 tout au tour avec des roseaux ou des
 planches de palmier, qu'ils nomment
Palissades. Autour du bâtiment ils
 plantent quantité de petites fourches à
 la hauteur de deux ou trois pieds hors
 de terre, sur lesquelles ils mettent des
 bâtons entrelassés en forme de claie.
 Ils jettent là-dessus des paillasses rem-
 plies de feuilles de bananier, & chacun
 a la sienne; car c'est-là où couchent
 tous les habitans de la Case. Chaque
 lit est couvert d'une tente de toile blan-

104 · *Histoire des Aventuriers*,
che, qu'ils nomment *Pavillon*, & le
tout s'appelle une *Cabane*.

La case étant construite, le maître
de l'habitation donne pour récompense
à ceux qui lui ont aidé, quelques flacons
d'eau de vie. S'il y en a dans le pays
cela ne se refuse jamais. Auprès de la
case principale, ils en font encore quel-
que petite qui leur sert de cuisine.

Soins &
occupa-
tions des
Habi-
tans.

L'habitant ainsi accommodé, est au-
dessus de ses affaires, il n'a plus qu'à
cultiver les vivres qu'il a plantés, & à
abattre du bois pour découvrir une place
où il puisse pareillement planter du
tabac. Il en abat suivant le monde
qu'il a pour le cultiver; car on compte
un homme pour 2000 pieds de tabac.
Le lieu où on le plante veut être net de
toute sorte d'ordure, ou d'herbes étran-
gères, & pour cela, on est obligé de sar-
cler tous les huit jours.

Pendant que le tabac croît, les ha-
bitans bâtissent une ou deux cases pour
le mettre, à mesure qu'ils le recueillent.
Ils en bâtissent aussi une autre moins
grande pour le tordre & pour le serrer,
en attendant la commodité de l'embar-
quer.

Dès qu'ils en ont une certaine quan-
tité, ils l'envoient en France, où ils

l'échangent pour d'autres marchandises propres à cultiver leurs habitations, comme haches, houes, grattoirs, couteaux, toile pour faire des sacs à manioc, & pour les habiller. A l'égard du vin & de l'eau de vie, c'est la première chose que ces gens-là songent à acheter.

Il y en a qui passent en France lorsqu'ils ont gagné quelque chose ; ils achètent eux-mêmes des marchandises, & engagent des hommes qu'ils amènent en ce pays-là pour les servir, comme je l'ai dit des Boucaniers. Comme ils sont ordinairement deux associés, l'un demeure sur l'habitation pendant que l'autre voyage. Quand ils retournent de France, ils amènent avec eux cinq ou six hommes ou plus, selon qu'ils ont le moyen de payer leurs passages, qui est de cinquante-six livres pour chacun.

Ils n'ont pas plutôt mis pied à terre, qu'ils conduisent ces nouveaux-venus à l'habitation, pour les faire travailler. Ils font commerce de ces hommes les uns avec les autres, se les vendent pour trois ans moyennant la somme dont ils conviennent, & les nomment *engagés*. Si un habitant a plusieurs engagés, il

Com-
merce
que l'on
fait des
engagés.

E f

ne travaille point ; il a un commandant pour faire travailler ses gens , auquel on donne deux mille livres de tabac par an , ou une part de ce qui se fait sur l'habitation.

Traitem-
tement
qu'on
leurfait.

Voici de quelle maniere ces engagés sont traités. Dès que le jour commence à paroître , le commandant sifle afin que ses gens se rendent à l'ordre , il permet à ceux qui fument d'allumer leur pipe , & il les mene au travail , qui consiste à abattre du bois , ou à cultiver le tabac. Il est là avec un bâton , qu'on nomme une *Lienne* ; si quelqu'un d'eux s'arrête un moment sans agir , il frappe dessus comme un maître de galere sur des forçats ; malades ou non , il faut qu'ils travaillent. J'en ai vu battre quelques-uns à un tel point , qu'ils n'en sont jamais relevés. On les met dans un trou à un coin de l'habitation , & on n'en parle point davantage.

J'ai connu un habitant qui avoit un engagé malade à mourir , il le fit lever afin de tourner une meule pour aiguiser sa hache ; & ce pauvre malade ne tournant point à son gré , il lui donna un coup de hache entre les deux épaules , dont il mourut deux heures après. Voilà le traitement que ces habitans font

à leurs engagés ; cependant ils ne laissent pas de passer pour indulgens, en comparaison de ceux des Antilles.

Un habitant de St. Christophe, nommé Belle-tête, qui étoit de Dieppe, faisoit gloire d'assommer un engagé qui ne travailloit pas à son gré. J'ai entendu dire à ses parens, qu'il en avoit assommé plus de trois cens, & il publioit qu'ils étoient morts de paresse. Un saint religieux lui ayant fait quelque remontrance à ce sujet, il répondit brusquement, qu'il avoit été engagé, & qu'il n'avoit pas été épargné ; qu'il étoit venu aux isles pour gagner du bien, que pourvu qu'il en gagnât, & que ses enfans allaissent en carrosse, il ne se mettoit pas en peine d'aller au Diable.

Un bon homme, extrêmement pauvre, ayant appris que son fils étoit richement établi à la Guadeloupe, s'engagea à un marchand qui avoit reçu de l'argent de ce fils pour lui acheter des gens. Le marchand s'imagina qu'il rendroit un bon office au fils en lui amenant son pere, & le pere crut être à la fin de ses peines : mais il fut trompé dans son attente, car ce fils dénaturé l'envoya travailler ; & comme il n'en

faisoit pas autant que les autres, il n'osa à la vérité le battre; mais il le vendit à un autre habitant, qui sachant ce qu'il étoit, lui donna de quoi vivre & la liberté.

Il n'est pas besoin que je cite d'autre aventure que celle qui m'est arrivée à moi-même, pour faire connoître leur barbarie. J'ai déjà dit que lorsque Messieurs de la compagnie occidentale abandonnerent la Tortue, je fus exposé en vente par leur commis général qui m'acheta. Au lieu de m'employer à ce qui regardoit ma profession, comme j'en étois convenu avec la compagnie; il me condamna aux emplois les plus bas & les plus serviles. J'offris de lui payer tous les jours deux écus, pourvu qu'il me permit de m'occuper de ma profession, il ne voulut point m'accorder cette grace.

Ce qui
arrive à
l'auteur
étant
engagé.

Un an après mon arrivée je tombai malade, & après avoir beaucoup souffert, lorsque je me croyois sur le point de mourir, une sueur me tira d'affaire; mais à peine fus-je délivré de ce mal, que j'en ressentis un autre aussi cruel. C'étoit la faim, & par malheur je n'avois ni de quoi manger, ni la permission d'en aller chercher : En sorte que

j'étois contraint de vivre d'oranges ameres , qui ne commençoient qu'à nouer.

La nécessité fit que je descendis du fort de la Roche , où demouroit mon maître, à la *Basseterre*. J'y rencontraï un Secrétaire de Mr. le Gouverneur, qui me mena-à sa maison & me donna à déjeuner , avec une bouteille de vin qu'il m'obligea d'emporter. Mon maître, qui avoit vu ce qui s'étoit passé avec une lunette d'approche, m'enleva mon vin dès que je fus arrivé, & me fit mettre dans une basse-fosse, disant qu'il m'y feroit périr en dépit de M. le Gouverneur.

Je fus enfermé trois jours les fers aux pieds dans ce cachot plein d'immondices. Le quatrieme jour on m'ouvrit la porte, & on voulut m'obliger de dire que Mr. le Gouverneur m'avoit demandé ce que faisoit Mr. de la Vie. Je répondis que quand je devrois périr, je ne conviendrois jamais d'une chose qui n'étoit pas.

On me laissa toutefois aller , & on me commanda de défricher une terre qui étoit autour du fort de la Roche. Comme je me vis seul, & que je n'étois point observé, je quittai tout, ré-

Bonté
de Mr.
Ogeron
envers
l'auteur.

folu d'aller me plaindre à Mr. le Gouverneur ; mais avant que de le faire , j'allai consulter le R. P. Marc d'Angers , capucin , qui fut touché de me voir dans l'état déplorable où j'étois. Il me mena sur le champ chez le Gouverneur , qui ordonna aux gens de sa maison d'avoir soin de moi. On me donna un bon lit , on ne me laissa manquer de rien , & en peu de jours je fus rétabli. Il ne me restoit plus d'autre mal que la crainte de retourner chez mon maître ; ce qui n'arriva pas. Mr. le Gouverneur me mit avec un chirurgien célèbre dans le pays , ne trouvant pas à propos de me retenir auprès de lui , & fit rendre par les mains du chirurgien à Mr. de la Vie , l'argent qu'il avoit donné pour m'acheter. Je me tirai ainsi des mains de ce méchant maître , qui ayant depuis repassé en France , a eu le front de dire à mes parens qu'il m'avoit fait tous les biens imaginables.

Le lecteur me pardonnera cette digression au sujet des engagés. Je reviens au commandant qui les fait travailler.

Travail
des en-
gagés.

Lorsqu'ils vont le matin au travail , l'un d'entr'eux a le soin de donner à manger aux porcs ; car les habitans

nourrissent là toute sorte de bestiaux. Il leur porte des feuilles de patates ; ensuite il fait cuire des patates , & les ayant préparées avec de la sauce de pimentade , il appelle ses camarades qui sont au travail , pour déjeûner. Quand ils ont mangé , ils allument leur pipe , & chacun retourne au travail.

Celui qui a la charge de la cuisine , met cuire des pois avec de la viande & des patates hachées en guise de navets. Lorsque son pot est au feu , il va travailler avec les autres ; & quand il est temps de dîner , il revient pour l'apporter. Dès qu'on a dîné on retourne travailler jusqu'au soir ; & on soupe comme on a dîné ; ensuite on s'occupe à éjamber du tabac , à fendre du mahot , qui est une écorce d'arbre propre à lier le tabac ; ou enfin à faire de petits liens pour le prendre , & dès que minuit sonne il est permis d'aller prendre son sommeil.

Les fêtes & les Dimanches ils peuvent aller se promener. Le mauvais traitement , le chagrin & le scorbut font mourir beaucoup d'engagés. Si l'on n'a de la résolution , & qu'on ne fasse quelque exercice , on devient comme insensé , & l'on piqueroit un hom-

me en cet état , qu'il ne le sentiroit pas.

Les Anglois traitent leurs engagés encore plus mal que les François ; ils les retiennent pour sept ans , au bout desquels ils leur présentent de l'argent pour boire , & puis les revendent pour sept autres années. J'en ai vu qui avoient servi jusqu'à vingt-huit ans.

Crom-
vel vend
dix mil-
le hom-
mes ; ce
qu'ils
devien-
nent.

Cromvel a vendu plus de dix mille Eco-
sois & Irlandois , pour les envoyer à la
Barbade. Il s'en sauva un jour un na-
vire plein , que le courant apporta à St.
Domingue ; les vivres leur manquant &
ne sachant pas où ils étoient , ils péri-
rent tous par la faim. Leurs os se voyent
encore proche du cap Tibron , en un
lieu qu'on nomme *l'Anse aux Iberoïs*.

Si j'ai fait une description particu-
liere de quelques endroits de l'Améri-
que , & si je me suis arrêté sur certaines
matieres intéressantes qui concernent
ce pays , ce n'a été que pour préparer le
lecteur à entendre mieux la suite de
cette histoire. En parlant des Bouca-
niers , par exemple , j'ai voulu montrer
que les plus célèbres Aventuriers se for-
ment chez eux : de maniere qu'on peut
dire qu'ils font leur apprentissage à la
campagne , dans les bois & sur les ani-
maux , pour faire ensuite des coups de

ou Flibustiers. Chap. VIII. 113
maître sur les mers, dans les villes, &
contre les hommes.

Quelqu'un s'étonnera peut-être de
ce que tant d'Auteurs ayant écrit de
l'Amérique, j'aie cru devoir en écrire
encore. Il devroit plutôt s'étonner de
ce qu'ayant été engagé, habitant, &
Boucanier, je n'en dise pas davantage.
Cependant je me suis contenté de rap-
porter ce que j'ai vû de plus singulier,
étant persuadé que dans un voyage il ne
s'agit pas d'en dire beaucoup; mais de
dire vrai.





HISTOIRE

DES

AVENTURIERS

FLIBUSTIERS,

Qui se sont signalés dans les Indes.



SECONDE PARTIE,

Contenant la vie & les mœurs des Aventuriers - Flibustiers, leurs expéditions sur les côtes de l'Amérique ; & l'histoire de leurs Commandans les plus fameux.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur s'embarque avec les Aventuriers. Leurs entreprises.

A PRES avoir été quelque temps avec le chirurgien dont j'ai parlé, je lui demandai permission de me mettre sur un vaisseau Aventurier qui étoit prêt d'al-

ler en course ; ce qu'il m'accorda volontiers. C'est ainsi que je me trouvais parmi les Aventuriers, & je vais maintenant décrire les plus mémorables actions que je leur ai vu faire.

Les François & les Anglois ne furent pas long-temps à s'appercevoir combien étoit avantageux aux Espagnols l'établissement de la puissante colonie qu'ils ont dans l'Amérique. Les François se glissèrent parmi eux, entreprirent divers voyages dans ces isles déjà habitées ; & ne se contentant pas des profits qu'ils faisoient, unis avec cette nation, ils s'en séparèrent dans le dessein d'en faire de plus grands par leur industrie, & d'être seuls à les partager.

Ainsi les François & les Anglois retournés chez eux, proposèrent bientôt à leurs marchands divers moyens de s'enrichir dans ces pays. Ces deux nations équipèrent quelques vaisseaux pour faire le même commerce que les Espagnols : mais ceux-ci étant les plus forts, prirent leurs vaisseaux. Toutefois ils ne purent pas les empêcher de répandre les colonies dans quelques isles, & la première, fut celle de Saint Christophe dans les Antilles. Mais quoique les François & les Anglois

Les
François
& les Anglois
colonisent
dans les
Indes.

fussent joints ensemble, ils ne se trouverent pas néanmoins en état de résister aux Espagnols, qui les chassèrent deux ou trois fois de leurs établissemens, & s'attirerent ainsi une guerre continuelle avec ces deux Nations. De-là il est arrivé que les Espagnols ont défendu généralement à tous les étrangers l'entrée de leurs ports.

Soins du
Cardinal
de Richelieu.

Le Cardinal de Richelieu, qui étoit alors tout puissant en France, & qui ne tendoit qu'à l'agrandissement de cette Couronne, créa une compagnie, avec ordre de peupler ces isles. Les Anglois de leur côté en firent autant ; en sorte que les particuliers qui avoient commencé à s'établir dans ce pays pour commercer, voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, abandonnerent tout, & prirent le parti de courir le bon bord, cherchant par-tout les Espagnols pour les piller. On les nomma *Flibustiers* ou *Aventuriers*.

Pierre le
Grand,
premier
Aventurier.

Le plus célèbre de ce temps-là fut un nommé *Pierre le Grand*, natif de Dieppe ; lequel ayant été quelques mois en mer sans pouvoir rien prendre, se trouva en fort mauvais état au cap Tibron, situé à la pointe occidentale de l'isle de St. Domingue. Son

vaisseau , qui étoit monté de quatre petites pieces de canon & de vingt-huit hommes , faisoit eau de tous côtés , il manquoit de vivres , & ne savoit où en prendre. Il avoit découvert quelques bâtimens Espagnols ; mais les voyant trop forts , son équipage n'avoit pu se déterminer à les attaquer.

En cet état , pendant qu'il tenoit conseil , celui qui étoit au haut du mât pour découvrir en mer , cria qu'il voyoit un navire ; mais qu'il paroissoit fort grand. Tant mieux , répondit l'équipage , la prise en sera meilleure. Aussi-tôt le conseil cessa , & l'on ne songea plus qu'à faire voile , pour donner la chasse au bâtiment , dont ils s'approcherent en peu de temps. En effet il leur parut si grand , qu'ils commencèrent à chanceler , oubliant ce qu'ils venoient de résoudre. Mais le capitaine les rassura en leur faisant entendre qu'il étoit sûr de son coup , pourvû qu'ils voulussent le seconder. Nous n'avons , dit-il , qu'à sauter à bord , les Espagnols ne se doutant pas qu'un vaisseau aussi petit que le nôtre ait formé le dessein de les attaquer , ne se feront point precautionnés , & par ce moyen nous nous saisirons de la cham-

Ré-
solu-
tion har-
die.

bre du capitaine , & des soutes aux poudres , où il faudra mettre le feu , si nous ne voyons pas le moyen de nous en rendre maîtres autrement.

Expé-
dient de
Pierre le
Grand.

Tous lui promirent avec serment qu'ils le suivroient , & qu'ils exécute-
roient ponctuellement ses ordres. Ce-
pendant il ne s'y fia pas trop ; car il
prit des mesures secrètes avec le chi-
rurgien qui étoit son confident. Celui-
ci devoit monter à bord , le dernier ,
& avant que d'y monter , il avoit ordre
de crever la barque d'un coup de
pince de fer , afin d'obliger par là ses
gens à tout entreprendre pour vaincre.

Avant que d'aborder ils s'armerent
chacun de deux pistolets & d'un bon
coutelas , & les Espagnols au lieu de
leur défendre l'abordage , les regarde-
rent entrer indifféremment. Aussi-tôt
Pierre le Grand , suivi de dix des siens ,
entra dans la chambre du capitaine ,
lui mit le pistolet sous la gorge , & lui
commanda de se rendre. Cependant le
reste se saisit de la sainte Barbe & de
toutes les munitions : ils firent descen-
dre les Espagnols dans le fond de
calle , & ceux-ci qui ne savoient ce que
c'étoit voyant ces gens dans leur na-
vire , sans appercevoir celui qui les

avoit amenés , parce qu'il étoit déjà coulé à fond, les crurent tombés des nues. Dans leur surprise ils faisoient de signes de croix , se disant les uns aux autres : *Jesus son demonios estos : ceux-ci sont des diables.*

Etonnement des Espagnols

Ce n'est pas que pour prévenir le malheur, quelques matelots qui remarquoient que ce bâtiment avançoit toujours , n'eussent averti le capitaine de ce qui pouvoit arriver : mais le capitaine n'en tint aucun compte , ne croyant pas qu'un si petit bâtiment osât l'attaquer. Il retourna dans sa chambre jouer aux cartes, comme si ce n'eût été rien. On alla lui dire une seconde fois que le bâtiment approchoit, & qu'il avoit l'apparence d'être à des Corsaires. On lui demanda enfin s'il ne vouloit pas du moins qu'on préparât deux pieces de canon. Non, non, dit-il, qu'on prépare seulement le palent, & nous les guinderons. Ce palent est une sorte de poulie dont on se sert dans les navires pour guinder les marchandises à bord.

Négligence & rodomontade du Capitaine Espagnol.

Ainsi le capitaine ne reconnut sa faute que quand il se vit le pistolet sous la gorge , & qu'il fallut rendre son navire à ce misérable qu'il prétendoit

guinder dans son bord. Le sieur le Grand, & tous ses compagnons de mer virent en peu de temps leur fortune bien changée; car au-lieu d'une méchante barque, qui couloit presque à fond & manquoit de tout, ils se trouverent en possession d'un navire de cinquante - quatre pieces de canon, dont la plupart étoient de bronze, avec quantité de vivres, de rafraîchissemens, de munitions & des richesses immenses. C'étoit le Vice-Admiral des Galions d'Espagne, égaré de sa flotte.

Dès que nos Aventuriers se furent rendus maîtres de ce vaisseau, ils mirent à terre ceux qui le montoient, dans l'isle de St. Domingue dont ils étoient fort proches, & garderent seulement quelques matelots, qui leur étoient nécessaires pour conduire ce bâtiment en Europe, où ils arriverent heureusement, & où le sieur le Grand est demeuré, sans se soucier davantage de retourner en Amérique.

Cette belle & riche prise fit grand bruit par-tout, & donna occasion à plusieurs particuliers d'équiper des vaisseaux pour faire des courses. D'un autre côté les Espagnols ayant pris plus de soin de se tenir sur leurs gardes,
un

un assez petit nombre d'Aventuriers y gagnèrent, plusieurs y perdirent, & furent obligés, comme je l'ai déjà dit, de se réduire à la colonie, parce que leurs bâtimens devenant vieux, étoient de trop grand entretien, & qu'ils n'en pouvoient faire venir de France sans une dépense excessive, à quoi il leur étoit impossible de subvenir. D'autres qui ne pouvoient se passer de cette vie, chercherent le moyen d'avoir des bâtimens qui ne leur coûtassent rien.

Cet expédient leur a si bien réussi, & leur nombre s'est tellement augmenté avec leur valeur, qu'ils font tous les jours des exploits inouis contre les Espagnols. Comme ils sont braves, déterminés & intrépides, il n'y a ni fatigues, ni dangers qui les arrêtent dans leurs courses; au milieu du combat ils ne songent qu'aux ennemis & à la victoire, presque toujours pourtant dans l'espoir du gain, & rarement en vue de la gloire. Ils n'ont point de pays certain, leur patrie est le lieu où ils trouvent de quoi s'enrichir, leur valeur est leur héritage. Ils sont tout-à-fait singuliers dans leur piété; car ils prient Dieu avec autant de dévotion, lorsqu'ils vont ravir le bien

Carac-
tere des
Aventu-
riers en
général.

d'autrui, que s'ils le prioient de conserver le leur. Ce qu'il y a de plus précieux dans le monde ne leur coûte qu'à prendre, & quand ils l'ont pris, ils pensent qu'il leur appartient légitimement, & l'emploient aussi mal qu'ils l'ont acquis; puisqu'ils prennent avec violence, & répandent avec profusion.

Le succès de leurs entreprises semble justifier leur témérité; mais rien ne peut excuser leur barbarie, & il seroit à souhaiter qu'ils fussent aussi exacts à garder les loix qui maintiennent le bon ordre parmi les autres hommes, qu'ils sont fideles à observer celles qu'ils établissent entr'eux. Cependant ils ne peuvent souffrir la misere, & ne mettent point assez à profit leur bonheur. Ils s'abandonnent aussi volontiers au travail qu'aux plaisirs; également endurcis à l'un & sensibles à l'autre, ils passent en un moment dans les conditions les plus opposées: on les voit, tantôt riches, tantôt pauvres, tantôt maîtres, tantôt esclaves, sans se laisser abattre par leurs malheurs, ni savoir profiter de leur prospérité.

Voilà en général ce que l'on peut dire des aventuriers. Voyons maintenant de quelle maniere ils se gouver-

nent en particulier , & des expédients dont ils se sont servis , & se servent encore tous les jours pour avoir des bâtimens.

CHAPITRE II.

Particularités des Aventuriers ou Flibustiers dans leurs courses : Côtes qu'ils fréquentent : Chasse - partie qu'ils font entr'eux : Leur maniere de vivre.

COMBIEN voit-on de personnes capables des plus hautes entreprises , languir dans l'oïfiveté faute d'avoir les choses nécessaires pour les exécuter. Il n'en est pas de même des Flibustiers, leur génie supplée au défaut de leurs facultés, ils ne manquent jamais d'inventions pour trouver des munitions de guerre & de bouche. Voici comment ils s'y prennent pour avoir des bâtimens.

Ils s'associent quinze ou vingt ensemble, tous bien armés d'un fusil de quatre pieds de canon, tirant une balle de seize à la livre , & ordinairement d'un pistolet ou deux à la ceinture ,

F 2

Moyen
des
Aventu-
riers
pour
avoir des
Vais-
seaux &
des vi-
vres.

tirant une balle de vingt à vingt-quatre à la livre ; avec cela ils ont un bon sabre ou coutelas. La société étant formée, ils choisissent un d'entr'eux pour chef, & s'embarquent sur un canot, qui est une petite nasselle d'une seule piece, faite du tronc d'un arbre, qu'ils achètent ensemble, à moins que celui qui est le chef ne l'achete lui seul, à condition que le premier bâtiment qu'ils prendront, sera à lui en propre. Ils amassent quelques vivres pour subsister depuis l'endroit d'où ils partent, jusqu'au lieu où ils savent qu'ils en trouveront ; & ne portent pour toutes hardes qu'une chemise ou deux, & un caleçon. Dans cet équipage ils vont se présenter devant quelque riviere ou port Espagnol, d'où ils prévoient qu'il doit sortir des barques, & dès qu'ils en découvrent quelques-unes, ils sautent à bord, & s'en rendent les maîtres. Ils n'en prennent point sans y trouver des vivres & des marchandises que les Espagnols négocient entr'eux, & moyennant cela ils s'accrochent, & trouvent de quoi se vêtir.

Si la barque n'est pas en bon état, ils vont la carener dans quelque petite île, qu'ils nomment *Caye*, & ils se

servent des Espagnols qu'ils y trouvent pour faire cet ouvrage ; car ils ne travaillent que le moins qu'ils peuvent. Pendant que les Espagnols raccommo- dent la barque, les Flibustiers se ré- jouissent de ce qu'ils y ont trouvé, & en partagent les marchandises égale- ment. Lorsqu'elle est en état, ils laissent aller leurs prisonniers, & retiennent les Esclaves s'il y en a. S'il n'y en a point, ils gardent un Espagnol pour faire la cuisine ; après quoi ils rassemblent leurs camarades, afin de fournir leur équi- page & d'aller en course. Quand ils se trouvent trente ou quarante, selon le nombre qu'ils ont concerté & la gran- deur de leur barque, ils pensent à l'avi- tailler, & ils le font sans déboursier d'argent. Pour cela ils vont en certains lieux épier les Espagnols, qui ont des Coraux ou parcs pleins de porcs, ils forcent ceux qu'ils peuvent surprendre, à leur apporter deux ou trois cens porcs gras, plus ou moins, selon qu'ils en ont besoin ; & sur leur refus ils les pen- dent, après leur avoir fait souffrir mille cruautés.

Pendant que les uns salent ces porcs, les autres amassent du bois & de l'eau- pour le voyage, & tous étant convenus

Chasse-
partie en
tre les
Flibu-
siers.

d'une commune voix du port où ils iront, ils font un accord, qu'ils nomment entr'eux *Chasse-partie* pour régler ce qui doit revenir au capitaine, au chirurgien & aux estropiés, chacun selon la grandeur de son mal. L'équipage choisit cinq ou six des principaux avec le chef ou capitaine, pour faire cet accord, qui contient les articles suivans.

1. En cas que le bâtiment soit commun à tout l'équipage, on stipule qu'ils donneront au capitaine le premier bâtiment qui sera pris, & son lot comme aux autres ; mais si le bâtiment appartient au capitaine, on spécifie qu'il aura le premier qui sera pris, avec deux lots, & qu'il sera obligé de brûler le plus méchant des deux, ou celui qu'il monte, ou celui qu'on aura pris ; & en cas que le bâtiment qui appartient à leur chef soit perdu, l'équipage sera obligé de demeurer avec lui, aussi longtemps qu'il faudra, pour en avoir un autre.

2. Le chirurgien a deux cens écus pour son coffre de médicamens, soit qu'on fasse quelque prise ou non, & outre cela si on en fait une, il a un lot comme les autres. Si on ne le satisfait

pas en argent, on lui donne deux esclaves.

3. Les autres officiers sont tous également partagés, à moins que quelqu'un ne se soit signalé : en ce cas on lui donne d'un commun consentement une récompense.

4. Celui qui découvre la prise qu'on fait a cent écus.

5. Pour la perte d'un œil, cent écus ou un esclave.

6. Pour la perte des deux, six cens écus ou six esclaves.

7. Pour la perte de la main droite ou du bras droit, deux cens écus ou deux esclaves.

8. Pour la perte des deux, six cens écus ou six esclaves.

9. Pour la perte d'un doigt ou d'une oreille, cent écus ou un esclave.

10. Pour la perte d'un pied ou d'une jambe, deux cens écus ou deux esclaves.

11. Pour la perte des deux, six cens écus ou six esclaves.

12. Lorsqu'un Flibustier a une plaie dans le corps, qui l'oblige de porter une canulle, on lui donne deux cens écus ou deux esclaves.

13. Si quelqu'un n'a pas perdu entièrement un membre, & qu'il soit sim-

plement privé de l'action, il ne laisse pas d'être récompensé comme s'il l'avoit perdu tout-à-fait. Ajoutez à cela, qu'il est au choix des estropiés de prendre de l'argent ou des esclaves, pourvu qu'il y en ait.

Leurmanière de tester.

La chasse-partie étant ainsi arrêtée, elle est signée des capitaines & des principaux qui ont été choisis pour la faire : Ensuite tous ceux de l'équipage s'associent deux à deux, afin de se solliciter l'un l'autre, en cas qu'ils soient blessés ou qu'ils tombent malades. Pour cet effet ils passent un écrit sous seing privé, en forme de testament, par lequel, s'il arrive que l'un des deux meure, il laisse à l'autre le pouvoir de s'emparer de tout ce qu'il a. Quelquefois ces accords durent toujours entr'eux, & quelquefois aussi ce n'est que pour le temps du voyage.

Côtes qu'ils fréquentent.

Tout étant ainsi disposé, ils partent ; les côtes qu'ils fréquentent ordinairement, sont celles de *Caraco*, de *Carthagene*, de *Nicarague*, &c. lesquelles ont plusieurs ports où il vient souvent des navires Espagnoles. A *Caraco*, les ports où ils attendent l'occasion sont *Comana*, *Comanagote*, *Coro*, & *Mara-caibo*. A *Carthagene* la *Rancheria*, *Ste.*

Marthe & Porto bello. Et à la côte de *Nicarague*, l'entrée du *Lagon* du même nom. A celle de *Campêche*, la ville du même nom. A l'isle de *Cuba*, la ville de *St. Jago*, & celle de *St. Christophe de la Havana*, où il entre fort souvent des bâtimens. Pour ce qui est des *Honduras*, il n'y a qu'une saison de l'année où l'on puisse attendre la parache; mais comme ce n'est pas une chose bien sûre, ils n'y vont que rarement. Les plus riches prises qui se fassent en tous ces endroits, sont les bâtimens qui viennent de la nouvelle Espagne par *Maracaïbo*, où l'on trafique le cacao, dont se fait le chocolat. Si on les prend lorsqu'ils y vont, on leur enlève leur argent; si c'est à leur retour, on profite de tout leur cacao. Pour cela on les épie à la sortie du *cap de saint Antoine* & de celui de *Catoche*, ou au *cap de Corrientes*, qu'ils sont toujours obligés de venir reconnoître.

A l'égard des prises qu'on fait à la côte de *Garaco*, ce sont des bâtimens qui viennent d'Espagne, chargés de toutes sortes de dentelles & d'autres manufactures.

Ceux qu'on prend au sortir de la *Havane* sont des bâtimens chargés d'ar-

gent & de marchandises pour l'Espagne, comme cuirs, bois-de Campêche, cacao & tabac. Ceux qui partent de Carthagene sont ordinairement des vaisseaux qui vont négocier en plusieurs petites places, où ceux de la flotte d'Espagne ne touchent point.

Pendant que les Aventuriers sont en mer, ils vivent dans une grande amitié les uns avec les autres, & ils s'appellent tous, *Freres de la Côte*; ils nomment leur fusil leur *arme*. Quand deux d'entr'eux rencontrent une belle femme, pour éviter la contestation qu'elle feroit naître, ils jettent à croix pile à qui l'épousera. Celui que le sort favorise l'épouse, ensuite ils couchent alternativement avec elle. Cela s'appelle *Mate-lotage*.

Manière
dont ils
vivent
entre
eux.

Tant qu'ils ont de quoi, ils se traitent humainement, chacun fait son devoir sans murmurer, & sans dire j'en fais plus que celui-là. Le matin sur les dix heures, le cuisinier met la chaudiere sur le feu pour cuire de la viande falée, dans l'eau douce, ou au défaut de celle-ci, dans l'eau de mer. En même temps il fait bouillir du gros mil battu, jusqu'à ce qu'il devienne épais comme du ris cuit; il prend la graisse de la

chaudière à la viande pour la mettre dans ce mil, & dès que cela est fait, il sert le tout dans des plats. L'équipage s'assemble au nombre de sept pour chaque plat. Le capitaine & le cuisinier sont ici sujets à la loi générale; c'est-à-dire, que s'il arrivoit qu'ils eussent un plat meilleur que les autres, le premier venu est en droit de le prendre & de mettre le sien à la place; & il en est de même d'un officier. Cependant malgré cela, un capitaine Aventurier sera plus considéré qu'aucun capitaine de guerre sur navire du Roi.

Car les Aventuriers lui obéissent très-exactement, dès le moment qu'ils l'ont élu. Mais s'il arrive qu'il leur déplaîse, ils conviennent entr'eux de le laisser dans une isle déserte, avec son arme, ses pistolets & son sabre; & sept ou huit mois après, s'ils en ont besoin, ils vont voir s'il est encore en vie.

On fait ordinairement deux repas par jour sur les vaisseaux Aventuriers, quand il y a assez de vivres; sinon on n'en fait qu'un. On prie Dieu à l'entrée du repas. Les François, comme catholiques, disent le cantique de Zacharie, le *Magnificat* & le *Miserere*. Les Anglois, comme prétendus réformés,

lisent un chapitre de la Bible ou du Nouveau Testament, & récitent des Psaumes.

Dans ce moment ils édifient ; mais leur aveuglement est insupportable , comme nous l'allons voir dans la suite de leurs mœurs, quand ils demandent à Dieu le succès d'une entreprise qui l'offense.

CHAPITRE III.

Conduite des Aventuriers pour la prise d'un vaisseau. Partage du butin. Droit du Gouverneur qui leur a donné la commission. Isles où ils vont se carener.

LORSQUE les Aventuriers découvrent quelque vaisseau, il lui donnent aussitôt la chasse pour le reconnoître : On dispose le canon, chacun prépare ses armes & sa poudre, dont il est toujours le maître & le gardien. Pour ce qui est de la poudre à canon, elle s'achete aux dépens de tout l'équipage ; quelquefois le capitaine l'avance, & si on l'a prise sur quelque vaisseau ennemi, l'équipage est exempt d'en rien

payer. Lors donc qu'ils découvrent quelque vaisseau, s'il est Espagnol, on fait la priere comme dans la plus juste guerre du monde, & on demande à Dieu avec ardeur de remporter la victoire, & de trouver de l'argent; après cela chacun se couche le ventre sur le tillac, & il n'y a que celui qui conduit le navire qui soit debout, & qui agisse avec deux ou trois autres pour gouverner les voiles. De cette maniere on se met à bord du navire Espagnol, sans se mettre en peine s'il tire ou non; de sorte qu'en moins d'une heure on voit un bâtiment changer de maître.

Lorsque le bâtiment est rendu, on songe à solliciter les blessés des deux partis, & à mettre les ennemis à terre; & si le navire est riche & qu'il vaille la peine d'être conservé, on se rend dans le lieu ordinaire de retraite; qui est pour les Anglois l'isle de la Jamaïque, & pour les François celle de la Tortue. On met sur le vaisseau pris un tiers de l'Equipage, & personne n'a le privilege de commander à qui que ce soit d'y aller. On peut encore moins le faire de son propre chef; mais on tire au sort, & celui sur lequel il tombe ne peut s'en dispenser, quand même il y sentiroit de

la répugnance si ce n'est à cause de maladie on d'incommodité, auquel cas son matelot ou son associé doit prendre sa place.

Quand on est arrivé au lieu de retraite, on paie les droits de la commission au gouverneur, ensuite le chirurgien, les estropiés & le capitaine, s'il a déboursé quelque chose pour l'équipage. Après quoi, avant que de rien partager, on oblige tous ceux de l'équipage d'apporter ce qu'ils auroient pu mettre de côté, jusqu'à la valeur de cinq sols ; & pour cela on leur fait mettre la main sur le nouveau testament, & jurer qu'ils n'ont rien détourné. Si quelqu'un étoit surpris dans un faux serment, il perdrait son voyage, qui iroit au profit des autres, ou on en feroit un don à quelque chapelle. De plus on donne à chacun sa part de l'argent monnoyé ; & pour celui qui est fabriqué aussi-bien que les pierreries, on les vend à l'encan au plus offrant, & l'argent qui en provient est encore partagé. On en fait autant à l'égard des hardes & des marchandises, ensuite on divise l'équipage en plusieurs classes de six ou de dix hommes, selon qu'il est plus ou moins nombreux. Après quoi

on fait autant de lots qu'il y a de classes, & chaque classe, sans se faire connoître, donne sa marque à une personne qui les jette toutes indistinctement sur les différens lots. Enfin chaque lot est repartagé en autant d'autres lots qu'il y a d'hommes.

Le butin étant ainsi séparé, le capitaine garde son navire, s'il veut, & personne ne retourne que tout ne soit consumé ; ce qui ne dure que très-peu de temps, car le jeu, la bonne chère, & les autres débauches ne manquent point.

J'en rapporterai ici une histoire remarquable. Un nommé Vent-en-panne, François de nation, & fort adonné au jeu, perdit un jour tout son voyage, qui valoit environ cinq cens écus, sans compter près de cent pistoles qu'il avoit emprunté à ses camarades. Ceux-ci ne voulant plus lui prêter, le réduisirent à servir les joueurs. Ayant gagné à ce métier plus de cinquante écus, il recommença à jouer, & gagna environ douze mille écus. Il paya ses dettes, résolut de ne plus jouer, & s'embarqua sur un navire Anglois qui alloit à la Barbade, & de là en Angleterre. A la Barbade il se trouva avec un

riche Juif, & n'ayant pu résister à la tentation du jeu, il lui gagna treize cens écus en argent monnoyé, cent mille livres de sucre qui étoient déjà embarquées dans un navire prêt à faire voile pour l'Angleterre. Outre cela il lui gagna un moulin à sucre, avec soixante esclaves. Le Juif ayant fait cette perte, le pria de lui permettre d'aller querir quelque argent qu'il avoit chez un ami; ce que Vent-en-pane lui accorda, plus par envie de jouer, que par générosité. Le Juif revint avec quinze cens Jacobus d'or, qui tenterent le malheureux Joueur, & lui firent reperdre tout ce qu'il avoit gagné; c'est-à-dire, bien près de cent mille écus, outre son habit, que le Juif lui rendit, lui donnant encore de quoi le conduire à l'isle de la Tortue; car avec son argent il perdit l'envie d'aller en Angleterre. Cependant il retourna en course, où il gagna encore six ou 7000. écus. Monsieur d'Ogeron l'envoya en France avec une lettre de change pour recouvrer cette somme. Il l'employa en marchandises; mais en repassant aux isles il fut tué dans le voyage, son vaisseau ayant été attaqué par deux frégates Ostendoises. C'est ainsi que les Aventuriers passent

leur vie ; lorsqu'ils n'ont plus d'argent ils retournent en course, quelquefois à peine leur reste-t-il de quoi acheter de la poudre & du plomb : Il y en a beaucoup qui demeurent redevables aux cabaretiers. Quand il vient des navires de France, & parmi ces navires le vaisseau de quelque Aventurier, ils y trouvent leur profit, à cause de la dépense excessive de l'Aventurier, à qui rien ne coûte, jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'argent ni de crédit ; car alors il se rembarque sans inquiétude, & il ne pense qu'à aller carener son bâtiment quelque part.

Les lieux que les Flibustiers ont pour cela sont à la bande du sud de l'isle de Cuba, de petites isles que l'on nomme *les Cayes de sud*. Ils mettent le bâtiment à la côte, ils se divertissent & ne mangent que de la chair de Tortue, qui est très-bonne, & qui leur fait évacuer toutes les mauvaises humeurs qu'ils ont amassées pendant leurs débauches. S'ils n'arrêtent pas là, ils vont dans les Honduras, où ils trouvent tout à souhait, & entr'autres des femmes Indiennes tant qu'ils en veulent. Ils vont encore dans *Boca del Tauro*, à la côte de *Castilla del oro*,

Isles où
les Flibustiers
vont carener
leurs bâtimens.

ou dans l'isle d'or, à celle de *Carthagene*, de *St. Domingo*, à cent autres lieux trop longs à nommer, qu'on verra dans la carte que j'ai fait graver à la tête de ce volume, & à laquelle les navigateurs peuvent se fier en toute sûreté.

Après s'être bien divertis, & rétabli à loisir leur bâtiment & leur santé, ils se proposent un voyage, & l'exécutent de la manière que je l'ai dit. Voilà ce que j'avois à dire touchant les mœurs & la conduite des Aventuriers. Il ne me reste plus qu'à parler de leurs actions en particulier, & je le ferai dans la suite le plus amplement qu'il me sera possible.

CHAPITRE IV.

Histoire de Pierre Franc & de Barthélemi, Aventuriers-Flibustiers.

PIERRE FRANC, natif de Dunkerque, ayant monté un petit Brigantin avec vingt-fix de ses camarades, fut croiser devant le cap de la Vella, afin d'attendre quelques navires marchands qui devoient passer par-là, ve-

nant de *Maracaïbo*, & allant à *Campêche*. Il y fut plus long-temps qu'il ne s'étoit proposé, sans pouvoir rien prendre ; en sorte que le peu de vivres qu'il avoit étoit presque consommé, & son bâtiment incapable de tenir la mer.

Dans cet état il proposa à son équipage d'aller à la *Riviere de la Hache*, où il y a une pêcherie de perles, que les Espagnols appellent la *Rancheria*. Ils y viennent tous les ans de Carthagene avec dix ou douze barques accompagnées d'un navire de guerre, nommé *Armadilla*, qui porte 24 pieces de canon, & deux cens hommes. Cette pêcherie de perles se fait ordinairement depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars ; car pendant ce temps les vents du nord qui causent de grands courans, ne font pas si forts. Chaque barque de pêcheurs a deux ou trois Esclaves qui plongent pour pêcher les huitres où se trouvent les perles. Ces Esclaves ne durent que très-peu, à cause du grand effort qu'ils font en plongeant, demeurant quelquefois plus d'un quart-d'heure au fond de l'eau ; ce qui fait que la plus grande partie font rompus, quoiqu'ils portent des bandages pour prévenir le mal. Entre

Dessein
de Pierre
Franc,
Aventu-
rier.

Barque
perliere.

toutes les barques, il y en a une qu'on nomme *la Capitana*. Celle-ci est supérieure à toutes les autres, qui sont obligées d'apporter le soir ce qu'elles ont pêché pendant le jour, afin qu'il ne se fasse point de tromperie. Le navire de guerre n'a d'autre soin que de veiller à leur conservation contre les invasions des Aventuriers. C'étoient ces barques que Pierre-Franc avoit dessein d'attaquer : il vouloit se rendre maître de la *Capitana*, l'enlever même à la vue de toutes les autres.

Le matin il approcha de cette petite flotte, qui se mit sur ses gardes, jugeant bien que c'étoit un écumeur de mer. Mais comme il se tenoit toujours au large, ils crurent qu'il n'osoit approcher. Néanmoins on ne laissa pas d'envoyer de chaque barque trois hommes de renfort sur la *Capitana*, ce que notre Aventurier remarqua : si bien que quand la nuit fut venue, il l'alla attaquer, & dans une demi-heure il s'en rendit le maître, & ne perdit que quatre hommes.

Pierre
Franc se
rendmaître de la
Capitane.

Il se voyoit bien maître de la barque & de cinquante hommes qui étoient dessus, dont une partie néanmoins étoient déjà morts ou blessés ;

mais son bâtiment qui ne valoit rien étoit déjà coulé à fond, parce qu'il ne l'avoit tenu sur l'eau qu'à force de pompes, & il ne voyoit aucun moyen de pouvoir disputer son bord encore une fois au navire de guerre qui vint fondre sur lui; car il ne lui restoit que 21 hommes. Il s'avisa donc d'une feinte pour tâcher d'échapper. La nuit étoit assez obscure, & le vent très-fort. Lorsqu'il vit que le navire Espagnol approchoit, il fit mettre tous ses Espagnols à bas, & leur défendit de rien dire sous peine de la vie, puis il commença à crier en Espagnol au navire de guerre : *Victoire, victoire, le Lardron qui avoit voulu nous prendre est pris*; car c'est ainsi qu'ils nomment les Aventuriers. Le navire de guerre entendant cette voix qui parloit fort bon Espagnol, accompagnée d'un hurlement, que notre Aventurier fit faire à ses gens qui crioient *Victoria, Victoria*, crut véritablement que la barque perliere avoit pris le Corsaire, il se contenta de dire, que dès qu'il seroit jour il enverroit querir ces voleurs, & qu'en attendant il falloit veiller sur eux toute la nuit. Pierre Franc répondit qu'il n'y avoit rien à craindre, que

Comment il s'échappe d'un Vaisseau de guerre, & en est pris à la fin.

ses gens avoient presque tout tué.

Le navire de guerre fut satisfait de cela. Cependant notre Aventurier mit à la voile le plus adroitement qu'il put. Mais il ne fut pas à demie-lieue de la flotte que le vent cessa, & qu'il fut pris du calme, qui le tint-là jusqu'au lendemain. Les Espagnols l'apercevant, mirent aussi-tôt à la voile, pour courir après lui. Comme le calme étoit grand, ils ne pouvoient pas faire diligence. Sur le soir le vent devint plus fort; il sentit renaître son espérance, & poussa à toutes voiles pour échapper. Le navire de guerre le poursuivit long-temps sans gagner beaucoup d'avantage sur lui; mais le vent redoublant, il mit autant de voiles qu'il en pouvoit porter. L'Aventurier laissa toutes celles qu'il avoit, & ne pouvant pas en soutenir autant que l'autre, son grand mât cassa par la trop grande charge de son hunier. Malgré cela il ne perdit pas courage: Il avoit enfermé les Espagnols dans le fond de calle, & cloué les escoutilles. L'escoutille est une trape qui ferme les ouvertures des ponts d'un navire. Il fit mettre ses gens en défense, croyant échapper à la faveur de la nuit; mais

enfin le grand navire l'approcha de si près , qu'il fut contraint de composer. Il ne se rendit qu'à condition qu'on lui donneroit quartier , à lui & aux siens , & qu'on ne leur feroit porter ni pierre , ni chaux ; car c'est ainsi que les Espagnols en usent lorsqu'ils prennent ces sortes de gens ; ils les tiennent deux ou trois ans dans les forteresses qu'ils bâtissent , & les emploient au service des maçons. Tout ce que Pierre-Franc demanda lui fut accordé.

Dès que les Espagnols furent maîtres des Aventuriers , ils oublièrent ce qu'ils leur avoient promis , & les voulurent tous passer au fil de l'épée ; mais il s'en trouva de raisonnables , qui représenterent qu'il étoit indigne d'un Espagnol de ne pas tenir la parole : en sorte qu'on se contenta de les lier , & de les mettre à fond de calle , comme ils avoient mis les Espagnols dans la barque perliere. Lorsqu'ils furent arrivés à Carthagene , on mena les Aventuriers devant le Gouverneur , à qui quelques Espagnols trop passionnés représenterent qu'il falloit pendre ces gens-là , si on ne vouloit pas qu'ils se rendissent les maîtres du nouveau

monde. Ils ajoutèrent qu'ils avoient tué un Alferez qui valoit mieux que toute la France. Le gouverneur se contenta de les faire travailler au Bastion de *St. Francisco* de la ville de Carthagene.

Après avoir servi deux ans en qualité de manœuvres, sans autre paiement qu'un peu de nourriture, ils obtinrent enfin du gouverneur, qu'on les enverroit en Espagne, où, lorsqu'ils furent arrivés, ils chercherent l'occasion de repasser en France, & de là en Amérique, pour se dédommager sur les Espagnols de la perte de leur salaire

Une autre histoire que je vais rapporter n'est pas moins tragique, ni moins digne de remarque que les précédentes. *Barthelemi*, Portugais de nation, arma une petite barque à l'isle de la Jamaïque, & la monta lui-même. Il avoit trente hommes & quatre petites pieces de canon, tirant chacune trois livres de balle. Etant sorti du port de la Jamaïque avec un bon vent, & à dessein d'aller croiser devant le cap de *Corientes*, qui est une pointe au sud-ouest de l'isle de *Cuba*, que les navires qui viennent de Caraco ou de

de Carthagene, & qui veulent aller à Campêche, ou à la Havane, viennent ordinairement reconnoître. Il ne fut pas long-temps sans découvrir un navire qui avoit assez belle apparence, & qui paroissoit même être trop fort pour lui. Il consulta son équipage pour savoir ce qu'il y avoit à faire. Tous lui dirent qu'ils étoient résolus de faire ce qu'il voudroit, puisqu'il ne falloit point perdre d'occasion, & qu'il étoit impossible d'avoir quelque chose sans beaucoup risquer. Là dessus ils se préparèrent tous, & donnèrent la chasse à ce navire, qui n'en fut pas fort alarmé, car il les attendoit.

Barthelemi découvre un vaisseau, & lui donne la chasse.

Quand les navires Espagnols viennent en ce lieu-là, ils sont toujours sur leurs gardes, comme le sont les navires de l'Europe qui passent le cap de St. Vincent, à cause des Turcs qui y croissent ordinairement.

Notre Aventurier ne fut pas plutôt à la portée du canon de ce navire Espagnol, qu'il effuya toute sa volée, sans néanmoins en recevoir beaucoup de mal. Il n'y répondit rien; mais il fut tout d'un coup à bord. Les Espagnols qui étoient forts se défendirent, il fallut se battre. Comme les Aventu-

riers sont extrêmement adroits à tirer, ils quitterent les côtés du vaisseau ; se mirent derriere , & commencerent à faire feu : ils ne tirerent pas un coup sans tuer quelqu'un , si-bien qu'en quatre ou cinq heures ils mirent l'Espagnol hors d'état de résister.

Alors ils tenterent une seconde fois de monter à bord ; ce qui leur réussit. Ils se rendirent maîtres du navire avec perte de dix hommes seulement, & de quatre blessés ; en sorte qu'ils n'étoient plus que quinze avec le chirurgien , pour gouverner ce navire , qu'ils trouverent monté de vingt pieces de canon , & de soixante-dix hommes , dont il ne restoit plus que quarante en vie , la plus grande partie blessés & hors de combat. Ils jetterent les morts dans la mer , & mirent les sains & les blessés dans leur barque , qu'ils leur donnerent pour retourner chez eux ; après quoi ils se mirent à raccommoder les cordages & les voiles , & à compter le butin qu'ils avoient fait. Ils trouverent soixante-quinze mille écus , & cent vingt mille livres de cacao , qui pouvoient encore valoir cinquante mille écus.

Barthe-
lemi at-
taqué

Après avoir mis le navire en état de

naviguer, ils firent route pour l'isle de la Jamaïque ; mais un vent contraire, qui ne leur rendit pas le courant plus favorable, les obligea de relâcher au cap de saint Antoine, qui est la pointe occidentale de l'isle de Cuba, où ils prirent de l'eau, dont ils avoient besoin. Le mauvais tems passé, ils remirent à la voile.

par trois
vais-
seaux. &
mené à
Campê-
che.

Quelque temps après ils apperçurent trois navires qui leur donnoient la chasse, & le leur extrêmement chargé ne put pas les sauver du danger. C'étoit des navires Espagnols, armés moitié en guerre, & moitié en marchandise, & il fallut que notre Aventurier se rendît à eux ; il fut fait prisonnier lui & tous ses gens.

Comme il parloit Espagnol, il s'adressa au capitaine du vaisseau sur lequel on l'avoit mis. Il en fut fort bien traité ; on le mena avec tout son équipage & son butin, en la ville de Saint Francisco de Campêche, qui est une ville maritime de la Peninsule de *Yucatan*, où chacun félicita le capitaine Espagnol d'avoir fait une si belle prise. Mais un marchand qui étoit de ce nombre, ayant reconnu Barthelemi, le demanda pour le met,

tre entre les mains de la Justice, l'accusant d'avoir fait lui seul plus de mal aux Espagnols que tous les autres Aventuriers ensemble. Et sur le refus qu'en fit le capitaine, il alla au gouverneur, qui le demanda au nom du Roi. Le capitaine obligé de livrer son prisonnier, pria en sa faveur, mais inutilement : on se saisit de sa personne, & ne le croyant pas en sûreté dans la ville, parce qu'il étoit subtil, on l'envoya sur un navire les fers aux pieds & aux mains. Il y demeura quelque temps sans savoir ce qu'on vouloit faire de lui. Enfin quelques Espagnols lui dirent que le gouverneur avoit résolu de le faire pendre. Ce qui l'effraya tellement, qu'il imagina tous les moyens possibles pour échapper.

Il trou-
ve le se-
cret de
rompre
ses chaî-
nes, &
de se
sauver.

Il trouva le secret de rompre les fers, & prit deux gerres, qu'on nomme potiches, les boucha bien, & les attacha avec deux cordes à ses côtés; de cette sorte il se laissa doucement couler à l'eau, après avoir tué la sentinelle qui le gardoit; & comme la nuit étoit obscure il eut le temps de nager jusqu'à terre, où étant arrivé il alla se cacher dans le bois. Il eut la prudence de ne pas marcher dès qu'il fut à

terre, de peur d'être découvert : au contraire il monta une riviere qui étoit bordée de halliers fort épais, & se cacha dans l'eau trois jours & trois nuits, afin que si on venoit à le chasser avec des chiens, selon la coutume des Espagnols, il n'eût rien à craindre.

Quand il se crut hors de danger, il alla un soir vers le bord de la mer, & se mit en marche pour arriver au *Golphe de Triste*, où toute l'année il se rencontre des *Aventuriers*. Cependant, il en étoit à trente lieues, & il ne pouvoit faire ce chemin par terre sans un grand péril. Outre les bêtes sauvages dont il pouvoit être attaqué, il falloit passer à la nage plusieurs rivières pleines de crocodiles & de requins. Pour éviter la rencontre de tous ces monstres, lorsqu'il se présentoit quelque riviere à traverser, il jetoit auparavant quantité de pierres par terre ou dans l'eau, & de cette manière il les épouvantoit. A moitié chemin il fut obligé de faire cinq ou six lieues sur des arbres que l'on appelle *Mangles*, sans mettre pied à terre. Enfin il arriva au golfe de *Triste*, en douze jours, pendant lesquels il ne mangea que des coquillages crus, qu'il

Son arrivée à Triste, & la rencontre qu'il y fait.

rencontroit sur le bord de la mer. Il fut encore assez heureux pour y trouver des Aventuriers de sa connoissance, François & Anglois, à qui il conta ce qui lui étoit arrivé, & leur proposa le moyen d'avoir un navire pour aller en course ; car alors ils n'avoient que des canots.

Il leur dit qu'il falloit aller dix à douze hommes dans un de leurs canots, & de nuit le long de la côte, de crainte d'être découverts, quoiqu'il n'y eût pas grand danger ; parce que les canots étoient fréquens à cause de la pêche, & qu'on y étoit accoutumé ; que cependant il falloit bien prendre son temps pour ne pas manquer le coup, sur-tout lorsqu'il n'y avoit pas grand monde. Ce qui fut ponctuellement exécuté par ceux à qui il fit la proposition, & qui pour cet effet se mirent sous sa conduite. Ils étoient treize en tout, en comptant notre Aventurier, pour exécuter cette entreprise.

Ils tentèrent de
nouveau la fortune.

Sur l'heure de minuit ils abordèrent un vaisseau, d'où la sentinelle demanda, *qui va là ?* Barthelemi, qui parloit bon Espagnol, répondit qu'ils étoient des leurs, venant de terre avec quelques marchandises qu'on leur

avoit données à porter à bord , pour ne point payer de douane. La sentinelle dans l'espérance d'avoir sa part du butin , ne fit point de bruit , & en laissa entrer trois ou quatre qui le tuèrent aussi-tôt , & coururent à l'instant aux autres en faire autant , couperent le cable , & s'enfuirent avec le navire ; avant qu'il fût jour ils étoient hors de la vue de Campêche. Ils allerent chercher le reste de leurs camarades qui étoient demeurés à Triste , & aussi-tôt pour pouvoir armer leur vaisseau , ils se mirent en devoir de gagner la Jamaïque.

Mais il semble que plus la fortune nous est contraire , plus elle se plaît à l'être ; car ces pauvres gens se trouverent à la bande du sud de l'isle de Cuba , où ils furent pris d'un mauvais temps qui les jetta sur les *Récifs* , qu'on nomme *les Jardins de l'isle de Pin* , où leur bâtiment fut perdu sans en pouvoir rien sauver. Ce fut une grande perte pour eux ; car il étoit richement chargé de cacao. Tout ce qu'ils purent faire fut de se sauver avec leurs canots , & de gagner l'isle de la Jamaïque , où chacun chercha fortune.

Telle fut l'aventure de Barthelenni dans ce voyage. Il en eut depuis beaucoup d'autres , qui pourroient passer pour autant de Romans, si je les racontois. A la fin je l'ai vu mourir misérable avant que de pouvoir passer en Europe, comme je le dirai dans la suite.

4 CHAPITRE V.

*La vie & les actions du capitaine Roc.
Histoire de David.*

ROc surnommé le Brésilien , est né à Groningue ville très-célèbre de la Frize Orientale , & faisant partie des Etats Généraux des Provinces Unies des Pays-Bas. Ses parens étoient Marchands de profession. Les Hollandois ayant pris le Brésil sur les Portugais , & s'en étant rendus paisibles possesseurs, les parens de Roc vendirent ce qu'ils avoient en leur pays , pour y mener leur famille & s'y établir. Roc ne fut pas plutôt dans ce pays, qu'il s'appliqua à en étudier les mœurs, & particulièrement les langues, tant Indienne que Portugaise, qu'il parle

comme si elles lui étoient naturelles.

Lorsque les Portugais ont repris le Bresil sur les Hollandois, plusieurs familles Hollandoises, craignant que le gouvernement ne fût plus rude à supporter que celui de leur nation, résolurent de tout quitter ; & Roc qui étoit déjà un homme fait , & dont les parens étoient morts , fut un de ceux qui abandonnerent le pays. Il se retira dans les isles Antilles , qui appartiennent aux François , & où les Hollandois trafiquoient alors.

Il n'y fut pas long-temps sans parler la langue Françoisse comme la sienne propre ; mais ne s'accommodant pas aussi-bien avec les François qu'il se l'étoit imaginé , il résolut de chercher ailleurs un lieu & une nation qui lui fussent plus convenables.

Il passa à la Jamaïque avec les Anglois , dont la langue ne lui fut pas plus difficile à apprendre que les autres. Tenté d'éprouver la vie d'Aventurier il s'embarqua sur un vaisseau de ces gens-là , dont il fut fort bien reçu. Les Anglois vivoient en fort bonne intelligence avec lui , & lui avec eux ; en sorte qu'il n'eut pas fait trois voyages comme compagnon de fortune ,

Roc fait
Aventu-
rier , &
prend
un vais-
seau Es-
pagnol.

qu'un équipage s'étant révolté contre son capitaine, le prit pour chef, & lui donna un brigantin qu'il avoit.

Roc eut le bonheur de prendre un navire Espagnol assez riche, qu'il amena à la Jamaïque, où il fut reçu comme capitaine.

Portrait
de Roc.

Cet homme s'est rendu si terrible, que les Espagnols ne peuvent seulement entendre prononcer son nom sans trembler. Il a l'air mâle, & le corps robuste, la taille médiocre; mais ferme & droite, le visage plus large que long, les sourcils & les yeux assez grands, le regard fier, & toutefois riant. Il est adroit à manier toutes les armes dont se servent les Indiens & les Européens, aussi bon pilote que brave soldat; mais terriblement emporté dans la débauche. Il marche toujours avec un sabre nud sur le bras; & si par malheur quelqu'un lui conteste la moindre chose, il ne fait point de difficulté de le couper par la moitié, ou de lui abattre la tête. Aussi est-il redoutable à toute la Jamaïque, & cependant l'on peut dire qu'on l'aime autant quand il est à jeun, qu'on le craint quand il a bu.

Il a une extrême aversion pour les

Espagnols, & il leur est si cruel, que quand il en prend quelques-uns, & qu'ils ne veulent pas lui dire où est leur argent, ni le mener dans leurs parcs où ils nourrissent des sangliers, il les fait mourir martyrs. Il a eu même la barbarie d'en embrocher plusieurs, & de les faire rotir au feu. Beaucoup d'entr'eux croient qu'il est Espagnol, parce qu'il parle fort bien leur langue. Ils disent que c'est un scélérat qui abhorre & déteste sa nation. 22

Un jour qu'il étoit au rivage de Campêche pour faire quelque prise, il fut agité d'une tempête qui jeta son bâtiment à la côte, & le mit en pièces. Néanmoins il eut le temps de se sauver lui, son monde, leurs armes & leurs munitions. On le voyoit désolé d'être en pays ennemi, sans avoir aucun moyen d'en sortir : cependant comme il n'étoit pas homme à se laisser abattre aux revers de la fortune, qui sont assez ordinaires aux Aventuriers, il encouragea les siens, leur promit de les tirer de là, & leur commanda de mettre leurs armes en état. Ensuite marchant à leur tête, ils prirent la route du golphe de Triste, ne faisant point de difficulté de suivre le grand chemin, comme s'ils

Il fait
naufra-
ge.

avoient été des gens à ne rien craindre, & qu'ils eussent réduit tout le pays. Quelques Indiens les ayant apperçus en avertirent les Espagnols, qui vinrent après eux au nombre de cent, bien montés & encore mieux armés.

Combat
& intré-
pidité de
Roc.

Quand Roc les vit, au lieu de témoigner la moindre appréhension, il dit à ceux qui l'accompagnoient : *Courage, mes freres, nous avons faim; nous ferons bientôt un bon repas, vous n'avez qu'à me suivre.* Dans ce moment il alla droit aux Espagnols qu'il défit entièrement, sans autre perte que de deux de ses gens qui furent tués, & deux blessés.

Nos Aventuriers prirent assez de chevaux pour achever le chemin qu'ils avoient à faire : Ils trouverent même des vivres, du vin & de l'eau-de-vie que les Espagnols avoient apporté avec eux ; ce qui leur donna des forces pour se battre tout de nouveau, contre deux fois autant de monde, s'ils y avoient été contraints.

Après s'être bien rafraîchis, ils monterent à cheval, & continuerent leur route. Au bout de deux jours ils apperçurent d'assez loin une barque sur le proche du bord de la mer ; elle ap-

partenoit aux Espagnols qui étoient venus là couper du bois de Campêche , qui sert à la teinture. Le capitaine Roc fit cacher son monde , & alla lui fixieme à pied , proche de la barque pour la prendre ; il passa la nuit caché dans un hallier , & le lendemain à la pointe du jour , lorsque les Espagnols descendoient à terre pour aller couper du bois , il les surprit & s'empara de la barque où il trouva fort peu de vivres ; mais un paquet de sel de deux cent livres pesant , dont il fit saler une partie des meilleurs chevaux qu'on tua en attendant d'autres vivres. Il donna aux Espagnols les chevaux qui lui restoient , leur disant : *je ne vous fais point de tort ; ces chevaux valent mieux que votre barque , & vous ne courez point risque d'être noyés.*

Roc
s'empara
d'une
barque.

Notre Aventurier étant remonté de bâtiment , ne songea plus qu'à faire capture. Il avoit encore vingt-six hommes sains , il les mena devant la ville de Campêche , où il laissa son bâtiment au large , & descendit avec huit hommes dans son canot , pour enlever quelque bâtiment ; mais cette tentative ne lui réussit pas , il fut pris par les Espagnols , & mené avec ses camarades au Gou-

158 *Histoire des Aventuriers,*
verneur qui les voulut tous faire pendre.

Roc
pris; l'in-
vention
qu'il
trouva
pour évi-
ter la
mort.

Roc qui étoit aussi intrépide que subtil, s'avisa d'une feinte pour intimider le Gouverneur, & empêcher qu'il ne lui jouât quelque mauvais tour. Il avoit fait connoissance avec un esclave, qu'il pria de lui rendre service, lui promettant de le retirer d'esclavage. Cet esclave entendant parler de liberté, lui promit tout ce qu'il voulut. *Le Gouverneur ne te connoît point*, lui dit Roc : *Dis-lui que tu as été pris par des Aventuriers avec ton maître ; qu'ils t'ont mis à terre avec ordre de lui remettre cette lettre, & que pour cela ils t'ont donné la liberté ; après quoi retourne-t-en sans parler à personne.*

Il avoit écrit cette lettre comme si elle venoit de quelque fameux Aventurier, qui sachant que Roc étoit pris, menaçoit le gouverneur que s'il arrivoit mal à quelque personne que ce fût de leurs camarades qui étoient entre ses mains, il pouvoit s'assurer qu'autant d'Espagnols il prendroit, il ne leur donneroit point de quartier. A la vérité cette menace intimida le gouverneur, qui fit réflexion sur ce que la ville de Campêche avoit déjà été prise

par une troupe de ces gens-là, & manqué une seconde fois de l'être. Il ne parla donc plus de pendre Roc ; au contraire il le fit mieux traiter, & par la première occasion il l'envoya en Espagne, sans se douter que son prisonnier fût la raison qui l'obligeoit à lui faire tant de grace.

Roc & ceux qu'on avoit pris avec lui furent embarqués sur la flotte des galions du roi d'Espagne, & il se fit tellement aimer des Espagnols, que ses compagnons furent aussi très-bien traités à sa considération. Les capitaines lui proposerent de servir le roi d'Espagne, avec promesse de lui procurer tel emploi qu'il souhaiteroit ; mais il ne voulut rien accepter. Il m'a dit qu'il gagna pendant ce voyage près de cinq cens écus, à harponner du poisson, ou à le tirer dans l'eau avec des fleches ; & comme les Espagnols qui négocient aux isles ont beaucoup d'argent, & qu'ils sont délicats, ils ne font pas difficulté de donner vingt écus pour un poisson frais dans l'occasion.

Dès que Roc fut en Espagne, il chercha l'occasion de passer en Angleterre, d'où il retourna à la Jamaïque, en meilleur équipage qu'il n'en étoit parti. Mais

On le
mene en
Espagne.

Son re-
tour à la
Jamaïque.

Nouvel-
le cour-
se de
Roc.

il n'avoit point de bâtiment ; ce qui fut cause qu'il se joignit avec deux François, dont le principal se nommoit *Tributor*, vieux Aventurier, & fort expérimenté dans les courses. Ces deux Aventuriers s'associerent ensemble pour aller faire une descente sur la peninsule de *Fucatan*, & pour prendre la ville de *Merida*. Roc y ayant déjà été, servoit de guide, avec quelques prisonniers Espagnols qui les y conduisoient aussi. Cependant ils ne purent si bien prendre leurs précautions, qu'avant que se mettre en chemin ils ne fussent découverts par des Indiens qui en avertirent les Espagnols, & leur donnerent le temps de faire venir du monde pour défendre la place. De sorte que quand nos Aventuriers y arriverent, on les reçut d'une autre maniere qu'ils ne se l'étoient imaginé. Ils furent presque tous taillés en pieces par les Espagnols, qui en firent beaucoup de prisonniers.

Roc évita de l'être, quoiqu'il ne fût pas celui qui s'exposât le moins ; car il se seroit regardé comme le plus lâche des hommes, si un autre avoit tiré ou donné un coup avant lui, ou s'il n'eût pas été le dernier dans un combat, lors même qu'il se voyoit le plus foible,

étant toujours plutôt prêt à se faire tuer qu'à céder. J'en parle avec certitude, pour m'être trouvé avec lui dans l'occasion. Malgré tout cela, il se tira de ce mauvais pas, & son camarade *Tributor* y demeura.

Les Espagnols voyant qu'ils recevoient tous les jours de nouvelles insultes des Aventuriers, n'osèrent presque plus naviguer, & au lieu qu'auparavant ils avoient coutume de mettre quatre navires en mer, ils n'en mettoient plus qu'un. D'un autre côté, les Aventuriers accoutumés à vivre de butin, voyant qu'ils ne prenoient plus tant de navires, commencèrent à s'associer plusieurs ensemble, à faire des descentes, & enfin prendre des petites villes & bourgades.

Le premier qui fit ces sortes d'entreprises, fut *Louis Scot*, Anglois de nation, lequel avec ses associés prit la ville de Saint Francisco de Campêche, la pilla, la mit à rançon, & après l'avoir abandonnée, s'en retourna à la Jamaïque. Après lui *Manweld* y fit plusieurs descentes qui lui réussirent. Un jour il équipa une flotte avec laquelle il tenta de passer par le royaume de la nouvelle Grenade à la mer du sud, &

Aventuriers
s'associent
pour piller des
villes.

de piller en passant la ville de Carthage-
ne : Mais il n'en put venir à bout à cau-
se de la dissension qui se mit entre ses
gens, Anglois & François. Ils étoient
toujours en contestation pour les vivres.

Je ne parle point ici de ces fameux
Aventuriers qui ont été en Amérique,
& qui y ont fait des progrès si surpre-
nans, comme ce célèbre Hollandois qui
prit une riche flotte sur les Espagnols.
On peut lire tout cela dans les histoires
qu'ont écrit divers Auteurs de l'Améri-
que. Je ne veux rien dire que ce que
j'ai vu moi-même, & ce qui s'y est passé
depuis 20 ans. J'ajouterai seulement
quelques réflexions sur l'état où se trou-
vent présentement ces contrées. Mais
continuons l'histoire de nos Flibustiers.

Jean David, Hollandois, s'étant re-
fugié à la Jamaïque a fait des actions
assez hardies. Les places ordinaires où
il alloit croiser, étoient la côte de *Cara-*
co, de *Carthagene*, & *Boca del Tauro*, à
dessein d'attendre au passage les navi-
res qui alloient à *Nicarague*.

tire
Coup
hardi de
David ;
quel en
fut le suc-
cès.

Un jour ayant ~~manqué~~ son coup, &
long-temps battu la mer sans avoir
rien pris, il résolut d'entreprendre une
chose assez périlleuse avec son équipa-
ge, qui étoit en tout de quatre-vingt-

dix hommes. C'étoit d'aller dans le *Lagon de Nicaragua*, & de piller la ville de *Grenada* qui est située sur ses bords. Il avoit un Indien du pays qui promettoit de l'y mener, sans courir risque d'être découvert. Son équipage fut toujours prêt à le suivre, & à exécuter tout ce qu'il vouloit entreprendre.

Les choses en cet état, il entra dans la rivière, & monta jusqu'à l'entrée du *Lagon*, qui peut être à trente lieues du bord de la mer. Là il cacha son navire à l'abri des grands arbres qui sont sur le bord de l'eau, il distribua quatre-vingt de ses gens dans trois canots, se mit à leur tête, & laissa dix hommes pour garder le vaisseau. Son dessein étoit de donner un assaut à la ville vers le milieu de la nuit, & il y réussit ; car en approchant, une sentinelle demanda qui c'étoit ? Il répondit qu'ils étoient amis, & qu'ils venoient à la pêche. Deux des siens ayant sauté à terre, tuèrent la sentinelle ; & comme le guide qu'ils avoient savoit le pays, il les mena par un petit chemin couvert, droit à la ville, pendant qu'un autre Indien mena les Canots à un lieu où ils devoient se rassembler, & porter leur butin.

Lorsqu'ils furent arrivés dans la ville ils se séparèrent, l'Indien alla frapper à la porte de quelques bourgeois; ils ouvrirent, on les faisit à la gorge, & on leur fit donner tout ce qu'ils avoient pour conserver leur vie. On alla ensuite éveiller les sacristains des principales églises, dont on prit les clefs, dont on pillà tout ce qu'on crut pouvoir emporter d'argenterie.

Ce pillage sourd duroit déjà depuis deux heures, lorsque quelques domestiques échappés des mains des Aventuriers, publièrent que l'ennemi étoit dans la ville, sonnerent les cloches & crièrent aux armes. Les Aventuriers sur cette alarme portèrent promptement le butin dans leurs canots, & se retirèrent sans songer davantage à piller. Les Espagnols les suivirent de près; mais ils ne purent leur faire aucun mal, au contraire les Aventuriers emmenèrent dans leur navire quelques prisonniers, qui n'obtinent leur liberté qu'au moyen de cinq cens vaches que les Flibustiers se firent apporter pour se ravitailler pendant leur retour. Les Espagnols voulurent les attaquer; mais ils furent contraints de se retirer.

Le butin se trouva monter, tant en

argent monnoyé que rompu , & quelques pierreries , à quarante mille écus , outre quelques meubles qu'ils avoient jetté dans leurs canots ; car ils prirent tout ce qui se trouva sous leurs mains. Ce voyage ne dura que huit jours , & le butin ne dura guere davantage à être consumé à la Jamaïque.

C'étoit à la vérité une action bien hardie que d'aller avec si peu de monde à quarante lieues de chez soi attaquer une ville où il y avoit pour le moins huit cens hommes tous armés & capables de se défendre.

Peu de temps après ce même Aventurier s'associa encore avec deux ou trois autres , qui avoient leur équipage , pour croiser devant la ville de *Saint Christophe de la Havana* , sur l'isle de *Cuba* , afin d'y attendre la flotte de la nouvelle Espagne , & prendre quelque bon navire ; mais elle se déroba à leur poursuite. Se voyant trompés dans leur attente ils prirent la petite ville de *Saint Augustin de la Florida* , gardée par un château qui ne put résister à leurs forces. Ils n'y firent pas grand butin , car les habitans de ce lieu sont fort pauvres.

C H A P I T R E VI.

Histoire de l'Olonois, sixieme Aventurier.

L'OLONOIS , François de nation , est de Poitou , d'un lieu nommé les fables d'Olone , dont il a retenu le nom , sous lequel on le connoît dans toute l'Amérique. Il quitta la France dès sa jeunesse , & s'embarqua à la Rochelle , où il s'engagea à un habitant des isles de l'Amérique qui l'y emmena , & le fit servir trois ans en qualité d'engagé.

Pendant ce tems-là il entendoit souvent parler des Boucaniers de la côte de saint Domingue , & il fut tellement épris de ce genre de vie , que dès qu'il fut maître de lui il ne perdit pas la première occasion qu'il put trouver de les joindre , & se mit au service d'un Boucanier. Ensuite il le devint lui-même , & fut un des plus fameux.

Ayant mené cette vie quelque temps , il s'en ennuya , & voulut faire quelque course avec les Aventuriers François qui se retiroient à la Tortue. Il semble qu'il

étoit destiné pour ce métier ; car dès son premier voyage il s'y montra si adroit, qu'il surpasseoit tous les autres.

Il fit fort peu de voyages en qualité de compagnon , ses camarades le choisirent bien-tôt pour maître, & lui donnerent un bâtiment , avec lequel il fit quelques prises. Cependant il perdit tout. Monsieur de la Place, Gouverneur de la Tortue, lui donna un autre bâtiment avec lequel il ne fut pas plus heureux ; car après avoir fait quelque prise de peu de valeur, il le perdit encore, & outre cela il eut le malheur d'être pris par les Espagnols , qui tuèrent presque tout son monde, & le blessèrent lui-même. Ceux que les Espagnols épargnerent furent menés prisonniers à Campêche.

L'Olonois pour sauver sa vie, se barbouilla de sang & se mit parmi les morts, lorsque les Espagnols furent partis il se leva , & alla se laver à une rivière, prit l'habit d'un Espagnol qui étoit mort , (car ils s'étoient battus) & s'approche de la ville , où il trouva moyen de débaucher quelques esclaves ; il leur promit de les mettre en liberté s'ils vouloient lui obéir , & ils l'accepterent.

Ils prirent donc le canot de leur maître, qu'ils emmenerent en un lieu où l'Olonois les attendoit pour se sauver, & en peu de jours ils arriverent à la Tortue. Cependant les Espagnols croyoient l'avoir tué. Ils en firent un feu de joie, tant ils étoient charmés de s'être défait d'un homme qui ne leur donnoit point de relâche.

L'Olonois étant arrivé à la Tortue, tint la promesse qu'il avoit faite aux esclaves de les mettre en liberté, & ne songea plus qu'à se venger de la cruauté que les Espagnols lui avoient faite, en massacrant des gens qui se salvoient d'un naufrage. Le desir de faire fortune l'excitoit encore à la vengeance.

Résolu-
tion de
l'Olo-
nois.

Il résolut donc d'aller avec son canot à la côte du nord de l'isle de Cuba, devant le port de *la Beca de Caravelas*, où il vient des barques pour charger des cuirs, du sucre, de la viande & du tabac, & les porter à *la Havane*, ville capitale de cette isle, afin d'avitailier les flottes qu'on y entretient pour l'Espagne.

Quelques Aventuriers ayant été avertis de son dessein, s'assemblerent & le vinrent joindre au nombre de vingt-un hommes, sans compter le chirurgien.

Il

Il les fit embarquer avec autant de munitions qu'il en put amasser, & ils se rendirent tous en peu de jours à l'isle de Cuba, où ils furent découverts par quelques canots de pêcheurs ; mais ils en prirent un qui leur servit à s'élargir. En sorte que s'étant mis onze dans chacun, ils se retirèrent dans de petites isles qui sont le long de cette côte, qu'on nomme *Cayes du Nord*.

Les deux canots s'écartèrent à quelque distance l'un de l'autre : chaque canot étoit assez fort pour se rendre maître d'une de ces barques, qui ne portent ordinairement que quinze ou seize hommes sans armes. Cependant ils furent là quelques mois sans pouvoir rien prendre, quoique ce fût dans le fort de la saison où ces barques navigent.

A la fin, ils prirent un canot de pêcheurs, qui leur dit qu'on avoit eu le vent de leur marche, que c'étoit la raison pourquoi aucune barque n'osoit ni sortir, ni entrer ; qu'enfin les intéressés dans le commerce avoient été se plaindre au gouverneur de la *Havane*, & le prier de remédier au mal en détruisant *los Ladrones*. En effet, sur ces plaintes le gouverneur avoit envoyé une

frégate légère, armée de dix pieces de canon, & de quatre-vingts hommes des plus robustes qui fussent à la *Havane*, & qui jurèrent en partant de ne faire aucun quartier. L'Olonois apprenant ces nouvelles, dit à ses camarades : *bon, mes freres, nous serons bientôt montés.* Ils se tinrent sur leurs gardes, & peu de jours après ils apperçurent le bâtiment.

Il vint mouiller dans une riviere d'eau salée, que les Espagnols nomment *Efferra*, & les François *Efferre*. La nuit même nos aventuriers résolurent de l'attaquer : ils sortirent le soir de l'endroit où ils étoient cachés, & ramerent fort doucement le long de la terre à l'abri des arbres qui bordoient la riviere. Dès la pointe du jour ils commencerent à charger les Espagnols des deux côtés, à coups de fusil. • Eux qui faisoient bonne garde, leur rendirent la pareille quoiqu'ils ne les vissent pas ; car les Flibustiers avoient rangé leurs canots à terre sous des arbres, qui les couvroient, & s'étoient retirés derriere, en sorte que les canots leur servoient de gabions. Les Espagnols tiroient à cartouche, & faisoient de grandes décharges de mousqueterie, sans pouvoir

tuer ni blesser aucun de leurs ennemis.

Ce combat avoit duré jusqu'à midi, & les Espagnols se sentant beaucoup affoiblis, faisoient déjà mine de se retirer; quand les Aventuriers voyant couler le sang par les étancheres ou les égouts du vaisseau, mirent au plus vite leurs canots à l'eau pour aller à bord, & les Espagnols ne firent aucune résistance.

On les fit descendre à bas, & on tua tous ceux qui étoient blessés. Pendant le carnage un esclave vint se jeter aux pieds de l'Olonois, & s'écria en sa langue : *Senor Capitan, no me mateis, yo os dire la verdad*. L'Olonois qui entendoit l'Espagnol, crut qu'à ce mot de *verdad* il y avoit quelque mystère : il l'interrogea, mais cet esclave tout tremblant ne put jamais lui répondre, qu'il ne lui eût absolument promis quartier, ce qu'il fit. Alors l'esclave reprenant la parole : *Senor Capitan, dit-il, monfieur le gouverneur de la Havane ne doutant pas que cette frégate, armée comme elle l'étoit, ne fût capable de vaincre le plus fort de vos vaisseaux, m'a mis dessus pour servir de bourreau, & pour pendre tous les prisonniers que le capitaine feroit ; afin*

d'intimider de telle sorte votre nation, qu'elle n'osât désormais approcher de cette côte.

L'Olonois à ces mots de bourreau & de pendre, devint tout furieux, & ce fut un bonheur pour l'esclave, qu'il se fût donné du temps de lui dire : *Je te donne quartier, car je te l'ai promis, & même la liberté.* Dans ce moment il fit ouvrir l'Escoutille, par laquelle il commanda aux Espagnols de monter un à un, & à mesure, qu'ils montoient, il leur coupoit la tête avec son sabre. Il fit ce carnage seul & jusques au dernier, qu'il garda en vie, & à qui il donna une lettre pour le gouverneur de la Havane, dans laquelle il lui mandoit, qu'il avoit fait de ses gens ce qu'il avoit ordonné qu'on fît de lui & des siens; qu'il étoit fort aise que cet ordre vînt de sa part, & qu'il pouvoit s'assurer qu'autant d'Espagnols qu'il prendroit il leur feroit le même traitement; que peut-être il l'éprouveroit lui-même; mais que pour lui il étoit résolu de se tuer plutôt dans le besoin, que de tomber entre leurs mains.

Etonnement du gouverneur.

Le gouverneur surpris à cette nouvelle, le fut encore davantage, quand il entendit dire que vingt-deux hom-

mes avec deux canots avoient fait ce coup. Cela l'irrita tellement, qu'il donna ordre qu'on allât par tous les ports des Indes, faire pendre les prisonniers François & Anglois, au lieu de les embarquer pour l'Espagne. Le peuple ayant appris cette résolution, lui fit représenter que pour un Anglois ou un François que les Espagnols prenoient, ces nations en prenoient cent des leurs, & qu'ils étoient obligés de naviger afin de gagner leur vie, qui leur étoit plus chere que leur bien, à quoi les Flibustiers en vouloient seulement, puisqu'ils leur donnoient quartier dans toutes les occasions ; que pour cette raison ils le supplioient de ne pas exécuter son dessein. On a sçu ceci par des Espagnols que les Aventuriers ont pris.

L'Olonois se voyant remonté, ne songea plus qu'à faire un bon équipage, & pour cet effet il se rendit avec sa prise à la Tortue, où il trouva Michel le Basque, un de ses camarades, qui avoit aussi fait une prise considérable sur les Espagnols. Deux François, qui se trouvoient avec ceux-ci, ayant long-temps demeuré avec eux, & pris même des femmes de leur nation dans les Indes, sçavoient les routes de ces cô-

tes. Comme ils avoient perdu tout leur bien en tombant entre leurs mains , ils donnerent des avis aux Aventuriers , pour faire une descente en terre ferme , & surprendre quelques villes Espagnoles. L'Olonois à qui ils s'adresserent , résolut l'entreprise avec le Basque son ami. Leur convention fut que l'Olonois seroit général de l'armée de mer , & que le Basque le seroit de celle de terre.

CHAPITRE VII.

Descente de l'Olonois en terre ferme. Prise de la ville de Marecaye & de Gibraltar.

L'Olonois , & le Basque étant convenus de leur entreprise , firent sçavoir à tous les Aventuriers , qu'ils avoient un dessein considérable , & que ceux qui voudroient être de la partie eussent à se rendre incessamment à l'isle de *la Tortue* , ou à *Baya-ha* , à la bande du nord de l'isle de St. Domingue.

L'Olonois avoit choisi ce lieu pour donner carene à ses bâtimens , & les fournir de vivres , à cause de la com-

modité de la chasse aux sangliers & aux taureaux. En peu de jours il se vit fort de quatre cens hommes, avec lesquels il s'en alla à *Baya-ha*, où étoit le rendez-vous, attendre encore quelques Aventuriers, & ceux qui pourroient venir de la Tortue joindre sa flotte.

Enfin cette flotte composée de cinq à six petits bâtimens, dont le plus grand étoit celui d'Olonois Amiral, qui portoit dix pieces de canon, mit à la voile, & fit route pour doubler la pointe de *l'Espada*, autrement dite *el cabo del Engano*, qui est la pointe orientale de l'isle de St. Domingue. La fortune donna dès ce moment à l'Olonois des marques de ses faveurs : Il sembloit même qu'elle prît plaisir à l'assurer d'un heureux succès, en le rendant maître de deux bâtimens qu'il rencontra, dont l'un étoit richement chargé, & tous les deux plus grands qu'aucun des siens. Le plus grand qui étoit chargé de Cacao, fut envoyé à la Tortue pour y être déchargé, & revenir au plutôt à l'isle de *Saone*, où l'Olonois l'attendoit, & où il avoit pris l'autre bâtiment chargé de munitions de guerre pour la ville de St. Domingue.

Il prend
deux bâ-
timens
Espan-
gnols.

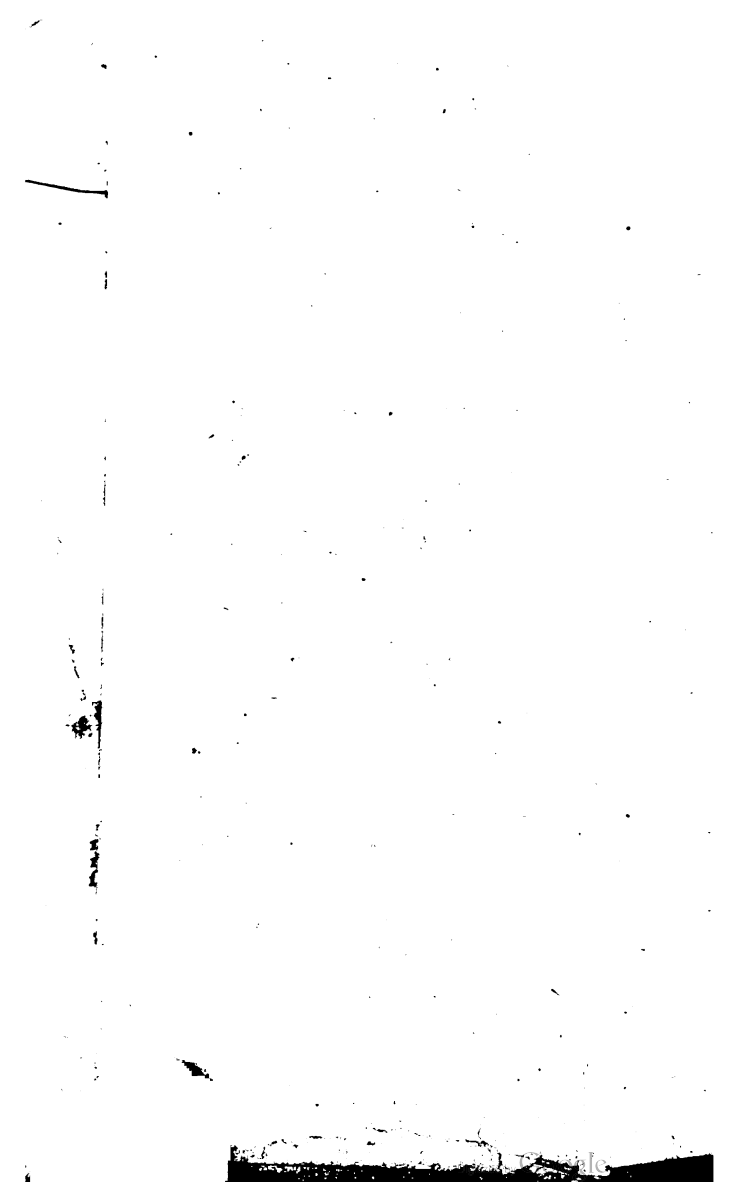
Il envoya
un navire
plein de
Cacao à
la Tortue,
qui revient
chargé
d'Aventuriers.

Monfieur d'Ogeron qui gouvernoit pour lors à la Tortue, fut ravi de voir cette riche prise, qui valoit plus de cent quatre-vingt mille livres : il offroit ses magazins aux Aventuriers pour mettre la marchandise, & le navire, qu'on nomma depuis la *Cacaoyere*, fut bientôt prêt à retourner vers l'Olonois. Un bon nombre de braves gens nouvellement arrivés de France, voulurent être de la partie, & s'embarquerent sur ce vaisseau, s'imaginant qu'un seul voyage comme celui-là les rendroit riches à jamais. Mr. d'Ogeron même y envoya deux de ses neveux qui avoient fait leurs exercices en France, & qui promettoient beaucoup. Ce bâtiment si bien rempli de monde, fut bientôt auprès de l'Olonois, qui étoit au comble de sa joie de voir tant de belle jeunesse remplacer le nombre de quelques blessés qu'il avoit renvoyés à la Tortue ; car les bâtimens Espagnols ne s'étoient pas rendus sans bien disputer leur vie.

L'Olonois fait
revue de
sa flotte.

L'Olonois avant que de partir fit revue de sa flotte, & résolut de déclarer son dessein : il monta la fregate qu'il avoit prise, portant seize pieces de canon & six vingts hommes, & donna la sienne à *Moïse Vauclin*, son





vice-amiral , montée de dix pieces de canon & de quatre-vingt-dix hommes. A. Dupuis son matelot , monta l'autre qui fut nommée la *Poudriere* , à cause de sa charge , qui n'étoit que de poudre , de munitions de guerre , & de quelque argent pour payer la garnison. Ce bâtiment portoit aussi dix pieces de canon & quatre-vingt-dix hommes. Pierre le Picard avoit un brigantin avec 40 hommes; Moyse en montoit aussi un autre qui en avoit autant , & deux petites barques qui portoient chacune trente hommes. Toute cette flotte consistoit en sept vaisseaux & quatre cens quarante hommes , armés chacun d'un bon fusil , de deux pistolets & d'un fable. Ajoûtez à cela que le cœur ni l'adresse ne leur manquoit pas.

La revue de la flotte étant faite , & les vaisseaux en état de naviger , l'Olonnois découvrit son dessein , qui étoit d'aller à la ville de *Maracaïbo* , dans la province de *Venezuela* , fise sur le bord du lac du même nom , & de piller tous les bourgs qui sont sur le bord de ce lac : Et montrant les deux guides François qu'il avoit , dont l'un étoit pilote de la *Barre* qui est à l'entrée du lac de *Maracaïbo* , il leur dit : Ces deux

H 5

hommes répondront du succès de notre entreprise. Il n'y eut personne qui n'approuvât la proposition, & ne consentît à le suivre, ils prêterent même tous serment d'obéir à ses ordres, ou d'être privés, après le voyage, de leur part du butin. Ce qui fut spécifié dans la *chasse-partie* que l'on fit, où l'on marqua ce que les capitaines, les blessés & les guides, devoient avoir, outre leur part ordinaire. Mais afin que le lecteur puisse mieux suivre nos Aventuriers dans cette entreprise, je donnerai la description de la *baye de Maracaïbo*, & de toutes les places où elle a été exécutée.

Cette baye commence au *cap de St. Romain*, qui est entre le neuvième & le dixième degré de latitude septentrionale, & finit au cap de *Coquibacao*, qui est le neuvième degré de la même latitude. On la nomme *Baye de Venezuela*, ou *petite Venise*, qui est le nom de la province, ainsi appelée parce qu'elle est fort basse, & qu'elle ne se garantit de l'inondation que par des Dunes & par d'autres inventions de l'Art.

Cette baye est encore connue sous le nom de *la baye de Maracaïbo*. Les

Aventuriers corrompent le nom propre *Maracaïbo*, en celui de *Marecaye*. A dix ou douze lieues au large vis-à-vis de ce te baye, sont les isles d'*Oruba* & *las Monges*. L'isle d'*Oruba* est peuplée d'Indiens, qui parlent Espagnol, & qui dépendoient autrefois de cette nation. Mais depuis que les états généraux des Provinces-Unies se sont emparés des isles de *Caraco*, *Boudere* & *Oruba*, ils se sont rendus maîtres de ces Indiens, & ont établi des gouverneurs dans chacune de leurs isles, leur laissant néanmoins la liberté de faire venir des Ecclésiastiques de *Caro*, ville voisine, pour leur administrer les Sacremens deux ou trois fois l'année.

Ces isles ne rapportent que quelques méchans pâturages, qui servent à nourrir des chevres & des chevaux, que ces Indiens ont en grand nombre, & dont ils vendent les peaux pour vivre. Les Hollandois les gardent parce qu'elles leur sont utiles pour le commerce des esclaves, qu'ils font avec les Espagnols. Ils y entretiennent garnison, pour empêcher que d'autres ne s'en emparent. La baye de *Venezuela* peut donc avoir depuis son embouchure jusqu'à son fonds, douze à quatorze

lieues. Dans ce fonds on rencontre deux petites isles, chacune d'une lieue de tour, entre lesquelles passe le grand lac *de Maracaïbo*, pour se décharger dans la mer. Son courant forme entre ces isles un canal de la profondeur de vingt-quatre à vingt-cinq palmes ; & s'affoiblissant peu-à-peu, il entre dans la mer, où il forme un banc de sable, que les Espagnols nomment *la Barre*. Il y a toujours des pilotes pour faire entrer les vaisseaux par-dessus cette Barre.

Sur une de ces petites isles on voit une vigie élevée, dont elle retient le nom, & sur l'autre nommée *l'isle des Ramiers*, il y a un fort situé sur le bord du canal par où les navires entrent, sans oser en approcher que de la portée d'un pistolet. L'entrée du lac est comme une gorge qui s'élargit beaucoup ; car il a plus de trente lieues de largeur, & plus de 60. de longueur. Il est composé de plus de soixante & dix rivières, dont quelques-unes peuvent porter vaisseau. Tout le côté du levant de ce lac, est terre basse, & presque toujours noyée, fort fertile néanmoins, mais mal-saine ; à cause de l'humidité.

De ce même côté, fort près de son embouchure, il y a un lieu nommé *Pointe de la Brite*, où l'on voit quantité de ramiers, & plusieurs habitations. Environ à vingt lieues de là est un lieu nommé *Barbacoa*, où l'on trouve des Indiens qui pêchent, qui ont leurs maisons sur des arbres, à cause que le pays est presque toujours inondé. Les mouchers nommés *Mosquitos* les incommodent extrêmement.

A quelques lieues de là il y a un beau bourg nommé *Gibraltar*, bâti sur le bord du lac. Proche de ce bourg, sont quantité de belles habitations où l'on fait le tabac tant estimé en Espagne, qu'on nomme tabac de *Maracaibo*. On y fait aussi quantité de cacao, & c'est le meilleur qui croît aux Indes du Roi d'Espagne. Il s'y fait aussi assez de sucre pour entretenir le pays, où il s'en consomme une grande quantité. Ce bourg a communication avec plusieurs villes qui sont au-delà d'une chaîne de hautes montagnes toujours couvertes de neiges, & qu'on nomme *Montes de Gibraltar*. La ville qui a le plus de commerce avec ce bourg, est *Meridia*, dont le Gouverneur commande aussi au

bourg. On y met un Lieutenant.

Tout le pays des environs est plat & arrosé de très-belles rivières. Ce terroir produit les plus beaux arbres du monde. J'y ai vu des cédres, que

Arbres
dont on
fait des
Vais-
seaux
d'une
pièce.

les Sauvages des Indes nomment *Aca-joux*, du tronc desquels on fait des vaisseaux d'une seule pièce, qui pourroient porter en mer vingt-cinq à trente tonneaux. Et ce qui est de plus beau & de plus commode, c'est que ces arbres ne sont pas rares en ce pays là. Il y a de toutes les espèces d'arbres qu'on trouve dans les Indes; comme les Espagnols ont soin de les cultiver, ils fournissent toute l'année diverses sortes de fruits, suivant le besoin qu'ils en ont. Le poisson & la viande n'y manquent non plus que les autres choses que la terre produit, & qui sont nécessaires à la vie des hommes. Ce qu'il y a de plus incommode dans ce pays, c'est qu'au temps des pluies l'air y est mal-sain & fiévreux; aussi n'y reste-t-il que les gens de travail propres à cultiver la terre. Tous les marchands se retirent ou à *Merida*, ou à *Maracaïba*.

A six lieues de ce bourg il y a une fort belle rivière, nommée *la rivière*

des Epines, qui peut porter des vaisseaux de cinquante tonneaux, plus de six lieues avant dans les terres. Le pays qu'elle arrose n'est point différent de celui de *Gibraltar*; on y fait quantité de tabac; les lieux plus éloignés sont noyés & remplis de grandes forêts. Je n'y ai jamais été; mais un vieux Espagnol naturel du pays m'a raconté qu'il y avoit vu de certaines gens qui montoient aux arbres comme des chats, n'ayant aucun poil, mais une peau d'un brun jaunâtre; & que lorsqu'on leur tiroit un coup de lance, ils sçavoient se ramasser de telle sorte, qu'on ne pouvoit les percer. De plus, ajoutoit-il, ils sont de forme humaine, & fort âpres à violer les femmes, quand ils peuvent en attraper; & quand ils tiennent des hommes, soit blancs, soit noirs, ils les portent sur les arbres, & ils les précipitent de haut en bas pour les tuer. Il me rapporta beaucoup d'autres particularités, qui me parurent si peu de chose que je ne veux pas les raconter. Je me figure que ce sont de gros Singes, & ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que j'en ai vû beaucoup dans ce pays; mais aucun

Gens
qui grim-
pent aux
arbres.

de cette façon ni de cette grosseur.

En faisant le tour du lac, on trouve au sud-est, une nation d'Indiens qui ne sont point encore réduits, & que les Espagnols, qui n'y ont aucun accès, nomment *Indios bravos*. En tirant vers l'occident, on trouve une contrée sèche & aride, qui ne produit que de petits arbres, lesquels faute de nourriture ne croissent pas plus de dix à douze pieds de haut. Ce pays rapporte aussi quantité de figuiers d'Inde, qu'on nomme de *Raquettes* ou *Torches*, & qui sont très-dangereux à traverser, parce qu'ils ont des épines si subtiles, qu'elles percent au travers des habits qui ne sont en ce pays que de toile ou de soye. Cependant comme il y a du paturage, les Espagnols ne laissent pas de s'y accommoder; leurs *hatos* ou maisons de campagne sont remplies de cabris, de moutons, de bœufs, & de vaches qu'ils y entretiennent toujours en très-grand nombre. Ils ne profitent que des cuirs & du suif de ces animaux; car il n'y a pas assez de monde pour en consommer la chair, quoiqu'elle ne s'y perde pas. Certains oiseaux que l'on nomme *Marchands*, la mangent.

Oiseaux
appelés
Mar-
chands.

Ils ont la figure d'une de nos poules d'Inde ; mais ils ne sont pas si gros.

Un jour je fus le plus trompé du monde, j'en tuai six que j'apportai à nos gens, croyant que c'étoit des poulets d'Inde ; mais on se moqua de moi, & on me fit remarquer qu'ils sentoient la charogne. Ces oiseaux sont si carnaciers, qu'ils mangeroient un bœuf assez puissant en un jour à quatre ou cinq. Ils rendent à mesure qu'ils mangent, ce qui fait connoître que leur estomac est fort chaud. S'ils savent bien manger, ils savent bien jeûner aussi ; car ils demeureront huit jours perchés sur un arbre sans rien prendre. Ils sont si craintifs, que le moindre oiseau gros comme un moineau les fait fuir & changer de place. Aussi les Espagnols les ont-ils nommés *Gallinaces*, donnant le nom de *Poule*, (& peut-être de *François* par une misérable allusion au mot latin *Gallus*) à tout ce qui est craintif. Il y en a dans toutes les villes de la terre ferme de l'Amérique, & ils y font grand bien : ils nettoient les campagnes de toute charogne & de toute autre immondice capable de corrompre l'air.

Du même côté, à six lieues de l'em-

Descrip-
tion de la
Ville de
Maracaï-
bo.

bouchure du Lac ; on trouve la petite Ville de *Maracaïbo*, qui est bâtie à la moderne, sur le bord de l'eau. On y voit quantité de maisons fort régulières, & ornées de balcons qui regardent sur ce Lac, que l'on prendroit pour une mer, à cause de sa vaste étendue. Il est couvert de plusieurs Barques qui viennent prendre les Marchandises que l'on fabrique aux environs, & qui les apportent à *Maracaïbo*, afin de les charger sur les Navires qui viennent d'Espagne pour les acheter. Cette Ville peut avoir quatre mille Habitans, & huit cens hommes capables de porter les armes. Il y a un Gouverneur dépendant de *Caraco*. On y voit une grande Eglise Paroissiale, un Hôpital, & quatre Couvens tant d'hommes que de femmes, dont le plus beau est celui des Cordeliers. Elle est remplie de bons Marchands & de Bourgeois très-riches, qui ont leurs terres à Gibraltar, & qui ne se retirent là que parce que ce lieu est plus sain que l'autre. Les Espagnols y bâtissent aussi des Navires, qu'ils envoient négocier par toutes les Indes, & même en Espagne, la commodité du port y étant la meilleure du monde.

Retournons à nos Aventuriers, & voyons ce qu'ils ont fait à la Marecaye.

L'Olonois d'accord avec ses gens mit à la voile ; peu de jours après il descendit à l'Isle d'*Aruba*, où il prit quelques rafraîchissemens. Il en usa ainsi, à cause qu'il ne vouloit arriver devant la barre du Lac qu'à la pointe du jour ; afin que n'étant point obligé d'y rester long-temps, les Espagnols n'eussent pas le loisir de se préparer. Le soir il leva l'ancre de l'isle d'*Aruba*, fit voile toute la nuit, & approcha à la sonde jusques devant la *Barra*, où il fut appercu de la Vigie, qui fit aussitot un signal au Fort, d'où l'on tira du canon pour avertir ceux de la ville que les ennemis étoient proche.

L'Olonois fit au plus vite descendre son monde à terre, & Michel le Basque se mit à la tête pour les commander. L'Olonois qui vouloit partager le péril, y alla aussi, & sans prendre d'autres mesures ils attaquèrent le Fort, qui n'étoit que de gabions faits de pieux & de terre, derriere lesquels les Espagnols avoient quatorze piéces de canon, & deux cens cin-

L'Olonois arrive à l'isle d'Aruba.

Attaque du Fort.

quante hommes. Le combat fut rude, les deux partis s'étant fort opiniâtrés : mais comme les Aventuriers tiroient plus vite que les Espagnols, ils les affoiblirent tellement, qu'ils gagnèrent malgré eux les embrasures, entrèrent dans le fort, en massacrèrent une partie, & firent l'autre prisonnière.

Espagnols se
sauvent
à Gibraltar.

Dès que les gabions furent gagnés, l'Olonois les fit abattre, & enclouer le canon, & sans perdre de temps il alla à Maracaïbo. Mais quoiqu'il n'y eût que six lieues, les Espagnols sachant que leur Fort n'étoit pas capable de résister, avoient au premier coup de canon qu'ils ouïrent, embarqué leurs meilleurs effets, leur or & leur argent, & s'étoient sauvés à *Gibraltar*, ne croyant pas que les Aventuriers les poursuivroient jusques-là ; ou s'imaginant du moins qu'ils s'arrêteroient à piller ce qui étoit dans la Ville. Ce qui arriva ; car l'Olonois étant venu à *Marecaye*, & n'y trouvant que des magasins pleins de marchandises, & des caves remplies de toute sorte de vins, il s'amusa à faire bonne chère lui & ses gens, & à aller en parti autour de la Ville, où il ne fit pas grand butin. Il ne prit que

quantité de pauvres gens qui n'avoient pas eu moyen de se sauver sur l'eau, & qui leur dirent que les riches étoient à *Gibraltar*.

Il ne demeura que quinze jours à *Marecaye*, après quoi il résolut d'aller à *Gibraltar*. Il avoit des prisonniers qui lui promettoient de l'y mener ; mais ils l'avertirent que les Espagnols se seroient fortifiés. *N'importe*, dit-il, *la prise en sera meilleure*. Il y arriva trois jours après son départ de *Marecaye*. Il y a là un petit Fort en façon de terrasse, sur lequel on peut mettre six pieces de front en batterie. Les Espagnols outre cela avoient fait des gabions le long du rivage, & s'étant retranchés derriere ils se moquoient des Aventuriers, montroient seulement leurs pavillons de soye, & tiroient du canon.

Nonobstant tout cela l'Olonois mit son monde à terre, & chercha le moyen d'aller dans les bois, pour surprendre les Espagnols par derriere. Mais ils s'étoient precautionnés contre toute sorte d'attaques ou de surprise ; ils avoient même abattu de grands arbres pour boucher les avenues. D'ailleurs, presque tous le pays étoit noyé, on

L'Olonois les poursuit

n'y pouvoit marcher sans enfoncer dans la boue jusqu'aux genoux.

Brave
résolu-
tion de
l'Olo-
nois &
des siens

Quand l'Olonois vit qu'il ne lui restoit pour avancer, qu'un seul chemin que les Espagnols lui avoient laissé, & où on pouvoit marcher fix de front : *Courage , mes freres , dit-il , il faut avoir ces gens-là , ou périr ; suivez-moi , & si je succombe , ne vous ralentissez pas.* A ces mots il fondit tête baissée sur les Espagnols, suivi de tous ses gens aussi braves que lui. Lorsqu'ils se virent à la portée du pistolet du retranchement ils enfoncerent jusqu'au genou dans la vase, & les Espagnols commencerent à tirer sur eux une batterie de vingt pieces de canon chargées à cartouches. A la vérité il en tomba beaucoup ; mais les dernieres paroles de ceux qui tomboient ne faisoient que ranimer le courage des autres : *Courage ,* disoient-ils , *ne vous épouvantez pas , vous aurez la victoire.* En effet après bien des efforts ils franchirent enfin le retranchement.

J'oubliois de dire, que pour les franchir plus facilement, ils avoient coupé des branches d'arbres dont ils comblèrent le chemin , & que de cette maniere applanissant la voye , ils s'é-

toient ouvert un passage. Ayant forcé les Espagnols dans leur premier retranchement, ils les poussèrent encore jusques dans un autre, où ils les réduisirent à demander quartier. De six cents qu'ils étoient, il en demeura quatre cens sur la place, & cent de blessés. Les Aventuriers perdirent de leur côté cent hommes, tant tués que blessés. Les Officiers Espagnols périrent presque tous dans cette occasion, le plus signalé d'entr'eux fut le Gouverneur de *Merida*, grand Capitaine, qui avoit bien servi le Roi Catholique en Flandre. L'Olonois & le Basque eurent le bonheur de n'être point blessés; mais ils eurent le chagrin de perdre plusieurs braves compagnons : Ce qui fut cause que pour venger leur mort, ils firent un plus grand carnage des ennemis qu'ils n'auroient fait.

L'Olonois après cette victoire ayant donné ordre à tout, ne songea plus qu'à amasser le butin. Il envoya des partis aux environs de Gibraltar chercher & l'or & l'argent que les Espagnols avoient caché dans les bois, & on donnoit la question à ceux qu'on enlevait, ou qu'on faisoit prisonniers, pour leur faire déclarer où étoient leurs trésors.

L'Olonois envoie ses gens en parti, met Gibraltar & ses prisonniers à rançon.

L'Olonois, non content de cet avantage, voulut encore pousser par terre jusqu'à *Merida*, qui est à quarante lieues de là ; mais ses gens n'étant pas de son avis, il n'insista pas davantage.

Les Aventuriers demeurèrent là environ six semaines, & voyant qu'ils ne trouvoient plus rien à piller ils résolurent de se retirer ; ce qu'ils auroient été obligés de faire tôt ou tard, parce qu'ils commençoient à se ressentir du mauvais air qu'exhaloient le sang répandu & les corps morts qui n'étoient qu'à demi enterrés : encore n'avoit-on pris ce soin que pour ceux qui étoient trop près d'eux ; car ils avoient laissé les autres en proie aux oiseaux & aux mouches.

Les soldats qui n'étoient pas bien guéris de leurs blessures, furent attaqués de la fièvre, leurs plaies se rouvrirent, ils mouroient subitement. La maladie détermina donc l'Olonois à partir plutôt qu'il n'auroit fait. Mais avant son départ il fit savoir aux principaux prisonniers, qu'ils eussent à lui payer rançon pour ce Bourg, ou qu'il alloit le réduire en cendres. Les Espagnols consultèrent là-dessus, quelques-uns opinèrent qu'il ne falloit rien payer, parce

parce que ce seroit accoutumer ces gens là à leur faire tous les jours de nouvelles hostilités ; les autres étoient d'un sentiment contraire. Pendant qu'ils contestoient entr'eux, l'Olonois fit embarquer ses gens & tout le butin, après quoi il insista toujours sur la rançon. Enfin voyant que les Espagnols n'avoient rien résolu, il fit mettre le feu aux quatre coins du bourg, & en moins de six heures il fut consumé. Ensuite il signifia aux prisonniers, qu'ils ne faisoient venir au plutôt leur rançon dans le lieu où il alloit les mener, ils devoient s'attendre à recevoir eux-mêmes un pareil traitement. Ils le prièrent de laisser aller l'un d'entr'eux pour traiter de cette affaire, pendant que les autres demeureroient en ôtage auprès de lui ; ce qu'il leur accorda.

Il fait
brûler
Gibraltar.

Peu de jours après l'Olonois rentra dans *Marecaye*, où il fit commandement à ses prisonniers de lui faire apporter cinq cens vaches grasses, afin de ravitailler ses vaisseaux. Ce que les Espagnols firent promptement, croyant en être quitte pour cela : mais ce fut bien autre chose, quand il leur demanda encore la rançon de la ville, & qu'il ne leur donna que huit jours pour

la lui payer, faute de quoi il jura de la réduire en cendres, comme il avoit fait Gibraltar.

Démolition des
Eglises
de Ma-
recaye.

Pendant que les Espagnols tâchoient d'amasser la rançon, que l'Olonois demandoit pour leur ville, les Aventuriers démolissoient les églises, & en embarquoient les ornemens, les tableaux, les images, les sculptures, les cloches; jusqu'aux croix qui étoient sur les clochers, pour porter dans l'isle de la Tortue, afin d'y bâtir une chapelle. Le temps que l'Olonois avoit donné aux Espagnols pour la rançon n'étoit pas expiré, qu'ils l'apportèrent, tant ils étoient ennuyés d'avoir de tels hôtes chez eux.

La rançon de la ville payée, & les Aventuriers ne voyant plus rien à prendre, à piller, ou à rompre, résolurent enfin de s'en retourner : & en peu de jours ils se rendirent à l'isle à Vache; où ils parlerent de partager leur butin. Mais comme tous n'en étoient pas d'accord, ils ne firent ce partage qu'aux *Gonaïves* dans l'isle de Saint Domingue.

Les
Aventu-
riers par
tagent
leur bu-
tin.

Chacun s'assembla, l'Olonois & les capitaines firent serment, selon la coutume, qu'ils n'avoient rien détourné;

qu'au contraire ils apportoitent tout sans réserve, pour être partagé aux Aventuriers qui avoient également risqué leur vie pour la cause commune. Le reste de la flotte, jusqu'aux garçons de quinze ans, tous furent obligés d'en faire autant.

Tout ayant été ramassé, on trouva qu'en comptant les bijoux, l'argent rompu, prisé à dix écus la livre, il y avoit deux cens soixante mille écus, sans le pillage, qui en valoit bien encore cent mille; outre le dégât, qui montoit à plus d'un million d'écus, tant en églises ruinées, que meubles rompus; navires brûlés, & un entr'autres chargé de tabac, qu'ils avoient pris & emmené avec eux, que l'Olonois montoit, & qui valoit pour le moins cent mille livres.

Avant le partage on donna les récompenses promises aux blessés, aux estropiés & aux chirurgiens. Les esclaves qui faisoient partie du butin, furent vendus à l'encan, & l'argent qui en provint fut encore partagé entre chaque équipage; de maniere que tout le monde se trouva content. Ensuite on fit voile & on arriva à la Tortue.

Réjouif-
fances des
Aventu-
riers.

Tant que cet argent dura, nos Aventuriers firent bonne chère ; on ne voyoit parmi eux que danses, que festins, que réjouissances, que protestations mutuelles d'amitié. Quelques-uns heureux au jeu, gagnèrent encore de nouvelles sommes considérables, & allèrent en France dans le dessein d'acheter quelques marchandises, & de les négocier au retour, comme beaucoup d'autres qu'ils avoient vu profiter sur leurs camarades, en leur vendant du vin & de l'eau-de-vie ; liqueurs que ces gens aiment passionnément, & pour lesquelles ils donneroient ce qu'ils ont de plus cher. Si bien que les cabaretiers, & les femmes par le travail de leurs mains, en eurent la meilleure part. Le gouverneur eut aussi la sienne, parce qu'il acheta la charge de cacao, avec le vaisseau que l'Olonois avoit pris, qu'il fit recharger de la même marchandise, & qu'il envoya en France, sur quoi il gagna cent vingt mille livres, tous frais faits. Il méritoit ce gain mieux que qui que ce soit ; car il avoit risqué tout son bien, & fait des pertes considérables pour maintenir la colonie. D'ailleurs il aimoit les honnê-

ou Flibustiers. Chap. VII. 197
tes gens, les obligeoit sans cesse,
& ne les laissoit jamais manquer de
rien.

CHAPITRE VIII.

*Nouveau dessein de l'Olonois, son voyage
aux Honduras.*

L'OLONOIS après un si grand butin, devoit être satisfait ; & penser enfin à une honnête retraite : Cependant comme il étoit obligé de faire sans cesse une forte dépense, qu'il ne possédoit aucun fonds, & que depuis long-temps il n'avoit point fait de prise, il se trouva redevable de plusieurs sommes si considérables, que tout l'argent qu'il avoit apporté de Marécaye n'auroit pas suffi pour les payer. Afin de remédier à ce malheur, il médita une nouvelle entreprise, où il se flattoit de faire de plus grands progrès qu'il n'avoit encore fait.

Il en parla à ses Camarades, à qui il tar-^{Nouveau projet de l'Olonois.}doit déjà qu'il ne se présentât une occasion de retourner, leur argent ayant manqué, & se voyant réduit à l'ordinaire d'un Habitant, qui

est peu de chose pour des gens accoutumés à la bonne chère. Ils approuverent le dessein de l'Olonois, & ne manquèrent pas de le publier partout. L'argent de Marecaye avoit fait ouvrir les yeux à plusieurs ; de sorte qu'un grand nombre d'Habitans, qui n'avoient jamais planté que du tabac, jetterent là le piquet pour aller en course.

Nou-
veau
projet de
l'Olo-
nois. Ainsi l'Olonois trouva beaucoup plus de monde qu'il n'avoit de Bâtimens. Il fit accommoder une grande flute qu'il avoit amenée de Marecaye, sur laquelle il monta avec trois cens hommes, & il en mit encore trois cens dans cinq petits vaisseaux. Avec cet Equipage il fit voile à *Baya-ha*, lieu commode pour caréner les Bâtimens, & les ravitailler. Il ne fut-là que très-peu de temps, & on vit aussitôt sa flotte en état.

On sait que *caréner* signifie le travail que les Charpentiers sont obligés de faire pour remettre un Vaisseau en état de naviger.

Il com-
munique
son des-
sein à
sa Flotte. Il communiqua donc son dessein à tous ses gens, & leur montra un Indien né vers le lac de *Nicaragua*, où il vouloit aller pour piller les Villes des

environs. Il assura qu'on y trouveroit des richesses immenses , parce que les *Aventuriers* n'y avoient jamais fait de grandes descentes : & il ajoûta qu'ayant un bon guide , il ne manqueroit pas de surprendre les *Espagnols* ; qu'enfin il ne leur donneroit pas le temps d'emporter leurs richesses.

On fut ravi de l'entendre , & on fit serment de lui obéir & de le seconder en tout. La Chasse-partie étant faite à l'ordinaire , il mit à la voile avec sa Flotte , & donna rendez-vous , en cas que quelqu'un s'écartât , à *Mata-mano* , qui est à la bande du Sud de l'Isle de *Cuba*. Il avoit choisi ce lieu , à cause qu'il y a quantité de gens qui y pêchent des *Tortues*. On les nomme *Vareurs* chez les *François* , & *Variadores* chez les *Espagnols*. L'*Olonois* alloit donc là pour prendre des Canots , à dessein d'y mettre son monde quand il seroit à l'embouchure de la riviere qui conduit au lac de *Nicaragua* , afin de pouvoir monter où les Bâtimens ne peuvent aller faute d'eau. Lorsqu'il fut à *Mata-mano* , il prit tous les canots de ces pauvres Pêcheurs , qu'il mit dans ses vaisseaux , & de là fit route pour le *Cap Gracia dios* en terre ferme.

Le Lecteur peut voir ce trajet dans la Carte que j'en ai faite, & qui est fort exacte. Pendant ce trajet les Flibustiers furent pris du calme, & le Courant qui coule toujours à l'Ouest, les fit dériver dans le Golfe des *Honduras*, dont ils ne purent se tirer, quelque effort qu'ils fissent. Les petits Bâtimens étant maniables, bons voiliers, & pouvant mieux tenir le vent que celui de l'Olonois, se feroient bien retirés; mais comme le Bâtiment de l'Olonois étoit le principal, ils furent obligés de l'attendre, parce qu'ils ne pouvoient rien faire sans lui.

Ils employèrent près d'un mois, & toujours inutilement, à vouloir remonter; car ce qu'ils gagnoient en deux jours, ils le reperdoient en une heure; & comme leurs Bâtimens n'étoient pas des mieux ravitaillés, ils furent contraints de relâcher dans le premier port. Ils envoyèrent leurs canots avec quelques personnes qui avoient couru autrefois cette côte, & qui monterent dans une riviere, sur le bord de laquelle demeurent quelques Indiens que les Aventuriers nomment *Grandes Oreilles*, à cause qu'ils les ont extraordinairement grandes.

Ces Indiens ont été assujettis par les Espagnols , à qui ils obéissent comme tributaires. Quoiqu'ils soient éloignés les uns des autres, ils ne manquent pas de se transporter tous les ans sur les lieux, pour tirer le tribut de ces Indiens , & ils amènent un Prêtre qui leur administre les Sacremens. Ces peuples payent en cacao, poules, pite, ou maïs, enfin en d'autres pareilles denrées dont les Espagnols s'accoutument ; car ils ne possèdent point d'argent. Quelquefois les Espagnols viennent traiter avec eux. Ils leur apportent des bracelets de Raffade, des couteaux, des miroirs, des aiguilles, des épingles qu'ils échangent contre du Cacao.

Indiens
à grandes
oreilles.

Nos Aventuriers ne cherchoient qu'à manger ; ils pillèrent les habitations des Indiens, ils prirent leurs volailles & leurs maïs, qui est ce gros millet qu'on nomme *Blé de Turquie* ; non contents de cela, ils firent ravage, & chargèrent leurs canots de tout ce qu'ils purent prendre, ensuite ils rejoignirent leurs camarades qui les attendoient avec impatience.

Cette capture ne suffisoit pas pour tant de monde ; cependant on la parta-

gea à tous les vaisseaux , & on tint conseil pour savoir si on suivroit la route avec si peu de vivres. Les plus expérimentés trouverent à propos de laisser passer cette saison , qui ne dure que trois ou quatre mois , & cependant de piller les villages & les petites villes qui étoient dans le Golphe des *Honduras* , appartenant aux Espagnols. Chacun fut de cet avis , on quitta la riviere de *Zague* , & on fit voile le long de la côte jusqu'à *Puerto Cavallo* , où la flotte arriva en peu de jours. Les Flibustiers y trouverent un Navire Espagnol de 24. pieces de canon & douze Berges qu'ils prirent ; mais ils n'y trouverent que quelques marchandises qui devoient rester au bord de la mer , pour traiter avec les Indiens de ce pays , les autres ayant été déchargées & enlevées dans les terres.

Le *Puerto Cavallo* est un lieu où les Navires Espagnols qui négocient dans les *Honduras* viennent ordinairement mouiller , & il y a des Magazins dans lesquels on met les marchandises qui descendent de la Province de *Guatemala* , comme de la Cochenille , de l'Indigo , des Cuirs , de la Salsepareille , du Jalap & du Mecoachan. L'Olonois des-

cendit à terre sans trouver de résistance , ni de marchandises dans les Magazins , il les brûla , prit quelques Espagnols à qui il fit donner la gêne pour savoir où étoit leur argent. S'ils ne lui enseignoient pas le chemin à son gré , ou les endroits où les plus riches s'étoient réfugiés , il les fendoit avec son sabre. Il fit souffrir à un Mulâtre les plus cruels tourmens qu'il se puissent imaginer , & ensuite il le fit jetter pieds & mains liées , tout en vie dans la mer , afin de donner de la terreur à deux de ses camarades qui étoient présens , & auxquels il jura qu'il en feroit autant & même davantage , s'ils ne lui montroient le chemin de *San Pedro* , petite Ville qu'il vouloit prendre. Ces deux misérables voyant leur Camarade ainsi traité , dirent qu'ils l'y meneroient. Il envoya quelques-uns de ses bâtimens croiser le long de la côte , & il emmena avec lui environ 300. hommes , à qui il dit résolument , qu'en quelque occasion que ce fût il marcheroit à leur tête ; mais que le premier qui reculeroit , il le tueroit lui-même.

✦ L'Olonois se mit donc en chemin. Il n'avoit pas encore fait trois lieues qu'il rencontra une embuscade d'Espagnols

Il ren- retranschés derrière quelques gabions, contre dans un défilé qu'il étoit impossible d'é- une em- viter, à cause de l'épaisseur des bois & buscade. des halliers tout remplis d'épines. Cela ne l'étonna pas, il tua premièrement ses deux guides, & donna lui & ses gens sur les Espagnols avec tant d'impétuosité, qu'il les contraignit de prendre la fuite, non sans laisser la plus grande partie de leurs gens sur la place.

Il y eut beaucoup de prisonniers, sans les blessés qu'on acheva de tuer. Les prisonniers interrogés, répondirent à l'Olonois, que quelques esclaves fugitifs ayant répandu le bruit de sa descente, les Espagnols avoient jugé qu'on les viendrait attaquer à Saint Pierre, & qu'ils s'étoient mis en défense. Ils ajoutèrent qu'outre cette embuscade il y en avoit encore deux autres plus fortes à passer, avant que d'arriver à la Ville. On les interrogea tous séparément, & l'Olonois connut par leurs réponses qu'il trouveroit de la résistance, ce qui l'obligea à les massacrer, n'en gardant que deux ou trois, à qui il demanda s'il n'y avoit pas moyen d'éviter ce chemin? Ils répondirent que non. Il en fit attacher un à un arbre, à qui il ouvrit le ventre, & dit aux autres qu'il leur en

Cruauté
de l'Olo-
nois.

feroit autant , s'ils ne lui enseignoient un autre chemin. Mais quand il vit qu'il n'y en avoit point , il résolut avec sa troupe de le suivre , & de se donner de garde de ces embuscades , autant qu'il seroit possible.

Ces misérables prisonniers cherchant à sauver leur vie , voulurent néanmoins lui enseigner un autre chemin ; mais il étoit si mauvais , qu'il trouva plus à propos de suivre la grande route ; où sur le soir il rencontra une seconde embuscade , qui ne put non-plus tenir que la première. Les Espagnols voyant cela , jugerent qu'il valoit bien mieux joindre le gros que de se faire tuer par des gens déterminés comme ces Aventuriers ; ils lâcherent pied , & al-
Fuite & retran-
chement
des Es-
pagnols.
lerent se retrancher dans la dernière embuscade , environ à deux lieues de la ville.

Les Flibustiers fatigués du chemin , de la faim & de la soif , avoient peine à marcher , & furent obligés de coucher dans le bois , où ils firent bonne garde toute la nuit. Le lendemain ils poursuivirent leur chemin sans rencontrer la dernière embuscade.

Enfin y étant arrivés , ils firent alte , puis marcherent généreusement dans le

dessein de l'emporter, ou d'y périr. Ils chercherent néanmoins les moyens de passer par un autre lieu, que celui où les Espagnols bien retranchés les attendoient. Mais il n'y en avoit aucun; car toute la ville étoit environnée de raquettes & de torches épineuses, en sorte qu'il étoit impossible d'y passer, sur-tout à des gens qui étoient nuds pieds, & qui n'avoient qu'une chemise & un caleçon. Ces épines sont plus dangereuses que les chausse-trapes dont on se sert à l'armée pour gêner les pieds des chevaux, ou pour empêcher les soldats de monter à l'assaut.

L'Olonois dé-
fait les
Espa-
gnols
dans
leurs
derniers
retran-
che-
mens.

Toutes ces difficultés ne firent qu'augmenter le courage de l'Olonois: comme il se vit réduit à forcer les Espagnols, s'il vouloit être maître de la ville, ou à s'en retourner sans rien entreprendre (ce qu'il étoit bien résolu de ne pas faire) il anima ses gens, & leur dit: *Mes freres, point de quartier, plus nous en tuons ici, moins nous en trouverons à la ville.* Ensuite il les mena au combat dans le dessein de vaincre ou de périr. Dès que les Espagnols les apperçurent, ils tirèrent leur canon chargé à cartouches; & après les avoir ainsi salués, ils rechargèrent à la faveur

de leurs mousquets qu'ils tirèrent aussi. L'Olonois & ses gens à cet abord se couchèrent tous sur le ventre, si bien qu'ils virent faire cette décharge sur eux sans en recevoir la moindre incommodité ; & dès qu'elle fut faite, ils commencèrent la leur sur les Espagnols qu'ils ne pouvoient presque découvrir. Mais comme ils n'avoient pas beaucoup de poudre, ils ne tiroient point qu'ils ne vissent quelqu'un.

Ce combat dura environ quatre heures, & fut fort opiniâtre de part & d'autre : à la fin les Aventuriers se lassèrent, & résolus de tout risquer, ils donnèrent sur les Espagnols, qui voyant cette grande fermeté prirent l'épouvante. L'Olonois y perdit environ trente hommes, & en eut bien vingt de blessés. Sa victoire ne ralentit point son ardeur. Après avoir séjourné environ quinze jours dans cette petite ville, il proposa à ses gens d'aller querir du renfort au bord de la mer, & d'attaquer la ville de *Guatimale*. Mais tous regarderent ce dessein comme une témérité ; car sans compter la longueur & la difficulté du chemin, ils n'étoient en tout que cinq cens hommes, & cette ville avoit plus de quatre mille combattans.

L'O-
lonois
prend la
ville de
St. Pe-
dro.

L'Olonois voyant donc que personne n'étoit de son avis, se contenta de piller la petite ville de *St. Pedro*, où il ne fit pas grand butin; car les habitans, tous gens pauvres, ne font que de l'indigo, qui est le commerce de ce pays. Cependant si l'Olonois avoit voulu se charger de cet indigo, il en auroit eu pour plus de 40000 écus; mais il ne cherchoit que de l'argent. J'ai vu les Flibustiers laisser quantité de marchandises qui leur auroient valu beaucoup. Leur paresse, & la répugnance qu'ils ont à rien faire les uns pour les autres, en est cause. D'ailleurs, quand ils ont apporté de la marchandise dans leur pays, on ne veut pas leur en donner ce qu'elle vaut. Ils négligent donc d'en apporter, & il arrive, comme je l'ai vu plusieurs fois, que quand ils prennent un bâtiment où il y en a, & dont ils ne peuvent pas se servir, ils la jettent & la gâtent, plutôt que de la porter où ils pourroient le faire commodément.

Princi-
pal soin
des Es-
pagnols
quand
on les at-
taque.

Ce n'est pas que la prise de la ville de *St. Pedro* ne pût être avantageuse aux Flibustiers; mais les Espagnols ont toujours la prévoyance de cacher ce qu'ils possèdent de plus précieux; avant que de songer à se défendre, comme

s'ils étoient sûrs de succomber & d'être vaincus. Quand l'Olonois fut prêt à partir, il demanda aux prisonniers qui étoient entre ses mains, s'ils vouloient payer la rançon pour leur ville, sans quoi il leur signifia qu'il y mettroit le feu. Ils répondirent résolument qu'on leur avoit tout ôté, qu'ainsi ils n'avoient plus rien à donner, qu'il pouvoit faire tout ce qu'il lui plairoit : mais que pour eux ils n'étoient capables de rien. A cette réponse il fit mettre le feu à la ville, la laissa brûler, & se retira avec ses gens au bord de la mer ; où ceux qu'il y avoit laissés lui dirent sur le rapport de quelques Indiens qu'ils avoient pris, qu'on attendoit dans la grande riviere de *Guatimale* une hourque, c'est-à-dire, un navire de 7. à 800 tonneaux, qui va ordinairement tous les ans d'Espagne aux *Honduras*, pour y apporter tout ce dont la province de *Guatimale* a besoin. Cette province n'ayant que très-peu de communication avec les Gallions du roi catholique, quelques marchands d'Espagne ont obtenu du Roi & de la maison des Indes, la permission d'y envoyer tous les ans un bâtiment. Les marchandises, qui se portent-là, sont, du fer, de l'acier, du papier pour im-

primer ou écrire, du vin , des toiles , des draps fins, des étoffes de soye , du saffran, & de l'huile. Le retour est ordinairement chargé de cuirs , de fause-pareille, d'indigo, de cochenille, de jallap, & de Mecoachan.

CHAPITRE IX.

L'Olonois prend la Hourque de Honduras ; il est abandonné d'une partie des siens. Son naufrage. Sa mort.

L'Olonois, pour mieux surprendre la Hourque, se retira dans de petites isles qui sont au fond du golfe, & laissa deux canots à l'embouchure de la riviere de *Guatimale*, pour épier l'heure à laquelle ce bâtiment arriveroit. Chaque équipage de la flotte prit son poste dans ces isles, & un nom tel qu'il voulut, comme ils ont coutume de faire en pareille occasion ; ensuite ayant désigné, c'est-à-dire , ôté tout l'appareil de leurs vaisseaux pour les raccommoder, une partie s'occupa à faire des filets pour pêcher. Il y a en ce lieu quantité de tortues, que ces gens savent prendre avec des filets, qu'ils nom-

ment folles. Ils les font avec l'écorce d'un arbre qu'on appelle Mahor. Cette écorce est aussi maniable que le chanvre, & on en feroit des cordages aussi bons que ceux de chanvre, s'ils étoient travaillés de même.

Les Flibustiers passoient le temps assez doucement, en attendant l'occasion de sortir du golfe, où le courant étoit si fort, qu'ils ne pouvoient en aucune façon remonter. Leur emploi étoit de pêcher de la tortue qui leur servoit de nourriture. J'entends ici la franche; parce qu'on ne mange des autres que par grande nécessité, à cause qu'elles sont de mauvais goût, que les franches au-contraindre, sont excellentes, fort saines, pénétrant tout le corps & n'y souffrant aucune impureté. De sorte que si quelqu'un étoit infecté du mal vénérien, cette nourriture le purifieroit mieux que le mercure. On en voit quantité dans ces petites isles, parce qu'il y a de grands fonds d'herbes dont ces animaux vivent, & que le courant les y transporte, comme beaucoup d'autres choses qui n'ont point de vie. On trouve quelquefois sur le rivage de ces isles, des choses que la mer y apporte de plus de quatre ou cinq cens lieues,

Occupations des Aventuriers en attendant fortune.

Souverain remède au plus grand mal.

comme des canots de la façon des Sauvages, nommés Araogues, qui sont fort éloignés de-là.

Nos Aventuriers n'étant pas toujours occupés, alloient quelquefois se promener dans leurs canots vers les petites isles de *Sambales*, qui tiennent presque à la péninsule de *Jucatan*, sur lesquelles on trouve de l'ambre gris aussi bon que celui qu'on nous apporte d'Orient. Quelques Indiens tributaires des Espagnols, viennent l'y pêcher pour le leur vendre, & voici la maniere dont ils le pêchent. Quand la mer est agitée d'une tempête, les vagues jettent l'ambre gris sur le rivage, & les Indiens y viennent lorsque la tourmente commence, afin de prévenir les oiseaux, qui dès que le vent est apaisé ne manquent pas de chercher aussi l'ambre & de le manger.

Ambre
gris ; in-
dustrie
de quel-
ques In-
diens à
le pê-
cher.

Ces gens vont contre le vent, jusqu'à ce qu'ils ayent l'odeur de l'ambre, qui lorsqu'il est encore récent s'exhale en abondance. Quand ils ont l'odeur ils ne courent plus si fort, ils vont doucement jusqu'à ce qu'ils l'aient perdue, & ensuite ils retournent sur leurs pas. Ayant manqué l'endroit, ils cherchent dans le sable ; quelquefois les oiseaux en piquant leur enseignent où il est.

Lorsqu'ils l'ont trouvé, ils l'amassent, & l'emportent sur la Péninsule de *Jucatan*, qui est leur pays naturel, & où ils ont leurs habitations.

Le lecteur sera peut-être bien aisé de voir la description de cette Péninsule, d'autant plus que j'en ai une entière connoissance, & que j'ai séjourné assez de temps pour y remarquer ce qu'il y a de plus curieux.

Elle est située depuis le seizième degré de latitude Septentrionale jusqu'au vingt-deuxième, depuis le golfe de *Gonajos* jusqu'au golfe de *Triste*. Du côté du sud-ouest elle est attachée au continent, & son autre pointe nommée *le cap Catoche*, est au nord-est. Les Indiens y ont eu autrefois de beaux édifices, dont on voit encore les ruines sur une petite isle voisine, nommée *Caya de Muieris*. Du côté de l'ouest ou ponant, les Espagnols y ont une belle ville nommée *Saint François de Campêche*, & au milieu une autre nommée *Merida*, où il se fait un grand commerce avec les Indiens. Mais *Campêche* étant un port de mer, en a un bien plus considérable. Il y a eu beaucoup d'autres villes & de bourgs sur cette Péninsule; mais depuis que les étrangers ont

Descri-
ption de
la Pénin-
sule de
Jucatan.

fait la guerre aux Espagnols dans ce pays, tout est dépeuplé & réduit presque à rien. Les Espagnols occupent la partie occidentale, & les Indiens, l'orientale qui est du côté des *Honduras*.

Quant à l'étymologie de *Jucatan*, voici ce qu'on en débite. La première fois que les Espagnols aborderent en cette Péninsule, ils demanderent aux Indiens le nom du pays. Ceux-ci qui ne les entendoient pas, leur répondirent, *Jucatan*, qui signifie en leur langue, *Que dites-vous?* Ce qui fit que les Espagnols l'appellerent *Jucatan*, soit que ne sachant pas le langage de cette contrée, ils crussent que c'étoit son véritable nom, ou qu'en effet ils lui aient laissé ce même nom en mémoire de ce qui s'étoit passé.

Gouvernement des
Espagnols dans
cette Péninsule.

Cette péninsule est très-fertile en tout ce que l'Amérique produit. Autrefois elle a été fort peuplée d'Indiens; mais les Espagnols les ont tellement détruit, qu'il n'y en a aujourd'hui que très-peu; & ils sont leurs tributaires, ou pour mieux dire leurs esclaves, car ils n'ont aucune liberté. Ceux qui sont voisins des Espagnols les servent presque pour rien. Ceux de l'autre bord sont obligés de recevoir en certains temps de l'année

un Ecclésiastique Espagnol qu'on leur envoie pour les convertir. Lorsqu'il arrive chez eux, le Cacique, (c'est le nom qu'ils donnent à leurs chefs qui sont comme leurs gouverneurs) est obligé de lui donner azile, ou de lui en chercher un parmi ses gens. Tant que le prêtre est en ce lieu, ils n'oseroient exercer leur religion, car ces peuples sont idolâtres. A peine est-il parti, qu'ils recommencent comme auparavant. Ce que j'en ai appris de ceux de la nation, qui parloient Espagnol, c'est que chacun d'eux a son Dieu particulier. Ils ont pourtant des lieux où ils s'assemblent pour les adorer en commun, & qui leur servent d'église quand les prêtres Espagnols y sont. Lorsqu'un enfant vient de naître, ils le portent dans cette église où il doit passer la nuit, exposé tout nud sur une petite place qu'ils ont parsemée de cendres passées dans un tamis fait d'écorce d'arbre. Le lendemain ils y retournent, & remarquent les vestiges de l'animal qui s'est approché de l'enfant. S'il y en a eu deux, ils les prennent tous deux pour patrons. S'il n'y en a eu qu'un, ils ne prennent que celui-là. Ensuite ils élèvent l'en-

Habitans
idolâ-
tres. gen-
re de
leur ido-
lâtrie.

Céré-
monies
de leurs
baptê-
mes &
de leurs
mariages

fant jusques à ce qu'il ait connoissance de leur religion. Quand il la connoît & qu'il est devenu grand, les parens lui nomment son patron ; & soit fourmi, soit rat, souris, chat ou serpent, il doit l'adorer comme son Dieu. Ils ne le reclament jamais que dans l'adversité ; c'est-à-dire, lorsqu'ils ont perdu quelque chose, ou qu'on leur a fait quelque déplaisir.

Pour cela ils vont dans une maison destinée à cet usage, & offrent une gomme nommée *Copal*, comme nous offrons l'encens. Après cela, quelque chimere qui leur passe par la tête, soit desir de se venger de quelque affront prétendu, soit toute autre pensée, ils croient que c'est leur patron qui la leur inspire, & ils ne manquent point de l'exécuter.

Quelques Espagnols m'ont dit, que quand c'étoient des femmes, & qu'elles avoient de grands animaux pour patrons, le diable venoit sous cette figure se joindre avec elles. Y a-t-il rien de plus chimérique ?

Dans leurs mariages ils observent de certaines cérémonies, & ne prennent qu'une femme. Quand quelqu'un veut se marier, il convient avec le pere & la mere de la fille, ensuite on s'assemble,
on

on se réjouit , & le lendemain des noces la fille vient se présenter devant sa mère , se jette par terre , & rompt un petit chapeau de verdure que les vierges portent ordinairement ; enfin elle fait plusieurs gémissemens , pour témoigner le regret qu'elle a d'avoir perdu sa virginité.

Ces Indiens sont laborieux & fort éloignés de la paresse des autres. Leur génie s'exerce à faire mille petits ouvrages jolis ; mais peu utiles. Il se trouve dans leur pays quantité de bois qui leur fournit de très-belles teintures : celui dont nous nous servons pour le noir & pour le violet vient de-là ; c'est pourquoi on l'appelle bois de Campêche. Leurs habitations sont belles , & ils n'y plantent que des choses nécessaires à la vie. Les femmes filent du coton , dont ils font de hamacs , qui sont une manière de lits très-beaux. On ne les voit jamais en guerre avec les autres indiens ; parce qu'ils en sont fort éloignés , & qu'ils n'ont que les Espagnols pour voisins. Leur plus grand voyage se termine aux isles qui sont dans le golfe des Honduras , où ils demeurent quelquefois ; mais pour l'ordinaire ils retournent en terre ferme.

Habile-
té de
certains
Indiens.

L'Olo-
ois ap-
prend
des nou-
velles de
la Hour-
que.

Après cette digression , je reviens à nos Aventuriers que nous avons laissés sur les petites isles. Quand ils y eurent séjourné environ trois mois, l'Olonois eut nouvelle que la Hourque dont nous avons parlé approchoit. Il donna ordre qu'on appareillât les vaisseaux, de peur qu'elle n'eût le temps de se décharger. Quelques-uns représenterent qu'il valoit mieux attendre son retour, parce qu'elle auroit de l'argent, que de la prendre ainsi lorsqu'elle n'avoit que des marchandises. Cet avis fut suivi; les Flibustiers ne laisserent pas d'envoyer des canots pour l'observer : mais ceux qui le montoient, ayant appris qu'ils étoient à cette côte, se contenterent de débarquer les marchandises, & ne précipiterent point leur retour.

L'Olonois & ses gens ennuyés d'attendre, eurent quelque soupçon que ce vaisseau leur pourroit échapper, ils résolurent de l'aller attaquer, ne sçachant pas si à mesure qu'on en déchargeoit les marchandises on en embarquoit de nouvelles.

Il atta-
que le
Vaisseau
succès
du com-
bat.

Dans cette incertitude ils allerent à son bord; mais les Espagnols qui avoient été avertis, s'étoient déjà précautionnés, ayant préparé leur canon,

& débâclé leur navire; c'est-à-dire, ôté tout ce qui leur pourroit nuire pendant le combat. Leur canon étoit en batterie au nombre de cinquante-six pieces outre beaucoup de grenades, de pots-à-feu, de torches, de saucissons qu'ils avoient sur les châteaux d'avant & d'arrière.

Quand nos Aventuriers approchèrent, ils s'apperçurent bien qu'ils étoient découverts & qu'on les attendoit; cependant ils ne laisserent pas d'attaquer. Les Espagnols se mirent en défense, & quoiqu'inférieurs en nombre, ils leur donnerent bien de l'exercice. Mais après avoir combattu presque un jour entier, comme ils n'étoient guères plus de soixante hommes, ils se lassèrent; & les Aventuriers voyant que leur feu diminueoit, les aborderent & se rendirent maîtres de la Hourque.

Sur le champ l'Olonois envoya quelques petits bâtimens dans la riviere, afin de prendre la patache, qui venoit, disoit-on, chargée de cochénille, d'indigo & d'argent. Mais les Espagnols ayant sçu la prise de la Hourque, ne firent pas descendre la patache, & se retrancherent si bien sur la riviere, que les Aventuriers n'osèrent rien entre-

prendre. *Patache* signifie un petit vaisseau de guerre qui mouille à l'entrée d'un port pour connoître les navires qui viennent ranger la côte.

Imprudence
des
Aventuriers.

L'Olonois ne fit pas un grand butin en prenant ce bâtiment, comme il se l'étoit imaginé; s'il l'eût pris lorsqu'il arriva, il auroit eu toute sa charge, qui valoit plus d'un million; & en cela il manqua de conduite; car il pouvoit bien juger, que découvert comme il l'étoit, ayant demeuré près de six mois à cette côte, ce bâtiment ne chargeroit jamais à sa vue.

On ne trouva dans la Hourque qu'environ vingt mille rames de papier, & cent tonneaux de fer en barre qui servoit de lest au vaisseau. On y trouva aussi quelques ballots de marchandises, mais de peu de valeur: ce n'étoit que des toiles, serges, draps & rubans de fil en grande quantité. Tout cela ne laissoit pas de valoir de l'argent, & cependant les Aventuriers n'en profitent presque point; car ayant partagé ce qui pouvoit être à leur usage, ils dissipèrent le reste, comme le papier qu'ils employèrent à faire des serviettes, & mille autres bagatelles. Quelques huiles d'olive & d'a-

mande furent consumées inutilement.

Un assez grand nombre de ces Aventuriers nouveaux venus de France, qui n'avoient entrepris ce voyage avec l'Olonois que parce qu'ils l'avoient vu revenir de Marecaye comblé de biens, ennuyés de cette misérable vie, commencerent à se plaindre, & à dire hautement qu'ils vouloient retourner à la Tortue. Les vieux Aventuriers accoutumés aux murmures, se moquerent d'eux, disant qu'ils aimoient mieux périr que de s'en retourner sans argent. Enfin ils se liguerent les uns contre les autres. Les plus expérimentés d'entr'eux voyant que le voyage de Nicaragua, ne réussissoit point, s'embarquerent la plupart en secret sur le bâtiment que montoit Moyse Vauclin, qu'on avoit pris au port de *Cavallo*, & qui alloit fort bien à la voile.

Leur parti étoit pris de quitter l'Olonois, d'aller à la Tortue raccommoder leur bâtiment, & ensuite de retourner en course : mais lorsqu'ils voulurent sortir ils échouèrent sur un Recif, & leur dessein échoua avec eux. Si ce bâtiment n'eût pas péri de la sorte, il auroit fait bien du mal aux Espagnols ; car c'étoit le meilleur Voilier qu'on eût

La plupart des Aventuriers abandonnent l'Olonois : ce qui leur arrive.

vû depuis cinquante ans dans toute l'A-
mérique.

Moyse Vauclin se voyant sans vaisseau, chercha l'occasion d'en recouvrer un autre : il trouva fort à propos le chevalier du Plessis qui venoit de France, exprès pour croiser sur les Espagnols ; & comme Vauclin connoissoit le pays, & les lieux que les Espagnols fréquentent, il fut bien reçu du chevalier, qui lui promit la première prise qu'il feroit, en cas qu'il se retirât en France. Mais il ne put accomplir sa promesse ; car en combattant contre un navire Espagnol de trente-six pièces de canon, il fut tué, & Moyse déclaré Capitaine de son vaisseau, avec lequel il fit une prise devant la *Havane* chargée de *Cacao*, qui valoit plus de cent cinquante mille livres.

L'Olonois qui étoit dans les *Honduras* conçut tant de dépit contre Moyse qui l'avoit quitté, qu'il jura de s'en venger si jamais il le rencontroit. Un nommé le Picard l'abandonna aussi ; mais au lieu de retourner à la Tortue, il alla le long de la côte de *Costa-rica*, où il croisa devant la rivière de *Chagre*, afin de prendre le premier Bâtiment qui se présenteroit. Ennuyé d'être là sans

rien faire, il résolut avec son Equipage de quatre-vingts hommes ou environ, de descendre dans la riviere de *Vera-gua*, & de piller le bourg de même nom, qui est sur cette riviere. Il exécuta son entreprise assez facilement, & sans grande résistance ; mais aussi sans trouver beaucoup de choses, parcequ'il ne demeure dans ce bourg que des esclaves qui vont fouiller la terre sur les montagnes voisines.

Ils mettent cette terre dans des sacs pour la laver ensuite, & ils y trouvent des paillettes d'or très-pur & très-fin. Ils appartiennent à des bourgeois & à des marchands de la ville de *Nata*, située sur la mer du Sud à vingt lieues de leur bourg, qui n'est bâti sur cette riviere que pour y occuper des esclaves, & quelques bandits Espagnols qui s'y sont venus refugier.

Le Picard ne demeura pas là longtemps ; les Espagnols, qui s'étoient assemblés de *Nata* & de *Panama*, le contraignirent de décamper au plus vite : ce qu'il ne put faire sans se battre en retraite le mieux qu'il put ; mais non sans y laisser plusieurs des siens, tant morts que blessés, outre quelques prisonniers qui étoient demeurés derriere

dans un petit canot. Ils n'eurent pas même le loisir de prendre tout leur butin, & n'emportèrent qu'environ trois ou quatre livres d'or qu'ils trouverent dans des flacons ; si bien que le Picard alla courir le bon bord pour trouver une meilleure fortune.

Course
& nau-
frage de
l'Olo-
nois.

L'Olonois étoit fort en peine, ayant un grand vaisseau équipé de 300 hommes, sans vivres ; en sorte qu'ils étoient contraints d'aller tous les jours à terre pour pourvoir à leur nourriture. Ils tuoient tout ce qu'ils rencontroient, & le plus souvent des oiseaux & des singes. Voilà ce qu'ils faisoient de jour. La nuit avec vent de terre, ils tâchoient de sortir & d'avancer chemin. Après beaucoup de peine ils gagnèrent le Cap *Gracia à dios*, & allèrent jusqu'aux îles de *Las Perlas*, & de *Carneland*.

L'Olonois avoit encore quelque espérance de descendre à *Nicaragua*, d'y laisser son Navire, & de gagner la rivière de *Saint Jean* avec les Canots qu'il avoit. C'étoit par cette rivière qu'il se proposoit d'entrer dans le Lac de *Nicaragua*. En effet, il y laissa son Navire ; mais non pas comme il le croyoit ; car ce vaisseau tirant beaucoup d'eau, il voulut l'approcher de la côte, & le

mit sur un Récif, d'où il ne put jamais le retirer. Il eut beau mettre ses canots à terre, & décharger le canon, tout cela fut inutile. Comme il n'y avoit point de remede, ses gens allerent à terre, où ils firent des *Ajoupas*, qui sont de petites Loges semblables à des baraques, en attendant qu'il passât quelque bâtiment pour les tirer de-là.

Cependant l'Olonois accoutumé aux traverses, ne prit aucun chagrin de tout ceci, du moins n'en fit-il point paroître; au contraire il conjura ses gens de ne point perdre courage, les assurant qu'il avoit trouvé le moyen de sortir de ce lieu, & de faire fortune avant que de retourner à l'isle de la Tortue.

Il en occupa une partie à planter des vivres sur cette isle; c'est-à-dire des pois que l'on recueille, & qui sont bons à manger au bout de six semaines : quelques-uns à aller à la chasse & à la pêche; d'autres à dépecer le bâtiment, pour en tirer autant de bois & de cloux qu'ils pourroient, & en faire une barque longue : enfin avec leurs canots ils espéroient encore entrer dans le Lac de *Nicaragua*. Pendant qu'ils feront leur barque, je donnerai ici une petite description des isles de *Carneland*.

Expédient de l'Olonois après son naufrage.

Elles sont voisines de quantité d'autres situées sous le douzième degré cinquante minutes de latitude Septentrionale, environ à quarante lieues du cap de *Gracia à Dios*, & habitées par une forte d'Indiens de terre ferme, qui y viennent quelquefois passer une partie de l'année. L'une de ces îles est plus grande que l'autre; la plus grande peut avoir quatre à cinq lieues de tour; & l'autre, trois. Le terroir en est très-bon & fort fertile; on y voit de grands bois; & on pourroit y demeurer; mais il faut y creuser des puits pour avoir de l'eau, & cette eau est moitié douce & moitié salée.

Mauvais
Indiens
de terre
ferme.

Les Aventuriers y viennent souvent; car ils n'osent aller en terre ferme, où les Indiens sont méchans & ne veulent souffrir aucune nation, étant eux-mêmes sans demeure fixe, & toujours errans dans les bois. Les Aventuriers n'avoient jamais pu en découvrir aucun; mais lorsque l'Olonois parut sur les îles, ceux d'entr'eux qui étoient marqués pour la chasse, en trouverent trois qui prirent aussi-tôt la fuite. On les poursuivit si vivement, qu'on les vit entrer dans une tanière sous terre, où sans rien craindre on entra après eux,

Les
Aventu-
riers en
pren-
nent
trois à la
chasse.

on les prit, & on les amena au quartier de l'Olonois, sans leur faire aucun mal. Ils étoient trois, savoir deux femmes & un homme.

Nos Aventuriers s'imaginèrent que cette capture étoit un coup de fortune pour eux ; ils pensoient faire amitié avec ces ~~Sauvages~~ afin de pouvoir ensuite entrer dans leur pays, mais ils furent bien trompés dans leur attente. Après leur avoir fait toutes les caresses du monde, ils donnerent aux deux femmes quantité de petits miroirs, & d'autres choses de cette nature qu'on présente ordinairement aux femmes ; ils firent aussi présent aux hommes de haches, de couteaux, & d'instrumens pour la pêche. Mais au-lieu que les autres Indiens estiment toutes ces choses, ceux-ci les méprisèrent & ne daignèrent pas seulement les regarder. Pendant tout le temps qu'ils furent avec les Aventuriers ils ne se parlèrent jamais : On leur présenta à manger des fruits, & des choses qu'ils connoissent bien ; ils en mangerent. Après cela on les mit en liberté, & on leur fit signe de s'en aller avec leurs camarades, & de leur porter ces choses que les Aventuriers leur avoient données ; mais ils n'en

Présens
que les
Indiens
mépri-
sent.

Destinée d'un
Aventurier pris
par les
Indiens.

voulurent rien faire. Cependant l'homme prit quelques couteaux, & sur le champ ils se sauverent, sans que depuis on les ait vû reparoître. Dès le lendemain un des Aventuriers s'étant émancipé d'aller seul à la chasse, tomba entre leurs mains, & fut roti & mangé, à ce qu'on a pu conjecturer; car trois jours après on trouva un pied & une main de ce misérable, qui étoient brûlés.

Un jour un Aventurier de la Jamaïque vint mouiller à ces isles. La nuit ils vinrent sous l'eau, lui emporterent son ancre qui pouvoit peser six cens livres, & attacherent le cable à un rocher. Il y a le long de cette côte de très-méchans Indiens que les Espagnols n'ont jamais pu assujettir. J'en rapporterai encore dans la suite quelques histoires assez curieuses.

L'Olonois vint enfin à bout de son dessein, & dans l'espace de dix mois qu'il demeura sur ces isles avec son monde, il bâtit une barque longue, capable de porter la plus grande partie de ses gens qu'il mit dessus, & le reste dans ses canots. En cet équipage il entra dans la riviere de St. Jean, nommée par les Espagnols *Desaguadera*. Comme il la remontoit, il fut décou-

L'Olonois découvert par les Indiens.

vert par les Indiens qui appartenoient aux Espagnols, & qui en avertirent promptement leurs maîtres. Ceux-ci envoyèrent au devant de lui une troupe d'Indiens qui l'empêchèrent d'aller plus avant, & l'obligèrent à se retirer avec perte de beaucoup de ses gens.

Nos Aventuriers étoient désolés de ne pouvoir ni faire quelque prise, ni retourner à l'isle de la Tortue; car ils n'avoient point de vaisseaux. Ils se séparèrent donc, de peur de s'affamer les uns les autres, & chacun alla à son bord; une partie se rendit au cap de *Gracia à dios*, où elle demeura avec une nation d'Indiens qui souffrent les Aventuriers chez eux, & même qui les aiment. L'autre partie alla à *Boca del Toro*, où il arrive souvent des Aventuriers cherchant de la tortue pour ravitailler leurs vaisseaux. Ceux-ci avoient en vue lorsqu'il en arriveroit quelques-uns, de s'embarquer avec eux.

Désolation des
Aventuriers.

Ils descendirent en un lieu nommé la *Pointe à Diegue*, à cause qu'il y a là de l'eau bonne à boire. Ayant tiré leurs canots à terre, ils dressèrent un Fort: c'est-à-dire, un retranchement de pieux, afin de se garantir des Indiens, qui y sont fort à craindre. L'Olonois avec sa

L'Olo-
nois
croisant
devant
Cartha-
gene, sa
mort.

Barque avoit dessein de croiser devant Carthagene, en passant les *Bayes Barou*, qui sont près du Golfe *Del Darien*, il fut obligé d'aller à terre, & de chercher quelque bourgade, soit d'Indiens soit d'Espagnols, à piller pour avoir des vivres; mais cette entreprise ne lui réussit pas mieux que les autres fois; au contraire il eut le malheur d'être pris par les Sauvages que les Espagnols appellent *Indios bravos*, ils le hacherent par quartiers, le firent rotir & le mangerent.

Telle fut la vie & la fin de l'Olonois; ses camarades qui échapperent, arrivèrent à la Tortue avec leur barque; n'ayant jamais fait de course plus funeste que celle-là. J'oubliois de dire qu'une partie du monde de l'Olonois, qui s'étoit retirée sur une isle le long de la côte de Carthagene, nommée *l'isle Forte*, y trouverent des Anglois Aventuriers, qui avoient dessein de faire descente en terme ferme, & que cette occasion se présenta fort à propos pour les délivrer. Dans l'espérance de faire quelque butin, ils dirent aux Anglois, qu'ils avoient encore de leurs camarades en beaucoup de lieux le long de la côte. Les Anglois réjouis d'apprendre



cette nouvelle, les chercherent, & les prirent dans leurs vaisseaux. Leur dessein étoit de monter la riviere de *Mouſtique*, qui est au cap de *Gracia à Dios*, & de trouver quelque Ville Espagnole à piller ; parce que perſonnen'y avoit encore été. Un des leurs les avoit assurés qu'il y avoit communication entre cette riviere & le lac *Nicaragua*. Sur cette espérance les Aventuriers s'embarquerent au nombre de cinq cens dans des canots pour monter la riviere : mais après avoir tenté la fortune quinze jours durant sans trouver autre chose, que de petits lieux où les Indiens se retiroient, & qui étoient entièrement dénués de vivres, ils chercherent divers moyens pour sortir de cet embarras.

Enfin voyant qu'ils ne gaignoient rien, ils allerent au travers des bois pour chercher un chemin. Mais après avoir employé quelques jours à courir de côté & d'autre, ils ne purent découvrir aucune route, ni faire quelque prisonnier qui leur servît de guide. Ils s'en retournerent donc sans avoir rien fait. La faim qui les pressoit extrêmement, précipitoit encore leur retour, & s'ils avoient trouvé des Sauvages,

Extrême-
mité où
sont réduits les
gens de
l'Olo-
nois.

ils étoient résolus d'en tuer quelqu'un pour se nourrir ; car ils ne mangeoient que de l'herbe & des feuilles d'arbres. Ils regagnerent pourtant peu-à-peu le bord de la mer , où ils trouverent les Indiens du cap de *Gracia à dios* , qui leur donnerent des vivres ; & ils demeurèrent quelque temps dans ce lieu avant que de se rembarquer. Ils auroient même entrepris encore quelque chose , mais la nécessité fut cause que la dissension se mit entr'eux. Toutefois ils se séparent sans autre disgrâce que la faim qu'ils avoient endurée.

C H A P I T R E X.

Aventure d'Alexandre surnommé Bras de fer.

Réflexion de l'Auteur sur quelques événemens de son Histoire.

LORSQUE je fais réflexion à ce que j'ai déjà dit des Aventuriers, & à ce qui me reste à en dire, je ne doute point que parmi ceux qui liront leur histoire, il ne s'en trouve quelques-uns de difficile croyance, & qui, sur le moindre récit de quelque aventure singulière, ne soient tentés de prendre l'Historien pour un Roman-

cier. Je ne conseille pas à ces messieurs de lire la vie des Flibustiers, où tout est extraordinaire.

En effet comme ils sont presque toujours sur mer, & que cet élément est sans cesse agité de furieuses tempêtes, ils sont souvent naufrage, & ces naufrages les jettent en des périls aussi surprenans que terribles. Comme ils forment des entreprises hardies & difficiles, l'exécution de ces entreprises les expose à tout moment à des aventures également étonnantes & incroyables.

Ainsi que peut-on penser quand on voit Pierre le Grand avec un petit vaisseau monté de quatre légères pieces de canon, de vingt hommes, se rendre maître presque en un instant du vice-amiral des galions du roi d'Espagne, & s'en retourner en Europe riche à jamais ?

Que peut-on s'imaginer lorsqu'on apprend que Rôc, après son naufrage, marche en victorieux dans un pays ennemi ; qu'il défait, en chemin faisant, les Espagnols, s'empare de leurs chevaux, se saisit d'une barque, & se tire enfin d'un grand péril, sans autre perte que de deux de ses gens blessés, & deux tués ?

Que peut-on croire enfin en lisant que l'Olonois découvert par les ennemis , accompagné d'un petit nombre de siens , ait attaqué & pris une frégate armée de dix pièces de canon , & de quatre-vingts hommes de la plus belle & de la plus vigoureuse jeunesse de la *Havana* , & qu'il ait fait ensuite tout ce que nous avons vu ?

Certainement ces choses sont extraordinaires : mais aussi pour peu qu'on soit de bon sens & sans prévention , il est aisé de voir qu'elles sont accompagnées de circonstances si originales & si naturelles , qu'il est mal-aisé d'en douter , puisqu'enfin elles respirent par-tout la vérité. D'ailleurs , tout extraordinaires qu'elles soient , je puis bien assurer que je les ai vues moi-même ; & si mon témoignage ne suffit pas pour en accréditer le récit , je suis encore en état de le confirmer par celui de quantité de gens de considération , qui sont encore pleins de vie , & que je nommerois volontiers , si ce n'est qu'occupant maintenant des postes avantageux , ils seroient peut-être fâchés qu'on sût qu'ils ont été Flibustiers , quoiqu'exerçant ce métier ils aient fait mille belles actions qui

Témoignages
pour la
vérité de
cette hi-
stoire.

méritoient d'être rapportées Je pense toutefois qu'ils ne se foucient guere qu'on les rapporte, puisque depuis ce temps-là ils en ont fait d'aussi belles, mais plus glorieuses pour eux, & plus utiles pour leur patrie, n'ayant plus tiré l'épée que pour le service de leur prince.

Pour revenir à ceux qui donnent le nom de Roman à tout ce qui leur cause quelque surprise, que diroient-ils, si on leur rapportoit les expéditions d'Alexandre surnommé *Bras de fer*, Alexandre surnommé *Bras de fer*. à cause de la force de son poignet. On peut dire que ce nouvel Alexandre a autant signalé son nom entre les Aventuriers, que l'ancien Alexandre a distingué le sien entre les conquérans. On ne doit pas trouver la comparaison étrange ; car enfin Alexandre le grand, tout Alexandre qu'il étoit, étoit-il autre chose qu'un Aventurier, mais un Aventurier de famille royale ? & celui dont je vais parler, étoit de condition.

Il étoit beau de visage, robuste de corps ; j'en puis parler pour l'avoir vu de près ; parce que je l'ai pansé & guéri d'une blessure considérable. Ma fortune étoit faite après cette cure, s'il avoit

été aussi libéral qu'Alexandre ; mais par malheur pour moi il ne l'étoit pas. Il avoit beaucoup de tête quand il s'agissoit d'entreprendre, & un grand courage lorsqu'il falloit exécuter.

Bien différent des autres Aventuriers, qui vont en course avec des flottes entières, il n'y alloit jamais qu'avec un seul vaisseau nommé le *Phœnix*, rempli de gens d'élite & de résolution comme lui. Je ne dirai qu'un seul incident de sa vie ; il me l'a récité lui-même en Espagnol, & je le rapporte ici en François.

Un jour qu'il étoit en mer pour l'exécution d'un dessein de conséquence, qu'il est inutile de dire puisqu'il ne réussit pas, après un long calme il fut tout-à-coup surpris d'un grand orage accompagné de vents & de tonnerres furieux. Les vents lui brisèrent ses mâts, & le tonnerre mit le feu à la soute aux poudres, qui firent sauter toute la partie du vaisseau qu'elles occupoient, avec ceux qui étoient dessus, & qui furent tués avant que de tomber dans l'eau. Ceux de l'autre partie du Vaisseau se trouverent tout-à-coup dans la mer ; mais comme ils étoient fort près de terre, il s'en sauva pour

Naufrage d'Alexandre Aventurier. Comme il se sauve avec ses gens.

le moins trente ou quarante à la nage, & notre Alexandre ne fut pas des derniers. Ils aborderent dans quelques isles aux environs de *Boca del Drago*, habitées par des Indiens qu'on n'a pu encore réduire, & dont je ne dis rien ici, parce que j'en parlerai ailleurs.

Ils parcoururent quelque temps les bords de la mer, pour recueillir ce qu'ils pourroient du débris de leur naufrage. Ils songerent à se garantir des insultes des Indiens, qui sont terribles dans ces contrées; à reconnoître les lieux, de peur de surprise; enfin à observer quand il passeroit quelque bâtiment, pour les tirer de cet endroit. Dans ce dessein ils ne quittoient guere le bord de la mer.

Un jour qu'ils erroient à leur ordinaire, une troupe d'Indiens vint les assaillir, ils en tuerent un bon nombre, & en firent quelques-uns prisonniers. Alexandre crut que pour leur ôter l'envie de venir désormais les attaquer, il falloit leur inspirer de la crainte. Avant que de renvoyer les prisonniers, il fit attacher un bouclier de cuir fort épais aux ossemens d'une baleine, qui se trouverent là par hazard. On fit entendre par signe à ces barbares de

tirer leurs fleches contre le bouclier. Ce que quelques-uns des plus robustes firent avec beaucoup d'adresse ; mais les fleches se briserent, & à peine purent-elles effleurer le poil du bouclier. Ce fut une espece de merveille qui les surprit ; car leurs fleches sont si aiguës & si pénétrantes, qu'elles percent d'outre en outre toutes sortes d'animaux. On leur demanda par signe s'ils vouloient voir quelle étoit la force des armes des Aventuriers ; parce qu'ils s'imaginoient, comme ils le firent entendre, que l'arquebuse étoit une espece d'arc, & la baguette la fleche, & afin de leur faire connoître quelle étoit la force de l'arquebuse, Alexandre donna ordre à un Flibustier de tirer la sienne contre le bouclier. Ce Flibustier s'étant éloigné de six pas plus qu'eux ; déchargea son fusil, & perça non seulement le cuir du bouclier ; mais encore l'os de la baleine auquel il étoit attaché. Les Barbares étonnés s'approcherent de plus près pour voir le coup, & demanderent une balle, dans l'espérance d'en faire autant. On leur en donna une, ils la mirent au bout d'un dard, & soufflerent ensuite de toute leur force, croyant que ce souffle étoit la

cause du grand bruit qu'ils avoient entendu ; mais dès qu'ils eurent lâché la balle, elle tomba à leurs pieds, & ils en furent si étonnés, qu'Alexandre les ayant renvoyés, non seulement il n'en a eu depuis aucune nouvelle, mais il n'a même vu qui que ce soit qui ait osé l'attaquer.

Nos Aventuriers commençoient à s'ennuyer d'être si long-temps dans cet endroit, lorsqu'ils apperçurent d'assez loin un vaisseau en mer, qui tiroit droit où ils étoient. Ils se cachèrent, se doutant bien que ce vaisseau n'approcheroit pas s'ils se montroient. Les uns étoient d'avis qu'on priât le chef du vaisseau de les prendre dans leur bord : les autres au contraire opinoient à se défendre, craignant qu'on ne leur ôtât la liberté, & qu'on ne leur fit peut-être pis. Alexandre, qui étoit vif à délibérer, & encore plus prompt à se résoudre, décida que bien loin de se défendre il falloit attaquer. Les Aventuriers déférèrent tous à son sentiment, parce qu'il avoit beaucoup d'ascendant sur eux, & qu'ils se fioient entièrement à sa conduite & à sa valeur, qu'ils avoient déjà éprouvée en mille occasions.

Il découvre un vaisseau en mer.

Le vaisseau aborde, attiré, comme on a vu depuis, par la disette d'eau où il étoit, car dans ces isles l'eau est très-bonne. C'étoit un vaisseau marchand équipé en guerre. Les capitaines firent descendre ~~Sur~~ leurs meilleurs soldats à terre, & se mirent à leur tête, parce qu'ils savoient les périls que l'on courroit dans ce lieu, à cause des Indiens dont j'ai parlé. Ils ne songeoient guere à nos gens qui se tenoient cachés, & tout prêts à exécuter ce que nous allons voir.

Il est bon de remarquer que nos Aventuriers avoient demeuré assez longtemps dans ces lieux pour en savoir les détours. Ils se glissèrent donc fort doucement le long des arbres qui étoient fort touffus alors, défilèrent ensuite par des routes secrètes qu'ils connoissoient; en sorte qu'en peu de temps ils environnerent le grand chemin qui coupoit le bois, & que leurs ennemis tenoient, de peur de surprise. Ils marchaient tous en bon ordre. Cependant nos Aventuriers se tenoient derrière les arbres; parce qu'ils avoient combattu à découvert, les ennemis, qui étoient en plus grand nombre n'auroient pas manqué de les défaire.

Mais

Mais comme ils ne les perdoient pas de vue , ils firent tout-à-coup sur eux une décharge aussi meurtrière qu'imprévue. Aussi-tôt les ennemis firent face, sans tirer pourtant, parce qu'ils ne voyoient personne. Mais comme il tomboit sans cesse quelques-uns des leurs , & qu'ils n'appercevoient point de flèches , ils comprirent facilement qu'ils avoient affaire à d'autres gens qu'à des Indiens ; & pour rendre inutile le feu de ceux qui les attaquoient , ils s'aviserent de se mettre ventre à terre , & de ne se point relever , ou que ce feu n'eût cessé , ou qu'ils ne vissent quelqu'un paroître.

Les Aventuriers qui regardoient par les ouvertures qu'ils avoient faites dans l'épaisseur du feuillage , furent bien surpris de ne plus rien voir : ils s'imaginèrent d'abord que les ennemis pourroient s'être retirés ; mais n'ayant point entendu de bruit qui eût marqué leur retraite , ils ne sçavoient ce qu'ils étoient devenus , encore moins ce qu'ils devoient faire eux-mêmes.

Alexandre se trouvoit dans la même peine ; mais impatient de vaincre , il se détermina promptement , & sortit accompagné de ceux qui étoient

alors auprès de lui pour chercher les ennemis. Ceux-ci l'ayant apperçu, jetterent un cri, se reléverent, & coururent sur le champ à lui. Alexandre les voyant venir avec tant d'impétuosité, se mit à quartier avec les siens, & laissa passer le torrent ; ensuite il s'attacha à celui qui marchoit à leur tête, & lui porta un coup de sabre, qui coula sans aucun effet le long d'un grand bonnet dont sa tête étoit couverte. Il alloit redoubler, lorsqu'une racine d'arbre qui sortoit de terre, & qu'il rencontra malheureusement sous ses pieds, le fit tomber. A l'instant il se releva à-demi soutenu sur une main, ne pouvant mieux faire, parce qu'il étoit étrangement pressé par son adversaire, & du revers de l'autre main, (car il avoit le poignet rude) il fit sauter le sabre de son ennemi, ce qui lui donna le loisir de se relever tout-à-fait, & de crier, *à moi Camarades, à moi*, pour avertir ceux qui étoient encore dans le bois. Ses camarades sortant aussi-tôt, les uns d'un côté, les autres d'un autre, & prenant les ennemis, tantôt à dos, tantôt en flanc, puis en queue, en firent un grand carnage, enfin se réunissant

tous à un signal que leur fit Alexandre, ils fondirent sur eux le sabre à la main, & les trouverent tellement affoiblis, qu'ils tuerent sans peine jusqu'au dernier, ayant pris à cœur de n'en pas laisser échapper un seul.

D'un autre côté, ceux qui étoient demeurés dans le vaisseau entendant le bruit de la mousqueterie, crurent que leurs gens avoient rencontré quelque embuscade, ou quelque parti d'Indiens; mais comme la troupe de Soldats qui avoit fait descente, étoit brave & nombreuse, ils crurent qu'elle avoit taillé en pieces ces Indiens, & que les autres se seroient sauvés dans leurs cavernes. C'est pourquoi ils se contenterent de tirer le canon de leur bord pour les effrayer.

Cependant nos Aventuriers ne perdirent point de temps. Ils dépouillerent les morts, se vêtirent de leurs habits, & ayant le visage presque entièrement cachés sous de grands bonnets qu'ils avoient ôtés à leurs ennemis, enfin poussant de grands cris pour marque de leur victoire, ils marcherent vers le vaisseau. Ceux qui étoient dedans les voyant venir, crurent que c'étoit leurs camarades qui

revenoient vainqueurs, & les reçurent dans leur bord. Aussi-tôt les Aventuriers firent main-basse sur tous ceux qu'ils rencontrèrent, & qui ne s'attendant à rien moins, résistèrent peu, parce qu'il n'étoit resté dans le Vaisseau que des marchands, des matelots & fort peu de milice. De manière que les Aventuriers s'en rendirent bientôt maîtres, & le trouverent chargé de toute sorte de marchandises & de richesses, dont je n'ai point appris le détail.

J'ai sçu d'Alexandre même plusieurs autres entreprises que je n'écris point; car j'ai remarqué qu'en les récitant, il passoit fort légèrement sur ce qui le regardoit, & appuyoit beaucoup sur ce qui concernoit les autres, leur en donnant presque toute la gloire. En sorte que si je rapporte quelques circonstances qui le regardent, je ne les tiens pas de lui; mais de ses camarades.

Je n'étois pas à cette expédition, & je ne l'ai rapporté que pour détromper ceux qui ne peuvent rien lire de singulier, sans s'imaginer qu'on leur en impose.

Voici un événement bien plus sur-

prenant, arrivé depuis quelques années au capitaine Montauban, dont toute la ville de Bourdeaux pourroit rendre un fidèle témoignage.

CHAPITRE XI.

Voyage du Capitaine Montauban en Guinée, avec quelques particularités de sa vie.

LE capitaine Montauban a couru pendant plus de vingt années les côtes de la nouvelle Espagne, de Carthagene, du Mexique, de la Floride, de la nouvelle York, les isles canaries, & le Cap Verd.

La campagne qu'il fit en 1691 fut mémorable par le ravage des côtes de Guinée, il entra dans la riviere de Serrelion, & ayant pris la forteresse avec 24 pieces de canon qui la défendoient, il la fit sauter, de crainte que les anglois ne vinssent s'y établir. En 1694 on le vit sur la côte de Caraque, & de là monter au vent de sainte Croix, où sur l'avis qu'on lui donna qu'un convoi de vaisseaux devoit partir pour les isles Barbades &

L 3

Niève pour passer en Angleterre , il alla à la hauteur des Bermudes à dessein de l'enlever. Peu de temps après son arrivée il le vit paroître venant à lui ; mais il le prévint en attaquant l'escorte nommée *le Loup* , qu'il enleva avec deux vaisseaux marchands chargés de sucre , le reste s'étant sauvé pendant le combat.

Comme il emmenoit cette prise en France, il se rendit maître d'un vaisseau Anglois de 16. pieces de canon qui alloit en Angleterre , & le vendit à la Rochelle, où l'Amirauté le jugea de bonne prise. Ensuite continuant sa route il arriva le 3 Septembre 1694. à Bourdeaux avec les 3 autres vaisseaux qu'il vendit, après qu'on les eut aussi jugés de bonne prise.

Les Flibustiers de sa compagnie, qui n'avoient pas vu la France depuis longtemps, se trouvant alors dans une ville abondante en toutes choses, firent de terribles dépenses, & sur le bruit qui s'étoit répandu dans la ville des grosses prises où ils avoient part, on ne faisoit aucune difficulté de leur prêter. Leur extravagance alla si loin, que non contents de courir la ville en masque jour & nuit, ils s'y faisoient porter

en chaise, précédés de flambeaux allumés en plein midi. La débauche en fit mourir quelques-uns, d'autres désertèrent ; & le capitaine Montauban voyant que son monde diminuoit, se déterminâ à partir au plutôt.

Son premier soin fut d'amasser assez de jeunes gens du pays pour remplir le nombre des *Flibustiers* qu'il avoit perdu, & ayant ravitaillé son vaisseau qui n'avoit que 34 pièces de canon, il partit au mois de février 1695 pour aller croiser sur la côte de Guinée.

Sa traversée ne se fit pas sans incidents. Il donna la chasse à deux vaisseaux Anglois vers les îles du Cap Verd, & à deux Armateurs de cette nation à l'île de *Fogo* ou l'île de Feu. Ensuite poursuivant sa route, il alla atterrir au Cap des trois Pointes, où il rencontra la *Garde-Côte*. C'étoit une *Fregate* Hollandoise de 34 pièces de canon, qui croisoit au large. Lorsqu'elle avança pour le reconnoître il arbora Pavillon Hollandois ; mais quand il se trouva à portée il fit mettre Pavillon François. Le combat dura toute la journée, sans que Montauban pût joindre d'assez près son ennemi pour le servir avantageuse-

ment de ses fusils boucaniers, ou pour l'empêcher de se mettre à couvert sous la forteresse des 3. Pointes, où il y avoit deux autres vaisseaux Hollandois armés en guerre.

Il attendit donc au lendemain, dans l'espérance que ces trois vaisseaux joints ensemble viendroient l'attaquer ; mais la fregate se trouva trop maltraitée pour tenter un second combat. Enfin voyant que ses ennemis ne vouloient point se battre, il fit route pour les isles de saint Tomé, & allant reconnoître le Cap de saint Jean, qui est dans la terre ferme de Guinée, il prit un vaisseau anglois de 20 pieces de canon, chargé de dents d'éléphant, de cire, & de 350 Negres, dont quelques-uns avoient été tués par ordre du capitaine, parcequ'ils s'étoient révoltés contre l'équipage & que d'autres s'étoient sauvés à terre dans sa chaloupe qu'ils avoient enlevée.

Dé-là se trouvant à la vue de l'isle du Prince, il prit un capre de brandebourg, qui croisoit dans cette hauteur, & qui enlevait les petites barques sans distinction de nation ni de pavillon. Avant que de s'engager plus loin il envoya sa prise Angloise à saint

Domingue ; mais elle lui fut enlevée au petit Goave.

Montauban revint à la rade des isles du prince & de Saint Tomé , où il échangea son capre de brandebourg contre des vivres ; de sorte que se trouvant en état de partir , il leva l'ancre pour aller vers les côtes d'Angola , qui sont par-de-là la ligne à plus de 250 lieues. Il y arriva le 22 septembre , & découvrit quelque temps après un vaisseau portant pavillon Anglois de 52 pieces de canon. Comme il faisoit toutes les manœuvres nécessaires pour le faire approcher , son ennemi en faisoit de même , croyant que c'étoit un vaisseau marchand. Et ces deux vaisseaux étant à portée l'un de l'autre , l'Anglois tira un coup de canon à balle ; ce qui obligea le capitaine Montauban de mettre pavillon François. A cette vue l'Anglois envoya de son travers deux bordées de canon qui tuèrent sept Flibustiers , sans que de leur part on tirât aucunement ; & cela , pour donner la hardiesse à leur ennemi de les aborder , car ils ne le pouvoient pas eux-mêmes étant sous le vent.

En effet l'Anglois approcha de ma-

L 5

niere que le capitaine Montauban voyant l'occasion favorable, donna le signal à tous les Flibustiers qui s'étoient tenus couchés sur le ventre au-dessus du pont. Ces gens qui n'attendoient que ce moment, se leverent au plus vite, & firent un si grand feu qu'ils ralentirent bientôt celui des ennemis, dont l'équipage étoit de plus de 300 hommes.

Ce grand nombre selon toutes les apparences, devoit les assurer du succès s'ils en venoient aux mains. Aussi les vit-on bientôt venir à l'abordage avec de grands cris, menaçant de ne faire aucun quartier si l'on ne se rendoit pas. Leurs grapins n'ayant pu prendre derriere le navire *Aventurier*, l'Anglois courut si promptement qu'il vint abattre le derriere de son bâtiment sur le beaupré de son ennemi.

Ce fut pour lors que les Flibustiers profitant de l'embarras où étoit la manœuvre, ne perdirent aucun de leurs coups, & firent un feu si terrible pendant une heure & demie que les Anglois n'y pouvant résister, & ayant perdu beaucoup de monde, abandonnerent leur gaillard & se retirerent au-dessous entre les ponts.

Montauban s'apercevant qu'ils faisoient signe & demandoient quartier, ordonna aux Flibustiers de cesser le feu, & fit dire aux ennemis de se mettre dans leurs chaloupes pour se rendre à son bord. Cependant il faisoit sauter ses gens dans le vaisseau afin de s'en saisir, se croyant déjà en état de tout entreprendre avec une prise si considérable ; car c'étoit la garde-côte d'Angola, & le plus grand navire que les Anglois eussent dans ces mers. On voyoit les Flibustiers à l'envi l'un de l'autre désaborder ou filer les bossés, lorsque le feu prit aux poudres de la Ste. Barbe du vaisseau Anglois, par le moyen d'une mèche que le capitaine y avoit posée dans l'espérance de se sauver avec ses chaloupes. Les deux vaisseaux étant accrochés, sauterent tous deux en l'air, & firent le plus terrible bruit qu'on ait jamais oui.

Il est impossible de faire une peinture de cet affreux spectacle, les acteurs d'une si sanglante scene ne se trouvant en état d'en juger eux-mêmes que par les maux qu'ils ont ressentis. On laisse au lecteur à s'imaginer l'horreur que peut donner la vue de deux

vaisseaux que la poudre enleve à plus de deux cens toises avec un fracas épouvantable, faisant comme une montagne d'eau, de feu, de débris de toute espèce ; où parmi les coups de canons qui tirent en l'air, & le bruit des vagues qui s'élèvent, on entend des mâts qui se brisent, des voiles & des cordages qui se déchirent, des hommes qui crient, des os qui se fracassent. On laisse, dis-je, au lecteur à se représenter tout cela, & l'on va dire par quel bonheur le capitaine Montauban fut sauvé.

Montauban étoit sur son vaisseau où il donnoit ses ordres lorsque le feu y prit, & l'enleva si haut de dessus le pont, qu'il a cru lui-même que c'est ce qui empêcha qu'il ne fut mêlé parmi les débris qui l'auroient haché en mille pièces ; en sorte qu'il tomba tout étourdi dans la mer, où il demeura quelque temps sans pouvoir se remettre. Enfin se débattant comme un homme qui craint de se noyer, il s'accrocha à une pièce de mâts. Sa surprise fut grande lorsqu'il vit autour de lui un nombre infini de membres & de parties séparées de leurs corps, la plupart embrochées dans des éclats de bois. Et

ce qui le toucha le plus, ce fut de voir deux demi-corps, qui ayant encore quelques restes de vie s'élevoient de temps en temps sur l'eau, & laissoient la place où ils se renfonçoient toute teinte leur sang.

Cela n'empêcha pas que Montauban ne réveillât le courage de quelques-uns des siens qui nageoient auprès de lui, leur donnant espérance de pouvoir se sauver au moyen d'une chaloupe qu'il avoit appercu au milieu de quelques débris qui flottoient sur l'eau. Ils allerent aussi-tôt au nombre de quinze ou seize chacun sur une piece de bois dégager cette chaloupe, où étoit un canot enchassé, dans lequel ils se mirent tous, & ils sauverent encore le canonnier qui avoit eu une jambe emportée dans le combat. Ils se servirent de quelques morceaux de planche pour avirons, & ayant trouvé de quoi faire une voile & un petit mât, ils se confierent à la providence, qui seule pouvoit leur donner le salut & la vie.

Dès que le capitaine Montauban eut repris ses sens, il s'apperçut que le sang couloit d'une blessure qu'il avoit reçue à la tête, on lava sa plaie avec

de l'urine, on y mit de la charpie faite de son mouchoir, & on banda sa tête d'un morceau de sa chemise. On en fit autant à ceux qui se trouvaient pareillement blessés, & cependant la chaloupe alloit sans découvrir terre, sans vivres, sans savoir où en prendre.

Trois jours s'étoient écoulés de la sorte, lorsqu'un des Flibustiers pressé de la faim & de la soif, but tant d'eau de la mer, qu'il en mourut; les autres supportèrent leur mal avec plus de patience : mais ils avoient tant bu en tombant dans la mer, qu'on les voyoit comme demi-morts, & le capitaine Montauban eut une hydropisie dont il ne fut guéri que par une fièvre quarte qu'il garda long-temps. Il étoit méconnoissable, le feu de la poudre lui avoit brûlé le côté, les cheveux & le visage, & le grand bruit de ce feu avoit causé un tel étonnement dans tous ses organes, qu'on lui avoit vu rendre le sang par le nez, par les oreilles & par la bouche, comme il arrive ordinairement aux bombardiers qui servent sur mer.

Ces malheureux ne pouvoient gueres s'entr'aider, parce qu'ils étoient

tous fort maltraités. Cependant malgré l'abattement que leur caufoit la faim qu'ils souffroient , il fallut gagner le cap de Corfe , & furmonter les obstacles que la nature leur oppofoit par le moyen de la barre qui en rend la côte inaccessible. Ils y arriverent néanmoins après bien des peines ; un de la troupe alla chercher de quoi vivre , & par bonheur il trouva dans un étang que la mer a formé près de là , des huîtres attachées à des branchages. Ils y allerent tous en remontant le canal , & se prêtant de bon cœur quelques couteaux qui se trouverent dans leurs poches , chacun mangea de grand appétit.

Les Flibustiers ayant passé deux jours dans cet endroit , le capitaine Montauban les distribua en trois petites bandes , pour aller chercher des vivres & des habitations. Il y alla de son côté , & donna ordre de retourner le soir à la chaloupe ; mais ils ne rencontrerent que quelques troupes de Buffles qui fuyoient à mesure qu'on avançoit vers eux ; ainsi ils revinrent à la chaloupe sans avoir trouvé ni habitation , ni vestiges d'hommes. Cette dure extrémité les obligea de partir le

lendemain pour se rendre au port de Lopez sous le vent du cap de Corse, où les Negres avertis par des coups de canon que les vaisseaux tirent à leur arrivée, viennent leur apporter des vivres & tout ce qui leur est nécessaire, pour de l'eau-de-vie, des couteaux & des haches.

Le capitaine Montauban ne doutoit pas que parmi ces Negres, dont la plupart lui avoient apporté des rafraichissemens dans les voyages précédens qu'il avoit faits sur ces côtes, il ne s'en trouvât plusieurs qui le reconnussent. En effet, il dit à quelques-uns de ceux-là en leur langue, qu'il étoit le capitaine Montauban, & qu'il les prioit de lui donner des vivres : mais ces Negres le voyant tout défiguré ne le reconnurent point, & crurent qu'il leur en imposoit. Il les pria de le mener chez le prince Thomas, fils du roi de ce pays, espérant qu'il se souviendrait des plaisirs qu'il lui avoit faits. Les Negres l'y conduisirent avec son monde, & commençant à s'apprivoiser avec nos Aventuriers, ils leur donnerent des bananes, qui sont des figues plus longues que la main.

Le mauvais état où étoit Montau-

ban fit que le Prince Thomas ne put le reconnoître. Toutefois ce Prince se ressouvenant de lui avoir vu , en se baignant un jour avec lui , la cicatrice d'un coup de mousquet qu'il avoit reçu à la cuisse , il lui dit : *Je vais bientôt savoir si tu es le Capitaine Montauban, & si cela n'est pas, je te ferai couper la tête.* Dans ce moment il lui commanda de montrer sa cuisse, & ayant vu la cicatrice il embrassa le Capitaine, le retint chez lui, & fit placer son monde chez des Negres , avec ordre d'en avoir soin.

Au bout de quelque temps le Prince Thomas leur donna des pieces d'étoffe pour se mettre en état de paroître devant le Roi son pere. C'est un grand Negre assez bien fait , d'environ 50 ans , à qui il vouloit les présenter. Le Roi les reçut avec toute sorte d'amitié ; & ayant appris du Capitaine, que le Roi de France son Maître soutenoit la guerre contre les Anglois & les Hollandois qu'il connoissoit lui-même , & encore contre les Allemans & les Espagnols qui sont des Nations plus puissantes que les deux premieres , il témoigna que ce récit lui faisoit plaisir, & se fit appor-

ter du vin de Palme, qui n'est pas désagréable à boire, afin de saker la santé du Roi de France. Le Prince Thomas en fit autant, & tous les Flibustiers par ordre du Roi suivirent leur exemple. Ce Monarque rempli du récit qu'on venoit de lui faire, demanda comment on appelloit le Roi de France, & sur la réponse que Montauban lui fit, qu'on le nommoit **LOUIS LE GRAND**, il dit qu'il vouloit que son petit-fils, que l'on devoit bientôt baptiser, portât le nom de **LOUIS LE GRAND**.

En effet Montauban le tint sur les Fonts, & fut obligé de le nommer ainsi.

A peine cette cérémonie fut-elle achevée, que le Prince Thomas mena promener Montauban & ses gens dans les Villages les plus agréables du Pays, éloignés les uns des autres de 5 à 6 lieues. La plupart des Negres qui n'avoient jamais vu le bord de la mer, & qui par conséquent n'avoient jamais vu de Blancs, venoient en foule pour les voir; tantôt ils leur passaient la main sur le visage, ne croyant pas que leur blancheur fût naturelle, tantôt ils leur ratiffoient les

doigts avec un couteau ; en sorte que le Prince Thomas s'apercevant de leur simplicité , se mit à rire , & les fit retirer.

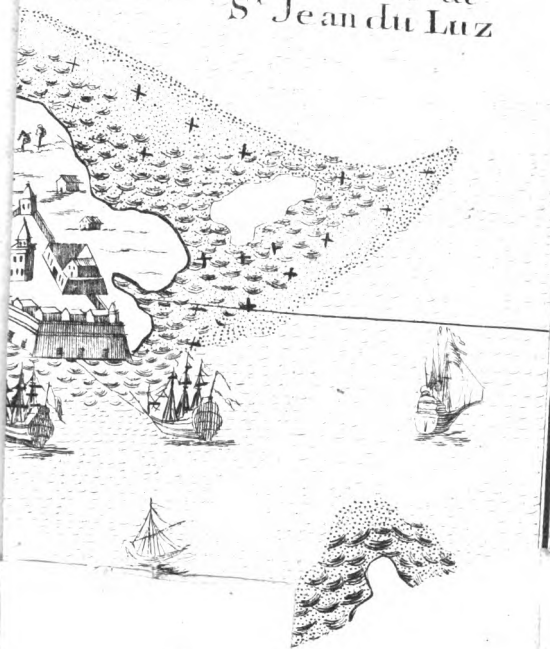
Sur ces entrefaites quelques Gardes du Prince Thomas vinrent lui dire qu'il étoit arrivé des vaisseaux au Cap de Lopès ; on prépara aussi-tôt par son ordre des Canots , & Montauban après avoir pris congé du Prince , & l'avoir remercié de toutes les marques de bonté & d'amitié qu'il en avoit reçues , s'embarqua pour se rendre avec son monde au Cap de Lopès , où il trouva un Navire Portugais dont le Commandant étoit de ses amis. Trois jours après ils arriverent à Saint Tomé , d'où ils passerent aux Barbades sur un vaisseau Anglois dont le Capitaine parut si sincere , que Montauban crut qu'il étoit de son honneur d'accepter les offres qu'il lui faisoit. En effet , cet Anglois en usa bien ; mais le Général Russel retint tous les Flibustiers prisonniers de guerre & lui fut mauvais gré de s'être chargé dans un temps de guerre ouverte , d'un ennemi qui avoit fait tant de mal à la Nation. Toutefois il permit que les Médecins le visitaient ; il le vi-

260 *Histoire des Aventuriers ,*

fitra lui-même , & dans la suite il lui donna la liberté aussi bien qu'à deux Flibustiers, avec de l'argent pour leur retour en Europe.



les Isles de St Jean du Luz





HISTOIRE

DES

AVENTURIERS

FLIBUSTIERS,

Qui se sont signalés dans les Indes.



TROISIEME PARTIE,

Contenant la prise de la Ville de Vera-Cruz,
la Vie des Capitaines Vand-Horn, Laurent
& Grammont, avec ce qui leur est arrivé
depuis la prise de cette Ville.

CHAPITRE PREMIER.

*Relation de la Prise de la Ville de la
Vera-Cruz.*



L'ENTREPRISE de la Vera-Cruz est l'une des plus considérables qui se soit encore faite par les Flibustiers, si l'on regarde

la prudence avec laquelle elle a été conduite, la valeur & l'expérience des Capitaines qui l'ont exécutée , les divers événemens qui l'ont accompagnée ; enfin les grands avantages que l'on en a tirés. On n'y voit rien qui ne soit surprenant ; rien par conséquent qui ne mérite d'être su. Le simple récit qui va suivre suffit pour justifier la vérité de ce que j'avance.

Comme le succès de ce dessein demandoit beaucoup de soins & de précautions , en attendant que toutes choses fussent disposées, plusieurs des principaux d'entre les Flibustiers prirent chacun leur parti, (car les Flibustiers ne sont jamais oisifs , ni sans quelque dessein en tête) les Capitaines Laurent & Michel résolurent ensemble de prendre la Hourque & la Patache qui faisoient alors leur charge, consistant en indigo , ou cochenille & en argent , qui tente plus les Flibustiers que tout le reste. Ils étoient à l'isle de Rotan , située dans le Golfe des Honduras, & la Hourque étoit sur la riviere de Moustic dans le fond de ce Golfe.

Vand-Horn de son côté alla traiter des Negres à Saint Domingue, où

il reçut quelque chagrin des Espagnols qui lui retinrent ses Negres, par droit, disoient-ils, de représailles, prétendant que Vand-Horn les avoit pillé. Cependant il n'est pas vrai-semblable qu'il eût été négociier chez eux s'ils avoient eu lieu de se plaindre de lui ; mais on a toujours tort avec ces Messieurs dès qu'on ne se trouve pas en état de leur résister. Ils ne font point scrupule de tout entreprendre, sans examiner s'ils ont droit de le faire, & lorsqu'ils n'ont point de raisons légitimes, ils ne manquent point de prétextes pour usurper ce qui les accommode.

Vand-Horn outré de leur injustice les quitta en les menaçant ; mais ils firent peu de cas de ses menaces, dont néanmoins peu de temps après ils ressentirent de terribles effets. Il se rendit au petit Goave, où ayant obtenu de Monsieur de Poincy, Gouverneur du Pays, une commission contre les Espagnols, il munit son Vaisseau de tout ce qui étoit nécessaire pour une grande entreprise ; il assemble le plus de monde qu'il lui fut possible, & fit une recrue de près de trois cens hommes des plus braves, parmi les-

quels le Capitaine Grammont étoit sur le pied des autres Flibustiers. Cet Officier avoit été démonté à la côte de St. Domingue par un ouragan ; son vaisseau portoit cinquante-deux piéces de canon, & tout ce qu'il pouvoit posséder alors. Ainsi il avoit tout perdu hors le courage qui ne l'abandonnoit jamais.

Van - Horn savoit que les Capitaines Laurent & Michel étoient aux Honduras pour guetter la Hourque qu'ils vouloient prendre. Comme il méditoit un surprise plus considérable, il résolut de rompre leur dessein en les prévenant, & en la prenant lui-même ; parce qu'il avoit besoin d'eux pour le succès de son entreprise, dont il n'avoit encore dit le secret à personne. Il fit voile où elle étoit, & s'en rendit le maître sans que Laurent & Michel pussent s'en appercevoir. Il ne s'y trouva rien, & Vand-Horn n'en fut point fâché, contre le naturel des Flibustiers qui aiment toujours à trouver quelque chose ; mais il étoit tellement préoccupé de l'idée avantageuse qu'il se formoit des richesses de la Vera-Cruz, que tout le reste ne lui paroissoit plus rien. D'ailleurs, il crut faire plaisir au

Capitaine

capitaine Laurent en lui procurant quelque chose de plus considérable. Il partit donc sur le champ pour le joindre ; dès que Laurent l'aperçut, il se prépara au combat croyant que c'étoit la hourque ; mais il fut étrangement surpris de voir pavillon blanc, & d'apprendre que le vaisseau qui accompagnoit la Hourque venoit du petit Goave, & que Vand-Horn qui le montoit, s'étoit rendu maître de cette prise.

Laurent irrité de ce coup quitta Vand-Horn sans vouloir l'entendre ; mais Vand-Horn qui vouloit à quelque prix que ce fût se venger de l'outrage que les Espagnols lui avoient fait, ne se mit guères en peine de son indignation. Il le suivit à Rotan, où il lui expliqua ses raisons, & lui fit si bien connoître que ses intentions étoient droites, que Laurent persuadé de sa sincérité entra avec lui dans le dessein de la Vera-Cruz. Dès ce moment on le proposa au capitaine Grammont, à Junqué & à plusieurs autres. On tint conseil sur ce sujet ; mais tous convinrent qu'il falloit beaucoup plus de monde que l'on n'en avoit alors, & qu'il étoit absolument nécessaire d'a-

Tome I.

M

masser le plus de munitions qu'il seroit possible, afin de n'avoir besoin de rien sur la route, la nécessité donnant toujours lieu à des mouvemens qui font découvrir & avorter les desseins les mieux concertés.

Le capitaine Grammont qui étoit du conseil appuya cet avis. „ Ge n'est pas
 „ là, *dit-il*, une de ces entreprises com-
 „ munes & journalieres ; je croirois cel-
 „ le-ci presque impossible, sans l'expé-
 „ rience & la valeur de ceux qui m'é-
 „ content ; chacun de nous sait que les
 „ Espagnols ont toujours de bonnes
 „ troupes dans des places aussi considéra-
 „ bles que la Vera-Cruz, & pour le com-
 „ merce qui y est immense, & pour les
 „ marchands qui y sont tous fort riches.
 „ Cette ville, *continua-t-il*, entretient au
 „ moins trois mille hommes de guerre
 „ pour sa défense, & dans 24 heures elle
 „ peut en faire venir des environs quinze
 „ à seize mille sans compter 800 hommes
 „ de garnison & 60 pieces de canon qui
 „ sont dans la forteresse de St. Jean du
 „ Luz, dont une partie commande sur la
 „ mer, & l'autre partie sur la Vera-Cruz.
 „ Que cela n'est pas capable de faire
 „ manquer l'entreprise, du moins les Es-
 „ pagnols la pourront tirer en longueur,

„ & auront le temps de porter à leur or-
„ dinaire leurs richesses ailleurs , de les
„ enfouir en terre , & de se cacher eux-
„ mêmes dans les bois. C'est-là , & vous
„ ne l'avez que trop souvent éprouvé ;
„ c'est-là , dis-je , qu'ils attendent tran-
„ quillement l'effet de la descente des
„ Flibustiers & le temps de leur départ
„ pour rentrer dans leur ville. Ainsi leurs
„ milices, leurs forteresses & le reste, ne
„ ne doivent point vous arrêter. Pour
„ réussir infailliblement dans notre des-
„ sein , il ne faut que du courage , de
„ la diligence , & du secret.

C'est ce que les Flibustiers observent
plus que toutes choses ; & comme ils
savent que quelques précautions qu'ils
puissent prendre à cet égard , il leur est
toujours bien difficile d'aller en mer sans
que les Espagnols n'en soient avertis , &
qu'ils ne s'en défient , ils font tout leur
possible pour n'être pas trahis. Bien con-
vaincus que ce ne sont pas tant les bar-
ques d'avis que les Espagnols envoient
à la découverte , qui leur en donnent
des nouvelles , que les fugitifs qui s'é-
chappent d'entr'eux , ils s'appliquent
alors uniquement à être affables à tous
ceux qui ont affaire à eux , & à contén-
ter leur monde ; mais cette douceur &

cette affabilité même, qui ne leur est pas naturelle, fait soupçonner à ceux qui les connoissent particulièrement pour être toujours avec eux, qu'il y a quelque chose à entreprendre, d'autant plus qu'ils n'affectent tant de bonté en certains temps que parce qu'ils ont besoin de leur secours; tant il est vrai que l'industrie & la prudence humaine ont beau s'épuiser en expédiens pour faire réussir les plus grandes entreprises, il faut encore que le hasard & la fortune s'en mêlent pour leur donner un plein succès.

Le discours du capitaine Grammont paroissoit devoir déterminer tout le monde à la prise de la Vera-Cruz; cependant le silence qui régnoit dans l'assemblée marquoit encore un reste d'irrésolution. Les capitaines Laurent & Van-Horn s'en appercevant, acheverent bientôt de persuader & de résoudre l'assemblée, en faisant paroître quelques prisonniers Espagnols qu'ils avoient, & qui déposèrent que ceux de la Vera-Cruz attendoient incessamment deux vaisseaux richement chargés de la ville de Caraque, situé sur la côte du même nom, quatorze lieues avant dans les terres; que cette ville étoit la capitale de la côte, & Goave,

celle où l'on embarquoit les marchandises qui sortoient de Caraque pour être portées ailleurs.

Après cela chacun parut n'avoir plus rien à désirer, & on résolut à l'instant de mettre à la voile le plus promptement qu'il seroit possible. Ce fut en l'année 1683, après avoir fait une revue générale de la flotte, qui se trouva montée de deux cens Flibustiers, tous gens d'élite. On jugea à propos d'en mettre la plus grande partie sur deux vaisseaux seulement, lorsqu'on seroit à une distance assez éloignée de terre, afin que les Habitans de la Vera-Cruz ne pussent s'appercevoir du stratagème, & qu'ils se persuadassent que ces deux vaisseaux étoient ceux qu'ils attendoient avec tant d'impatience ; que cependant les autres resteroient en pleine mer, & ne paroïtroient qu'après la réussite de l'entreprise.

Ayant ainsi pourvu à tout ce qui pouvoit la faciliter, les Flibustiers continuoient leur route. Lorsqu'ils furent arrivés à la côte de la nouvelle Espagne, ils descendirent à l'ancienne ville de la Vera-Cruz, qui est abandonnée & éloignée de la nouvelle d'environ deux lieues. Ce fut entre onze heures & mi-

nuît ; après avoir surpris la Vigie qui étoit sur le bord de la mer , & passé par plusieurs chemins détournés sous la conduite de quelques esclaves qu'ils avoient trouvés sur leur route , & à qui ils avoient promis la liberté , ils marchèrent promptement , & se rendirent une heure avant le jour , à la Vera-Cruz. Ils y entrèrent à l'ouverture des portes , & l'ayant ainsi surprise , la violence & le massacre ne durèrent qu'autant que l'on fit de résistance.

Les Enfans perdus commandés par le capitaine Laurent , & qui avoient pour enseigne Charles Roinet natif de saint Christophe , s'emparèrent de la forteresse munie de douze pieces de canon , qu'ils tirèrent sur la ville , sans que personne s'y opposât. Cette forteresse n'est pas comme celle de saint Jean du Luz , étant seulement bâtie pour défendre la ville du côté de terre.

Les Espagnols éveillés au bruit des coups que tiroient les Flibustiers , & des cris que jetoient les habitans , ne pouvant distinguer de leurs lits ce que c'étoit , prirent d'abord ce bruit pour une décharge de mousqueterie , & s'imaginèrent qu'on donnoit une aubade à quelque notable bourgeois de la ville

qui portoit le nom du saint dont la fête se célébroit ce jour-là. Les cris qu'ils entendoient, ils les prirent pour les cris de joye de ceux qui donnoient l'aubade ; ainsi ils demeurèrent tranquillement dans leurs lits , jusqu'à ce que l'heure de se lever fût venue : mais alors ils furent bien surpris d'apprendre que les Flibustiers étoient maîtres de leur ville.

A l'instant chacun courut aux armes, criant ce que l'on ne savoit déjà que trop , que *los Ladrones* étoient dans la ville , & ce fut en ce moment que l'horreur du carnage, les clameurs, le trouble , le désordre recommencerent & redoublerent même plus que jamais. Cependant le calme succéda bientôt à ce tumulte ; car les Flibustiers ne trouvant plus rien qui leur fit tête, cessèrent leurs hostilités. En effet ils avoient tout réduit, la plûpart s'étoient sauvés, les autres étoient blessés, tués, ou défarmés, & les plus considérables de la ville s'étoient rendus. Comme le nombre des prisonniers surpassoit celui des vainqueurs , on les enferma tous dans la grande Eglise, & on mit à chaque porte autant de poudre qu'il en falloit pour faire sauter l'édifice en cas

d'alarme. Dans ce dessein les Flibustiers firent une traînée qui communiquoit à ces poudres, & posterent à chaque porte un Aventurier ayant la mèche allumée, avec ordre d'y mettre le feu au moindre signal de rébellion que feroient ceux qui étoient enfermés dans l'Eglise.

Les Flibustiers se voyant par ce moyen maîtres de la plus belle & de la plus riche ville de l'Amérique, ne perdirent point de temps, ils employèrent vingt-quatre heures à chercher, à piller, à prendre & à emporter sur leurs vaisseaux tout ce qui se trouva de plus commode pour le transport, & de plus à leur goût. Ce fut l'argent monnoyé, les bijoux, la cochenille, & autres choses précieuses jusqu'à la valeur de six millions de France ; je dis de France, parce que parlant d'Espagne cette prise vaudroit six millions d'écus.

Si les Flibustiers avoient pu demeurer un mois seulement dans cette ville, ils se seroient vû riches à jamais. Comme ils aiment à l'être, il faut qu'ils aient eu de puissantes raisons pour quitter sitôt la partie.

Ils pouvoient craindre, par exemple, que toutes les milices voisines assem-

blées sous un chef, & qui étoient en grand nombre, comme on l'a dit, ne vinssent les investir. Peut-être ne vouloient-ils pas désoler entièrement la ville, ni ruiner ses habitans de fond en comble, afin d'y trouver encore de quoi piller, lorsque l'envie leur prendroit d'y revenir; car ils hypothèquent tellement ce qui appartient aux Espagnols, que quand leur dépense excessive les a réduits à retourner en course, on les voit au bout de quelques années venir demander l'intérêt de ce qu'ils ont laissé; prétendant que ce reste doit leur profiter comme s'ils en étoient propriétaires, & que l'Espagnol est obligé de leur rendre compte du maniement qu'il en a eu.

La ville étant pillée, les Flibustiers ne songerent plus qu'à faire payer la rançon à ceux qu'ils avoient enfermés dans l'Eglise. On leur fit parler par un Prêtre Espagnol qui monta en chaire. Connoissant l'impatience des Flibustiers, il ne leur tint pas un long discours; il leur fit entendre en peu de mots, que les Flibustiers n'en vouloient ni à leur liberté, ni à leur vie; qu'ils leur demandoient seulement de l'argent; & comme la liberté & la vie leur

M s

devoient être plus chères que l'argent, il les exhortoit de leur en donner au plutôt, s'ils avoient envie de conserver l'un & l'autre.

Ce discours fini, on parcourut toute l'assemblée, où se fit une quête générale, & on tira de cette charité forcée deux cens mille écus, qui furent mis sur le champ entre les mains des Flibustiers. Cependant ils ne donnerent la liberté à leurs prisonniers qu'au moment de leur départ, qui fut assez prompt, comme il a déjà été remarqué. La meilleure raison qu'on en puisse rendre, outre celles qui viennent d'être alléguées, c'est qu'ils savoient l'arrivée de la flotte de la nouvelle Espagne, composée de dix-sept vaisseaux. Elle passa au travers de celle des Flibustiers sans oser l'attaquer. Mais si elle avoit été chargée d'argent, & que celle des Flibustiers n'en eût point été remplie, c'eût été pour ceux-ci une grande tentation, & on ne fait pas trop ce qui en seroit arrivé, par bonheur pour eux il n'y avoit que des marchandises, & les Flibustiers n'en font pas grand cas.

La valeur du pillage de la Vera-Cruz paroîtroit presque incroyable, si cette ville n'étoit la capitale de la nouvelle

Espagne, la plus belle, la plus riche, & la plus marchande de toute la côte, ayant un port si vaste, qu'il est capable de contenir un très-grand nombre de vaisseaux à l'abri & à couvert.

On peut dire qu'il ne s'est gueres rencontré ensemble tant de braves capitaines Flibustiers, ni d'occasion où ils aient mieux fait leur compte qu'en celle-ci. Le capitaine Grammont n'avoit plus rien, il a dû s'enrichir, les capitaines Laurent, Vand-Horn, Michel, & d'autres qui témoignoient tant d'avidité & d'empressement pour le butin. en ont trouvé au-delà de leurs espérances. Mais ni les uns ni les autres n'en ont su profiter, & l'on verra à la fin de cette troisieme partie, l'usage que les Flibustiers ont fait de tant de trésors. Je passe à l'histoire des capitaines Laurent, Vand-Horn, Grammont & de quelques autres.



C H A P I T R E . II.

Histoire du Capitaine Laurent. Particularités curieuses qui regardent ses Associés.

ON a connu le caractère du capitaine Grammont par le discours qu'il fit aux Flibustiers, on ne sera pas fâché d'apprendre dans ce qui fuit les qualités des capitaines Laurent & Vand-Horn.

Le capitaine Laurent a la taille haute sans être voûté, le visage beau sans paroître efféminé, les cheveux d'un blond doré sans être roux, & une moustache à l'Espagnole qui lui sied le mieux du monde : on n'a gueres vu de meilleur canonnier, il juge aussi certainement de l'endroit où doit donner un boulet de canon, lorsqu'il l'a fait placer, que du lieu où doit porter la balle du fusil qu'il tire. Il est prompt, hardi & déterminé. Résoudre, entreprendre, exécuter, c'est pour lui la même chose. Il est intrépide dans le danger, mais il s'impatiente, il s'emporte & jure trop. Au reste il est parfaitement instruit de

la maniere de combattre les Espagnols ; il les connoît à fond , parce qu'il a été long-temps parmi eux.

Il a toujours dans son bord des violons & des trompettes dont il aime à se divertir , & à divertir les autres qui y prennent plaisir. Ainsi il se distingue parmi les Flibustiers par la politesse & par le bon goût. Enfin il s'est fait un si grand nom , que dès qu'on sçait qu'il arrête en quelque lieu , on vient de tous côtés voir de ses propres yeux s'il est fait comme un autre homme.

Il a cela de particulier , que tout Flibustier , qu'il est , il a fort long-temps servi les Espagnols sur mer contre les Flibustiers mêmes. S'il avoit continué de les servir , il leur auroit épargné bien des chagrins & bien des pertes , & dans la suite on ne pourroit gueres répondre de ce qu'il en seroit arrivé. En effet il est venu plusieurs fois aux mains avec les Flibustiers des isles de St. Domingue , de la Tortue & de la Jamaïque , & après beaucoup de combats où il avoit fait quantité de prisonniers , il fut enfin pris lui-même. Se voyant parmi des gens dont il estimoit la valeur ; pour l'avoir plusieurs fois éprouvée , il résolut de s'arrêter parmi eux , & de repren-

dre sur la nation Espagnole, autant & plus de gens qu'il n'en avoit pris de la nation Françoisse pendant qu'il étoit à leur service. Il avoit eu tout le temps de reconnoître leurs perfidies & leurs cruautés ; il desiroit ardemment de trouver l'occasion de les en punir. Il la trouva enfin ; s'étant joint avec Vand-Horn, Michel & d'autres capitaines, il fit plusieurs courses où ses premiers maîtres ressentirent de terribles effets de son animosité. Les Espagnols qui le regardoient comme le fléau des Indes, ayant appris que les Flibustiers s'étoient séparés, que les uns alloient à la Tortue, les autres à la Jamaïque, & que Laurent se trouvoit le seul capitaine qui commandât alors en mer, envoyèrent plusieurs bâtimens pour lui donner la chasse. Son vaisseau étoit assez bien équipé d'hommes & de munitions tant de guerre que de bouche. Faisant voile, il apperçut 2 bâtimens qu'il crut d'abord appartenir ou au capitaine Grammont, ou à quelqu'autre commandant François. Mais enfin en approchant il reconnut que la manœuvre étoit Espagnole, & que ces deux vaisseaux étoient l'amiral & le vice-amiral des galions du roi d'Espagne,

chacun de 60 pieces de canon & de 1500 hommes.

Comme il joignoit la prudence à la valeur, il comprit aussi-tôt que la partie n'étoit pas égale, & qu'il y auroit plus de témérité que de valeur à attendre ces deux vaisseaux. Il fit tout son possible pour les éviter; mais voyant qu'il étoit trop avancé, qu'il n'y avoit plus moyen d'y réussir, le parti qu'il prit dans cette rencontre, & le seul qu'il pouvoit prendre, ce fut d'inspirer aux siens de se défendre jusqu'à l'extrémité. Dans cette vue, parcourant des yeux tous ceux de son vaisseau pour découvrir leurs sentimens, & s'adressant préférablement aux François : *Vous êtes trop expérimentés*, dit-il, *pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout hazarder, se défendre, & attaquer en même temps : La valeur, la ruse, la témérité & le désespoir même, tout doit être mis en usage en cette occasion; ou si nous tombons entre les mains de nos ennemis, nous ne devons nous attendre à rien moins qu'à toute sorte d'infamies, aux plus cruels tourmens; enfin à perdre la vie. Tâchons donc d'échapper à leur*

280 *Histoire des Aventuriers,*
barbarie ; & pour échapper, combattons.

Ce discours fit une grande impression sur l'esprit des Flibustiers, & le capitaine Laurent voulant profiter de la bonne disposition où il les voyoit, s'avila, pour les mettre à la dernière épreuve, d'appeler le plus intrépide d'entr'eux ; il lui donna ordre en leur présence de mettre le feu à sa soute aux poudres au premier signal qu'il lui en feroit, & lui commanda dans ce dessein de se tenir à deux pas de là, toujours attentif, & la meche allumée, leur faisant connoître par cette résolution qu'il n'y avoit de salut pour eux que dans la mort même ou dans leur courage. Dans le même moment il passa au milieu de son vaisseau, & ordonna de faire une bordée de fusiliers de côté & d'autre, ce qui fut exécuté ; puis haussant la voix pour être entendu de tout son monde, & leur montrant de la main les ennemis : *C'est entre leurs bâtimens*, dit-il, *qu'il nous faut passer, & tirer vigoureusement sur eux.* Peut-être en ufoit-il de cette maniere pour tenir toujours ces deux vaisseaux en échec, les occuper tous deux également en tirant ainsi à droite & à gauche, & les empêcher par ce moyen de venir

fondre sur lui, & de l'accabler par le grand nombre. Quoi qu'il en soit, les Flibustiers passèrent au milieu des deux Galions, & essüyèrent en passant tout le feu de leur canon. Ils leur répondirent par le feu de tous leurs fusils, qui firent une décharge si meurtrière, qu'à la première fois les Espagnols virent tomber, de l'un & de l'autre de leurs Galions, au moins quarante-huit de leurs hommes.

Ce feu continuoit de la sorte, lorsqu'un coup de canon vint donner dans le vaisseau du capitaine Laurent ; il en eut la cuisse froissée, & il tomba par terre. Mais s'étant relevé aussi-tôt, & voyant ses gens étonnés : *Ce n'est rien s'écria-t-il d'un ton ferme* ; & pour les rassurer davantage il courut sur le devant du vaisseau, où il parut à leurs yeux & à ceux des ennemis, plus vigoureux & plus redoutable que jamais, tenant son sabre d'une main & son pistolet de l'autre. Ce fut là que pour l'exécution & la valeur, il fit des choses que l'on a vues, & qu'on auroit peine à décrire.

Cependant voyant que le combat tiroit en longueur, impatient de délivrer les siens ou de périr, il lui vint en

pensée d'aller au canon, & d'en pointer lui-même une piece, dont le coup porta si heureusement qu'il brisa le grand mâc de l'amiral Espagnol. N'ayant plus rien à craindre de celui-ci, il s'attacha uniquement à l'autre, dont le commandant n'osa jamais venir à l'abordage, trop convaincu que les Flibustiers sont gens à se faire périr eux-mêmes, & tous les autres avec eux, plutôt que de se rendre. Le vice-amiral demeura donc quelque temps sans rien faire, & le capitaine Laurent profitant de cet intervalle, échappa glorieusement à la vue de ses ennemis.

Le Commandant Espagnol se trouva dans un grand embarras, parce qu'il avoit ordre exprès de combattre & de prendre le capitaine Laurent : ce qu'il n'auroit pas osé entreprendre de son chef, connoissant la valeur de ce capitaine.

Le bruit de son action se répandit par toute la côte, & produisit des effets bien différens à la cour de France & à celle d'Espagne. Celle de France envoya au capitaine Laurent des Lettres de naturalité, parce qu'il étoit étranger, & des lettres de grace à cause de la mort de Vand-Horn.

La cour d'Espagne manda le commandant Espagnol pour lui faire rendre compte de sa conduite. Il s'en acquitta le mieux qu'il lui fut possible ; mais on le pressa vivement, sur ce qu'ayant trois mille hommes dans ses deux galions équipés à l'avantage, il n'avoit pas abordé & pris un vaisseau de Flibustiers commandés par un homme qu'il falloit absolument détruire, parce qu'il étoit la ruine des sujets du roi leur maître sur les côtes des Indes d'Espagne ; qu'on n'alloit plus entendre parler que de pertes, de ravage, & de désolation sur ces mêmes côtes, dont il répondroit. Il en répondit de sa tête, on lui coupa le col.

Le capitaine Laurent ayant évité ce péril, en courut quelque temps après un autre dont il se tira encore avec avantage. Comme il ne pouvoit demeurer oisif, il alla à la côte de Carthagene à dessein d'y faire quelque prise, & pour ce sujet, il se joignit avec les capitaines Michel, Junqué, le Sage, & Braha.

Cependant les Espagnols qui le regardoient comme leur ennemi capital, & qui s'imaginoient détruire en sa seule personne tous les Flibustiers ensemble, ne le perdoient point de vue. Ceux de

Carthagene ayant appris son dessein, armerent à leurs frais deux vaisseaux de trente-six à trente-huit pieces de canon, & de trois à quatre cens hommes qu'ils mirent dans chaque vaisseau, auxquels ils joignirent encore un bâtiment de six pieces de canon, & de quatre-vingt-dix hommes.

Toutes ces mesures prises, ils crurent que pour cette fois le capitaine Laurent ne leur échapperoit pas ; mais ils furent trompés dans leur attente.

Les Espagnols au sortir du port de Carthagene, firent voile vers la baye de Seine, qui est sous le vent de Carthagene, où ils avoient vu paroître les Aventuriers. Ils les y trouverent encore, & furent surpris de leur voir plus de bâtimens qu'ils ne se l'étoient imaginé : ils voulurent se retirer ; mais le capitaine Laurent ne leur en donna pas le temps ; il les prévint, & après un combat de huit heures il prit l'amiral, & manqua l'abordage du vice-amiral. Il ne perdit dans ce combat que vingt hommes tant morts que blessés, & on a sçu que la perte des Espagnols avoit été bien plus considérable, sans néanmoins pouvoir dire précisément en quoi elle consistoit ; car les Espagnols ne manquent jamais

d'expédiens ni de précautions pour déguiser toutes les pertes qu'ils peuvent faire.

Alors le Capitaine Laurent fit voile sur l'amiral, & abandonna l'autre vaisseau Espagnol au capitaine Junqué qui le prit. Par ce moyen l'amiral tomba en partage au capitaine Laurent ; mais ce vaisseau échoua peu de temps après, & les ennemis se sauverent à terre. On eut toutes les peines imaginables à le rétablir, & à le remettre à flot.

Après cette expédition ils se séparèrent, les capitaines Laurent & Michel firent société ensemble de toutes les prises qu'ils pourroient faire, & se donnerent rendez-vous en cas de séparation, soit par tempête ou autrement, à l'isle de Rotan dans les Honduras. Le capitaine Michel y arriva avant le capitaine Laurent, qui pendant sa route avoit pris un vaisseau de quatorze pieces de canon, chargé de Quinquina & de 47 livres d'or. Cette prise se fit de nuit sans avoir tiré plus de deux coups de fusil. Outre cela il se trouva à la rencontre des Espagnols, qui s'étant emparés d'un vaisseau Anglois le conduisoient à la Hayane, & l'ayant repris sur

eux, il le rendit aux Anglois, qui lui témoignèrent leur reconnoissance de les avoir ainsi délivrés. Le capitaine Michel, qui ne l'avoit quitté que la veille au soir, fut bien étonné de le voir arriver avec la prise qu'il venoit de faire.

Avant que de rien entreprendre, il s'en alla accompagné de cent hommes seulement, à la côte de Saint Domingue, se la fait adjuger de bonne prise par le gouverneur, & y renouveler sa commission, car elle étoit expirée, & il laissa le commandement de son vaisseau au capitaine Brouage pendant son absence.

Il est à propos de remarquer ici, que quoique les Flibustiers aillent faire adjuger leur butin de bonne prise, ce n'est que par forme; car bien souvent ils en disposent aussi-tôt qu'ils s'en sont rendus les maîtres. Ils examinent à quoi le tout peut monter; ils laissent de bonne foi, & selon l'estimation qui en est faite, la part qui en doit revenir au gouverneur, comme s'il étoit présent, & ils partagent ensuite le reste entr'eux. S'il arrive que les Flibustiers ne l'aient point partagé avant que de venir trouver le gouverneur, leur commandant descend à terre, lui fait une relation

de ce qui s'est passé, & un état de la prise. Il lui représenté qu'elle a été faite pendant le temps de sa Commission. Cette civilité rendue, le gouverneur examine la chose, & prend le dixieme ou environ de la valeur de la prise; le reste se partage comme je viens de l'expliquer

CHAPITRE III.

Incidens qui sont arrivés aux capitaines Michel & Brouage.

PENDANT que les Flibustiers alloient à Saint Domingue se faire adjudger leur prise, le capitaine Michel & le capitaine Brouage à qui Laurent, comme on a dit, avoit laissé le commandement de son vaisseau, allerent croiser ensemble devant la Havane. Ils n'y furent pas huit jours qu'ils apperçurent deux vaisseaux à qui ils donnerent la chasse, & qu'ils joignirent en peu de temps : c'étoit des Hollandois qui venoient de Carthagene; ce qui fut découvert par un petit esclave qu'un Aventurier surprit dans le fond de cale, & qui le voyant le sabre à la main, le pria de

ne le point tuer, ajoutant qu'il alloit lui révéler des choses d'importance, & lui dire *la verdad*. A ce mot de *verdad* l'Aventurier s'arrêta, & le Negre lui déclara que la charge étoit Espagnole, que ces vaisseaux venoient de Carthage chargés de deux cens mille écus d'or & d'argent, & que les Espagnols se servoient de la voie de Hollande, pour passer par ce moyen leur argent en Espagne. L'Esclave révéla encore qu'il y avoit un Evêque sur ce bâtiment. Les Aventuriers prirent les deux cens mille écus, & l'Evêque pour sa rançon en promit cinquante mille.

Les deux capitaines Hollandois, outrés de se voir ainsi vaincus, dirent en face au capitaine Michel, que s'il avoit été seul il n'auroit pas enlevé l'argent des Espagnols. *Recommençons à combattre!* repartit fierement le capitaine Michel, *Et le capitaine Brouage demeurera spectateur du combat. Si je suis vainqueur, je vous réponds, continuant, que je me rendrai non seulement maître de tout l'argent des Espagnols, mais encore de vos deux vaisseaux.* Les Hollandois n'osèrent accepter le défi, & se retirèrent de crainte qu'il ne leur arrivât pis.

Le

Le bonheur des Hollandois voulut que les capitaines Michel & Brouage ayant reçu tout fraîchement des nouvelles du général Grammont, ne songeoient qu'à le joindre, & à débouquer par Bahama pour se rendre au plutôt à la Tortille, où étoit le rendez-vous général des Flibustiers qui devoient l'accompagner dans une entreprise considérable qu'il avoit concertée avec eux. Le capitaine Michel se contenta donc de faire connoître aux Hollandois qu'il ne les craignoit point, & il alla au plus vite à la nouvelle Angleterre, radoubier son vaisseau qui avoit grand besoin de l'être. Le capitaine Brouage qui n'étoit pas moins empressé de partir, fit route vers la Tortille; mais à la hauteur de la Bermude il reçut un coup de vent qui le démâta généralement de tous ses mâts. Ce malheur l'obligea de s'arrêter à l'île de saint Thomas, habitée par les sujets du Roi de Danemark, qui depuis peu a cédé les droits qu'il y avoit, à l'Electeur de Brandebourg.

Cette isle n'est éloignée de Ste. Croix que de sept lieues, il y a une bonne forteresse & un bon port, le capitaine Brouage & les siens furent bien reçus.

du gouverneur, qui savoit que les Flibustiers apportoit toujours beaucoup d'or & d'argent. Néanmoins il les priva de la rançon de l'Evêque dont nous avons parlé, & il renvoya ce Prélat à Porto-Rico, éloigné de cette isle de quatre à cinq lieues. Outre cela il leur vendit bien chèrement des mâts, parce qu'ils en avoient un extrême besoin, & qu'ils n'en pouvoient point prendre ailleurs. Ce procédé du gouverneur ne plut point aux Aventuriers; mais ils n'étoient pas en état de s'en plaindre trop hautement.

Nous venons de voir la vie du capitaine Laurent, avec quelques incidens qui sont arrivés à ses associés. Voyons maintenant celle du capitaine Vand-Horn, avec quelques particularités qui concernent le capitaine Grammont, & le retour des Flibustiers chargés du butin de la Vera-Cruz.

CHAPITRE IV.

Vie du Capitaine Vand-Horn.

VAND-HORN étoit basané de visage, de petite taille, & ne paroissoit ni bien ni mal fait. Toutcela est peu de

chose, car on ne juge pas des hommes par le corps, mais par l'esprit; aussi s'est-il montré capable de commander également bien & sur mer & sur terre, étant bon pilote, grand capitaine, & délibérant mûrement sur-toutes les circonstances qui doivent précéder ou suivre une entreprise, & sur les moyens d'en venir à bout; aussi n'en proposoit-il point qu'il ne fût sûr du succès, témoin celle de la Vera-Cruz, à laquelle il s'est fortement attaché, & qui a si bien réussi. Il fut blessé dans un combat qu'il eut à soutenir contre le capitaine Laurent au sujet d'un différend dont on n'a rien su de particulier, sinon qu'un Anglois fut rapporter à Laurent, que Vand-Horn avoit dit quelque chose d'offensant contre lui. *Le lui soutiendras-tu*, dit d'abord Laurent à l'Anglois? *Oui*, répliqua-t-il d'un ton ferme, étant assuré de son fait. *Allons donc*, poursuivit Laurent, & partant de la main il alla trouver Vand-Horn, accompagné de l'Anglois, pour faire en présence de l'un & de l'autre le récit de ce qu'il venoit d'entendre. Vand-Horn le dénia, l'Anglois le lui soutint. Sans rien entendre davantage, *voilà*, dit Laurent mettant l'épée à la main, *voilà*

là ce qui va me venger de l'injure que tu m'as faite. Vand-Horn tira aussi-tôt la siennè , Laurent lui porta un coup dans le bras, dont il fut blessé, & dont il mourut quinze jours après.

On dit pourtant que sa blessure n'étoit pas mortelle ; mais qu'elle fut négligée. Le mauvais air qui regnoit alors sur la flotte, put beaucoup envenimer sa plaie, & contribuer à sa mort ; car le trop grand nombre d'esclaves que les Aventuriers avoient mis sur leurs vaisseaux , & l'extrême disette où l'on étoit de vivres, causa un mal contagieux qui emporta la plus grande partie de ces Esclaves & des Aventuriers mêmes.

Pour revenir à Vand-Horn, il fut quelque temps matelot, & par son économie il amassa deux cens écus. Un autre matelot qui en avoit fait autant, s'étant joint avec lui d'amitié & d'intérêt, ils vinrent de compagnie en France, prendre une commission pour croiser. Vand-Horn, plus vif & plus intrigant que l'autre, acheta un petit bâtiment qu'il équipa de 25 ou 30 hommes bien armés : il accommoda ce bâtiment à la manière des pêcheurs, pour mieux couvrir ses desseins. Avec cet

équipage il attaqua les Hollandois, fit sur eux diverses prises qu'il vendit de côté & d'autre. Il alla ensuite à Ostende, où il acheta un vaisseau de guerre, & recommença ses courses & ses prises avec tant de succès, qu'au bout de quelques années il se vit chef d'une petite flotte.

Fortifié de la sorte, il entreprit plus qu'il n'avoit jamais fait, sans garder de mesures avec personne, ami ou ennemi suivant son caprice, & selon le lieu où il étoit, l'occasion qui se présentoit, & le profit qu'il trouvoit à faire. Aveuglé de sa bonne fortune, il attaquoit indifféremment tout ce qui se trouvoit à sa rencontre. Fier jusqu'à l'excès, il faisoit insolemment baisser le pavillon à la plupart des vaisseaux qu'il rencontroit, excepté ceux du Roi de France. Encore s'oublia-t-il à tel point, que sa commission étant finie il insulta les François mêmes. La chose alla si loin, que Monsieur d'Estrées reçut ordre de la Cour de l'arrêter, & qu'il détacha sur lui un vaisseau. Dès que Vand-Horn l'aperçut il fit son possible pour échapper parce que son bâtiment étoit bon voilier; mais celui qui le poursuivoit étant meilleur voilier encore, l'eut bientôt atteint.

Vand-Horn voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'éviter le combat, & sachant à qui il avoit affaire, voulut tenter un accommodement. Dans cette vûe il descendit dans sa chaloupe avec quelques-uns des siens, & alla trouver le commandant du vaisseau qui lui avoit donné la chasse, croyant qu'il seroit touché de l'honneur qu'il lui rendoit. Cet officier lui apprit qu'il avoit ordre du roi de l'amener en France. Vand-Horn répondit qu'il étoit surpris de cet ordre, puisqu'il n'avoit jamais rien fait contre la volonté du roi, ni contre son devoir, lorsqu'il avoit vu un capitaine chargé de la commission de France. Que s'il avoit usé de son droit, c'étoit contre ceux qui sous prétexte d'être alliés de la France & sous son pavillon, tâchoient de lui échapper. Mais malgré toutes les raisons qu'il put alléguer, le capitaine persista toujours à dire que ses ordres étoient précis, & qu'il ne pouvoit se dispenser de le mener à Monsieur d'Estrées, qui sans doute lui rendroit justice, si, comme il le disoit, il n'avoit rien fait contre la France.

Vand-Horn voyant en effet qu'on alloit lever l'ancre pour l'emmenner : *Hé quoi*, s'écria-t-il, transporté de colere,

& regardant le commandant en face, *que prétendez-vous faire ? Croyez-vous que les miens me laissent ainsi enlever à leurs yeux sans combattre ? Sachez que ce sont tous gens de tête & d'exécution, principalement mon Lieutenant ; qu'ils affrontent les plus grands dangers, & qu'ils ne craignent point la mort.*

Le capitaine reconnut bientôt à la contenance déterminée des Flibustiers, la vérité de ce que lui disoit Vand-Horn, & comme il n'avoit pas ordre exprès de risquer ni de commettre les armes du roi contre de tels armateurs, il prit le parti plus par politique que par tout autre motif, de le relâcher. Vand-Horn, échappé de ce danger, ayant appris qu'une partie des galions du roi d'Espagne attendoit à Porto Ricco l'occasion favorable d'une escorte pour partir, fit voile de ce côté-là, & étant entré au son des trompettes, il fit savoir au gouverneur qu'il venoit lui offrir son service & sa flotte pour escorter les galions pendant leur passage.

Le gouverneur, qui savoit très-bien de quelle maniere il en avoit usé, tant à l'égard des Hollandois qu'à l'égard des François qu'il attaquoit à toute heure, accepta volontiers ses offres, & con-

sentir qu'il partît avec les galions. Vand-Horn les accompagna quelque temps de peur qu'ils ne se méfiasse de lui ; mais il n'eut pas plutôt trouvé l'occasion & son avantage, qu'aidé de quelques-uns des vaisseaux qui l'avoient joint, il coula à fonds quelques Galions, se saisit de ceux qui étoient le plus richement chargés, & donna la chasse au reste. Enfin se voyant également haï des François, des Espagnols, & des Hollandois qu'il avoit tous insultés, il se joignit aux Aventuriers, & fit plusieurs expéditions avec eux. Ayant eu quelque différend avec le capitaine Laurent, ils se battront, comme nous l'avons vu, & il mourut du coup que son ennemi lui porta. Leur combat se fit sur la Caye du Sacrifice, à deux lieues de la Vera-Cruz, & Vand-Horn, fut enterré à la Caye Logrette, qui n'est qu'à trois lieues du *cap de Catoche* dans la province de Jucatan, éloignée de la Vera-Cruz de deux cens lieues ou environ.

S'il a eu de grands défauts, il avoit aussi beaucoup de mérite. Il étoit si brave qu'il ne pouvoit souffrir aucune marque de foiblesse parmi les siens. Dans l'ardeur du combat, il parcourroit son vaisseau, observoit tout son

monde l'un après l'autre, & s'il remarquoit la moindre surprise de leur part aux coups imprévus de fusil, de canon, ou de pistolet, soit en baissant la tête, ou en s'ébranlant tant soit peu, il les tuoit sur le champ; en sorte que les véritables braves se faisoient plaisir de l'être à ses yeux, & les lâches, s'il y en avoit, n'osoient le paroître. Mais s'il punissoit ainsi ceux qui manquoient de cœur, il récompensoit bien ceux qui en avoient, car ses richesses étoient immenses, & sa générosité à leur égard n'avoit point de bornes.

Sa magnificence égaloit ses richesses, il portoit ordinairement un fil de perles d'une grosseur extraordinaire, & d'un prix inestimable, avec un Rubis d'une beauté surprenante. Il a laissé une veuve fort riche, qui s'est retirée à Ostende où elle vit heureusement.



CHAPITRE V.

Particularités qui regardent le Capitaine Grammont ; Et le retour des Flibustiers chargés du butin de la Vera-Cruz.

VAND-HORN n'auroit pas été le seul qui seroit péri après l'expédition de la Vera-Cruz, sans un coup du ciel. En effet les Flibustiers étoient dans une extrême disette, lorsqu'ils apperçurent un vaisseau chargé de farine sortant de la Vera-Cruz, qui tomba entre leurs mains, sans quoi ils n'auroient pu aller à lui, car il faisoit calme; ce bonheur inespéré leur donna le moyen de subsister, & de suivre leur route.

Le capitaine Grammont les commandoit alors, parce que Vand-Horn à sa mort lui avoit laissé le commandement de son vaisseau, en attendant que son fils fut en âge. Grammont, outré de la perte de Vand-Horn qu'il aimoit & qu'il estimoit, laissa échapper dans le premier mouvement de sa douleur quelque parole contre Laurent. Elle lui fut aussi-tôt rapportée par un

Aventurier de ses amis , qui se jetta pour cet effet à la nage. Il ne s'en étonna point ; mais prévoyant que les Aventuriers dans cette occasion ne manqueroient pas de prendre parti les uns contre les autres , & de se détruire eux-mêmes , il appareilla pour éviter ce malheur , disant qu'il étoit plus à propos de réserver tant de braves gens pour défaire leurs ennemis communs ; & sans se mettre en peine de le suivre , il ne songea plus qu'à partir avec tous ses gens , chargés du butin qu'ils avoient fait à l'expédition de la Vera-Cruz.

S'étant muni de quelques rafraîchissemens à la caye Mohere , ou caye à Femme , ainsi nommée à cause que les Espagnols au commencement de la conquête des Indes , y laissoient leurs femmes pour suivre leurs ennemis , il mit à la voile , & traita fort honnêtement le capitaine Espagnol qui commandoit le vaisseau chargé de farine , dont le hasard l'avoit rendu maître ; & après en avoir enlevé les vivres & tout ce qui l'accommodoit le plus , il en ôta encore les deux hunieres , & ne lui laissa que ses deux basses voiles , pour aller au premier port sous le vent où

ils étoient. Il en usa ainsi dans la crainte que ce vaisseau ne gagnât au vent, & n'allât avertir les Espagnols de l'endroit où étoient les Aventuriers.

Après cette expédition, Grammont & sa patache se disposèrent pour aller au petit Goave; il s'y rendit heureusement : mais la patache s'étant séparée, n'eut pas le même bonheur, elle rencontra les Armadilles qui lui donnèrent la chasse, forcèrent les Aventuriers qui la montoient, de descendre dans un petit bateau, & de se sauver à la faveur de la nuit au nombre de quatre-vingt-dix hommes, emportant à la vérité tout leur argent; mais abandonnant les esclaves & les marchandises. Avec ce petit bateau ils arrivèrent au cap de saint Antoine, & de là à la Jamaïque sur des vaisseaux Anglois.

Il est bon de remarquer que les Flibustiers qui ont fait ce qu'ils appellent bon butin; c'est-à-dire, qui rapportent beaucoup d'argent de leurs courses, vont plutôt à la Jamaïque ou à l'île de St. Domingue qu'ailleurs, parce qu'ils trouvent dans ces lieux une pleine liberté, & tout ce qui peut satisfaire leur débauche. Lorsqu'ils ar-

riverent à la Jamaïque, leurs habits étoient délabrés, leurs visages pâles, maigres, défigurés. Mais on s'arrêta moins à regarder le désordre de leur extérieur, que les richesses qu'ils apportotent.

On étoit ravi d'étonnement de voir les uns chargés de gros sacs d'argent sur leurs épaules ou sur leurs têtes, les autres tenant sur le dos & entre leurs bras tout ce qu'un homme peut porter. Chacun se réjouit à leur arrivée, & y prit part selon son talent & sa profession, s'attendant tous de profiter de leur butin, & de le partager avec eux; sur-tout les marchands & les cabaretiers, les femmes & les joueurs.

Ils firent leur première descente chez les cabaretiers, où tout étoit en joie; on leur servit d'abord ce qui pouvoit servir à leur nourriture & à leur rétablissement, & ils ne furent pas plutôt rétablis qu'ils passèrent du nécessaire au superflu. Ce ne fut plus que tables couvertes de toute sorte de mets exquis & de vins délicieux. L'ardeur de la débauche jouant alors son jeu dans chaque tête, ils faisoient sauter les verres en l'air à coups de canne,

& renversant les pots & les plats mêlés confusément avec le vin & les débris des verres , le festin dégénéroit en une crapule dégoûtante , où la profusion & le dégât avoient plus de part que le plaisir.

Quelques-uns lassés de cette vie allèrent chez les marchands lever des étoffes , & s'habillèrent magnifiquement , ce ne furent qu'ajustement sur leurs habits , & que dorures. En cet état ils passèrent chez les dames , de là chez les joueurs , & en fort peu de temps ils se virent réduits à rien. Ils sortirent de la Jamaïque comme ils y étoient entrés , à leur argent près qu'ils n'avoient plus , paroissant aussi défaits & abattus de leur débauche & de l'abondance, qu'ils l'avoient été de la disette & des fatigues de leur course.

Quand on leur demande quel plaisir ils prennent à dépenser en si peu de temps & avec tant de prodigalité les richesses qu'ils amassent avec tant d'efforts & de peine , ils vous répondent ingénument : *Exposés comme nous le sommes , à une infinité de dangers , notre destinée est bien différente de celle des autres hommes. Aujourd'hui vivans ,*

demain morts , que nous importe d'ammasser & de ménager. Nous ne comptons que sur le jour que nous avons vécu , & jamais sur celui que nous avons à vivre. Tout notre soin est plutôt de passer la vie , que d'épargner de quoi la conserver.

On peut leur répondre , qu'au moment qu'ils sont devenus riches , ils n'auroient qu'à conserver ce qu'ils ont , à ne plus faire de courses , & à changer de vie. Ils vous répliqueront qu'en changeant de vie , il faudroit qu'ils changeassent aussi de mœurs & d'inclination. Enfin tout ce qu'ils vous diroient sur ce sujet feroit naître une dissertation dans les formes , & l'on n'entreprend qu'une histoire.

CHAPITRE VI.

Suite de ce qui est arrivé aux Flibustiers pendant les années 1685, 1686, 1687 & 1690.

EN l'année 1685 les Flibustiers entrèrent dans la mer du Sud , & firent descente sur la côte ; mais leurs gardes les ayant trahis , il tombèrent

dans une embuscade d'Indiens, qui s'étant mis en armes en plusieurs endroits, en tuerent un bon nombre, & suivirent les autres de si près, qu'ils les obligèrent de regagner leurs vaisseaux, sans avoir eu le temps de faire de l'eau, ni de se pourvoir de vivres. Enfin l'escadre que le vice-roi du Perou avoit envoyée en mer pour leur donner la chasse, s'étant mise à croiser entre Lima & Panama, ils avoient été obligés de s'éloigner de la côte, & de laisser le commerce libre entre ces deux villes.

Ceux qui s'étoient avancés jusques à Campêche ne furent pas plus heureux; car y ayant débarqué au nombre de mille, pour aller surprendre la ville de Merida dans la Province de Yucatan, les Espagnols y firent entrer promptement sept cens hommes; & prirent si bien leurs mesures qu'ils mirent cette place en état de ne rien craindre. Quelque temps après le gouverneur de Panama ayant envoyé deux vaisseaux de guerre pour leur donner la chasse, ils se saisirent de quatre bâtimens qui attendoient les Flibustiers à la côte d'une isle voisine, où ils avoient mis pied à terre

pour faire de l'eau. Les Espagnols étoient de les faire périr dans cet endroit faute de vivres. Cependant les Flibustiers, aussi ingénieux que braves, ne laisserent pas d'échapper à la vigilance de leurs ennemis.

En l'année 1686, ils furent plus heureux. Ayant fait descente aux environs de Carthagene, ils prirent une voiture de marchandises précieuses qu'on y conduisoit ; & s'étant ensuite avancés sans bruit dans le pays, ils pillèrent le fauxbourg de cette ville, dont les habitans furent encore obligés de leur donner une somme fort considérable, dans la crainte de voir mettre le feu à leurs maisons. Ils furent tellement enflés d'orgueil de se voir maîtres d'un si riche butin, qu'ils ne purent le partager sans se brouiller ensemble contre leur ordinaire ; ils en seroient même venus aux mains, si quelqu'un d'entr'eux n'eût proposé de s'en rapporter à ce qu'en diroit le gouverneur de la Tortue, où ils allèrent vider leur différend.

En l'année 1688, un particulier revenant de ces pays, où depuis peu il avoit fait une fortune considérable, reçut dans son vaisseau treize Bouca-

niers pour les passer chemin faisant dans une isle où ils vouloient aller, & qui se trouvoit sur sa route. Quelques jours après il apperçut un vaisseau de guerre Ostendois qui venoit à lui. La terreur le prit, & dans cette extrémité il ne put faire autre chose que de déplorer son malheur, se voyant prêt à perdre dans un moment ce qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir.

Les treize Boucaniers qui étoient occupés à jouer, entendant cet homme se lamenter ainsi, voulurent sçavoir quel étoit le sujet de cette désolation si inopinée ; & voyant un bâtiment qui venoit à eux, ils dirent à leur hôte de ne point s'effrayer, qu'il songeât seulement à leur préparer un bon repas, & qu'ils auroient soin de le défendre si bien, que d'autres qu'eux ne viendroient pas le manger.

En effet, s'étant mis en état de défense, & ayant fait descendre en bas tous ceux qui auroient pu les embarasser, ils commencerent par une décharge de treize coups qui tuèrent treize des ennemis, & continuant ainsi deux fois sans manquer un seul homme, ils abattirent en trois déchar-

ges trente-neuf Espagnols. Ils se seroient rendus maîtres du vaisseau, si l'Espagnol qui le commandoit voyant qu'il avoit affaire à des Flibustiers, ne se fût retiré.

Une victoire remportée si à propos, causa bien de la joie à ce particulier qui auroit abandonné de bon cœur la meilleure partie de ce qu'il avoit gagné pour sauver le reste. Aussi régala-t-il fort bien ses Boucaniers, non seulement d'un repas comme ils l'avoient demandé ; mais encore les défrayant pendant tout le temps de leur passage, qui ne fut que joie & profusion d'eau-de-vie, & de tout ce qui pouvoit le mieux convenir à ces braves libérateurs.

Il se passa plus d'un an sans qu'on apprît rien de mémorable de la part des Aventuriers ou Flibustiers ; mais en l'année 1690, Monsieur de Cussi Tarin, gouverneur pour le roi sur la côte de St. Domingue, ayant assemblé environ mille hommes, partie Flibustiers, & partie habitans du quartier du cap & du port de Para, fit une entreprise sur la ville de *San-Jago de los Cavalleros*, située au Nord, presque au milieu de cette île ; & s'étant campé dans un

308 *Histoire des Aventuriers,*
endroit, nommé *la Sovana di d'ogna Igrassa*, il rangea sa petite armée en bataille, & présenta le combat au gouverneur Espagnol, qui se retira au lieu de l'accepter.

Les Flibustiers ayant par ce moyen le passage libre, avancerent sans se mettre en peine d'autre chose, & furent attaqués par trois mille Espagnols dans un défilé à demi-lieu de la ville, où ils s'étoient mis en embuscade. Le sieur Cussi que ses guides avoient averti, loin de s'étonner, alla aux ennemis dans un si bel ordre & avec une telle résolution, qu'il les obligea de se retirer fuyant çà & là dans les bois, après avoir laissé plus de mille des leurs sur la place.

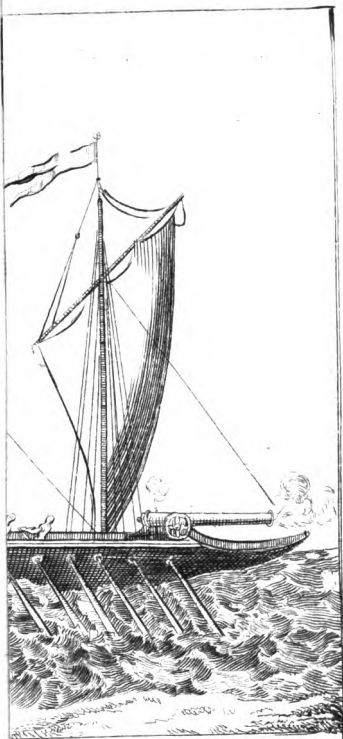
Cette victoire ne lui coûta qu'environ quarante hommes & deux officiers subalternes ; & comme il ne trouva plus d'obstacle, il marcha droit à la ville de *San^e Jago*, que les Flibustiers pillèrent, & brûlèrent à l'exception des Eglises que Monsieur de Cussi leur avoit expressément recommandées.

Après cette expédition, ils retournerent à la côte avec leur butin, où arriverent dans le même moment quelques Caraïbes, qui sont les anciens habitans naturels de ces contrées.

Ces Caraïbes venoient de l'isle Saint Vincent à 30 lieues au vent de la Martinique, pour troquer des perroquets, des poules, des fruits, des paniers de jonc résistant à l'eau, & quantité d'autres choses de leur façon, dont nos habitans s'accoutument fort bien. Quelques François arrivés en ce pays furent surpris de les voir nus, tant les hommes que les femmes, & frottés d'un rouge sale qu'on appelle *Roucou*, n'ayant qu'un petit morceau de toile attachée à leur ceinture, qui les couvroit pardevant. Leurs cheveux étoient partagés d'une oreille à l'autre, ceux de devant coupés à une certaine longueur, descendant jusqu'au milieu du front, & ceux de derriere cordonnés & retroussés; ce qui faisoit un toupet sur le derriere de la tête. Plusieurs d'entr'eux avoient des ooliers de cristal & de verre de différentes couleurs. Deux des plus distingués portoient chacun un petit cercle de bois sur la tête, en forme de couronne large d'un pouce ou environ. L'un étoit garni tout autour, de plumes de perroquet de différentes couleurs, mises toutes droites. L'autre avoit une seule plume rouge, droite & longue de 8, ou 9 pouces. On les prenoit pour

deux de leurs capitaines. Le premier avoit l'entre-deux des narines percé; d'où pendoit un anneau qui battoit sur sa bouche; outre cela il avoit à son col un *Caracoli*, qui est une espece de croissant du diametre d'un écu blanc, qui lui tomboit sur l'estomac, & deux sifflets de grandeur différente, dont il régala ceux qui lui avoient présenté de l'eau-de-vie. Après quelques autres honnêtetés qu'on lui fit, il prit le plus grand de ces deux sifflets, & commença une aubade Caraïbe plus forte que la première; mais que personne ne put supporter.

Un aumonier qui se trouva pour lors à la côte, nous dit qu'il avoit fait trois voyages chez ces Indiens, & qu'ayant une fois fait descente sur leurs côtes avec quelques Officiers, ils allerent à un *Carbet* ou village éloigné de la mer d'une bonne lieue, où leur chef faisoit ordinairement son séjour. Les officiers lui présenterent chacun une bouteille d'eau-de-vie dont ils s'étoient munis. Après avoir bû une gorgée de l'une & de l'autre, leur en témoigna sa reconnoissance par un présent qu'il fit d'une jeune fille à chaque officier. Monsieur l'abbé qui étoit du nombre,



Tom I pag 311

eut aussi la sienne. Il étoit assez éveillé pour s'accommoder d'un pareil présent, s'il eût été à la bienséance des gens de son caractère ; mais ni les uns ni les autres n'accepterent les offres du Caraïbe, ils le remercièrent seulement de son honnêteté.

Ces Indiens n'avoient pas encore échangé toutes leurs denrées, qu'on vit arriver encore une pirogue avec sept ou huit de leurs compatriotes. Il ne faut pas s'imaginer que ces pirogues Indiennes soient semblables à celles dont les Espagnols se servent pour piller les côtes de l'isle St. Domingue que les François habitent, & pour défendre les leurs de l'insulte des Aventuriers qui viennent enlever leur bétail.

Celle des Caraïbes va à rames seulement, au-lieu que la pirogue des Espagnols va à voiles & à rames. C'est une demi-galère qui porte ordinairement 120. hommes, & nage à 36, 40 & 44 avirons. Sa longueur est de 90 pieds-de-roi, & sa largeur au milieu est de 16 à 18 pieds, toujours en rétrécissant sur le devant ; mais un peu moins sur le derrière, où l'on met quatre pierriers qui servent pour l'abordage d'un vaisseau, & sur le de-

- vant une piece de canon de 8 à 9 pieds de long & de 4 à 6 livres de balles. Sa profondeur est de 4 à 5 pieds, & elle ne tire ordinairement qu'un pied & demi d'eau.

Elle peut être démâtée si on le veut. Pour cela on couche les 2 mâts sur des chandeliers, qui sont deux fourches de fer plantées au milieu du vaisseau. Les Espagnols ne font cette manœuvre que quand le vent est contraire, ou quand ils appréhendent d'être découverts par l'ennemi. S'ils sont alors le long de la côte, ils tirent la Pirogue à sec, la couvrent de feuillages & se mettent à terre. De sorte que bien souvent de grands vaisseaux amarrent tout auprès sans l'appercevoir, & les Espagnols qui sont à terre y rentrent la nuit, & vont à la découverte du vaisseau. S'il est ennemi, ils le surprennent facilement, & s'en rendent maîtres avant qu'on ait eu le temps de les appercevoir.

Ils ne font ces sortes d'expéditions, qu'après avoir bien examiné pendant le jour avec des lunettes d'appfoche, s'ils ont affaire à un vaisseau marchand, ou à un vaisseau armé en guerre; car pour
ceux

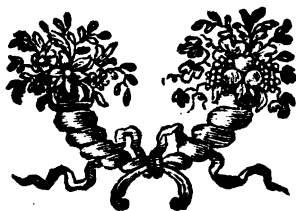
ceux où ils croyent qu'il y a des Aventuriers, ils n'osent en approcher.

Ces sortes de Pirogues vont fort vîte; parce que, outre qu'elles sont bâties de bois d'Acajou qui est fort léger, elles peuvent aller en même temps à voile & à rame, & faire sans peine 6 à 7 lieues par heure. Nos Aventuriers n'en ont guères, à moins que ce ne soit par surprise; car pour en construire ils ne sçavent ce que c'est, & ils ne s'attendent qu'à celles qu'ils prennent en mer. Cependant il seroit nécessaire qu'il y en eût à la côte de Saint Dominique pour conserver la Colonie Françoisse, que ces Pirogues incommodent extrêmement.

Les Espagnols sont si adroits à les construire, qu'en 8 ou 10 jours on les voit achevées & cela avec peu de monde. Bien souvent ils les tiennent toutes prêtes à monter; en sorte qu'en moins de deux jours ils ont assemblé toutes les parties qui la composent, & ils la mettent en mer sans que leurs ennemis puissent en être avertis : ce qui est d'une conséquence infinie.

C'est avec ces sortes de bâtimens
Tome I. O

qu'ils ont pillé trois quartiers de la côte de saint Domingue appartenant aux François. Ces quartiers sont l'*isle à Vache* présentement abandonnée , la *grande Anse* aussi abandonnée , & le quartier des *Nipes*.





HISTOIRE *DES ANIMAUX*

E T

DES PLANTES,

Qui sont sur les Isles de la Tortue &
de saint Domingue.

C H A P I T R E I.

*De l'isle de la Tortue & de ce qui s'y
rencontre.*

ANS la premiere édition de
Dette histoire, on avoit inséré
parmi le texte une descrip-
tion particuliere des animaux, des ar-
bres fruitiers, & de ce qui se trouve
de singulier dans les isles de la Tortue
& de saint Domingue, où ces gens-là
ont pris leur origine. Mais quel

O 2

personnes de bon goût ayant reconnu que ce mélange interrompoit trop le fil de l'histoire, on a suivant leur avis, placé à la fin de l'ouvrage tout ce qui regardoit les animaux & les plantes; afin que le lecteur eût la satisfaction de le voir augmenté de quantité d'événemens singuliers arrivés aux Flibustiers depuis quelques années, sans qu'on ait rien retranché de ce qui pouvoit faire connoître l'état naturel des isles de la Tortue & de saint Domingue.

L'isle de la Tortue est ainsi nommée, parce qu'elle en a la figure. Sa situation proche de l'isle saint Domingue est à 20 degrés 30 à 40 minutes au nord de la ligne équinoxiale. Elle est fertile en tous les genres de fruits que l'on trouve dans les Antilles, & sur-tout en tabac. Les seules bêtes à quatre pieds qui s'y rencontrent, sont des sangliers que l'on y a portés de la grande isle, & l'on n'y trouve que des ramiers, des tourterelles & quelques autres petits oiseaux, pour tout Gibier.

Les ramiers y viennent si abondamment pendant une saison de l'année, que les habitans en pourroient vivre sans manger d'autre viande. J'en ai

tué en trois ou quatre heures quatre-vingt-quinze , sans avoir fait cinquante pas. Ils viennent par bandes s'abattre sur les arbres, dont ils mangent la graine ; & quand elle manque, ils vont sur d'autres arbres qui portent aussi de la graine : mais après cela ils deviennent si amers qu'on n'en peut plus manger.

Un gentilhomme gascon , nouvellement arrivé de France en ce pays, & à qui on avoit fait présent de ces ramiers sur la fin de la saison , se plaignit dans le repas qu'ils étoient amers. Un de ceux du pays qui étoit à table , lui dit en riant qu'on avoit oublié à leur ôter le fiel , *Cap de dis bous âbez raison* , & voulut battre ses valets, disant que de long-temps il n'avoit mangé un morceau qui valût, & qu'ils avoient gâté ce qu'on lui avoit présenté. Celui qui avoit causé cette émotion l'appaisa bientôt, en lui demandant si les ramiers de son pays avoient du fiel , & lui expliqua en même temps la cause pourquoi ces ramiers étoient ainsi amers.

Le poisson est en abondance le long de la côte de cette isle, dans le canal, car au Nord il n'y en a pas tant. J'en nommerai les différentes especes, lors-

Bois de
chandelle.
le.

que je ferai la description de l'isle de saint Domingue Espagnole. Entre autres sortes de poissons on y voit beaucoup des hommars ou écrevisses de mer, qui sont semblables aux nôtres, excepté qu'ils n'ont point de pinces. Il n'y a pas de temps plus propre pour prendre ce poisson, que la nuit à la clarté du feu, & cela sans autre instrument que la main. Les habitans font des flambeaux de bois de santal jaune, qu'ils fendent par éclats. Ce bois rend une flamme fort claire, quoiqu'il soit verd; c'est pourquoi ils le nomment bois de chandelle. Il y a diverses sortes de poissons en coquillage, comme moules, huitres, bourgaux, ou escargots de mer, lambics, casques, porcelaines, & plusieurs autres especes que je n'ai jamais entendu nommer.

Quant aux reptiles il y en a de plusieurs sortes; les tortues que l'on y voit se nomment *Carets*; il y a aussi quelques lézards, qui ne sont pas en si grande quantité que les *Crabes* ou *Cancres*. On en voit de deux sortes fort communs; les habitans nomment ceux de la premiere espece *Crabes Blanches*, & les Espagnols *Cangreios*; & ceux de la seconde, *Crabes rouges*, ou *Tour-*

lourons. Ces deux sortes de cancrs font des trous en terre, & coupent les racines de ce que l'on plante, soit tabac, cannes de sucre, ou autres. Il n'y a point de serpens venimeux ; mais seulement quelques couleuvres, qui ne font point d'autre mal que de manger les poules & les pigeons. J'en ai vû une qui paroïssoit longue de cinq quarts d'aunè, qui venoit d'avaler sept pigeons & une grosse poule. Nous mangeâmes ces pigeons fricassés, après les avoir tirés de son corps, où ils n'avoient pas été trois heures, j'ai aussi mangé de ces couleuvres. Dans le besoin on s'accommode de tout.

On voit certains petits reptiles qui ont une coquille comme un vignot ou escargot, ayant le devant de même qu'une écrevisse, & le reste du corps semblable à l'escargot. Ces reptiles nommés *soldats*, sont bons à manger, & très-nourrissans ; ils ont encore une vertu médicinale que j'ai éprouvé, mais il faut user d'industrie pour les avoir ; car leurs coquilles sont si dures, que si on veut les casser, on gâte cet animal. Il faut seulement les approcher du feu, & ils sortent d'eux-mêmes, puis les mettre en telle quantité que l'on

veut dans un sac exposé au soleil. Il en dégoûte une huile rouge qui est extrêmement bonne pour toutes les douleurs froides, & raccourcissimens de nerfs. On trouve encore dans ce pays des caméléons, & un grand nombre de petits Lézards, qu'on nomme *Anolis* ou *Gobemouches*. Ces différentes especes d'animaux ne font aucun dommage, ils vivent des insectes que l'on trouve dans cette isle, comme fourmis & autres de différentes especes, dont nous aurons à parler. Ils y sont assez importuns; car si on laisse une heure de temps quelque morceau de viande sur une table, ce n'est plus qu'une fourmiliere. Il y a des guêpes, des frelons, des mouches de diverses façons, & des scorpions, des araignées, des chenilles & des vers. De toutes ces sortes d'animaux on n'en voit aucun qui soit venimeux, ni importun comme les *Mousquitoes* & *Marigouins*, dont je traiterai dans la suite.

A la vérité, si les Scorpions & les Scolopendres, qu'on nomme *Bêtes à mille pieds*, n'y sont point venimeuses, les arbres & les plantes ne leur ressemblent pas. J'en décrirai ici trois seulement; sçavoir, un arbre, un ar-

brisseau, & une Plante, dont j'ai vu des expériences. L'Arbre venimeux dont je veux parler croît haut comme un Poirier, il a ses feuilles semblables à celles du Laurier sauvage, & porte un fruit qui a la ressemblance, le goût & l'odeur des pommes de reinette ; d'où vient que les Espagnols le nomment *Arbos de Mançanillas*, qui signifie arbre portant de petites pommes. Ce fruit renferme un venin si contagieux, que quand il tombe dans la mer, il le communique aux poissons qui en mangent. Le *Tézar* & la *Becune* sont deux poissons forts friands de ces pommes. On connoît quand ils en ont mangé à leurs dents, qui deviennent de couleur livide ou noirâtre. Cet indice n'empêcha pourtant pas qu'en 1667 la plus grande partie du Bourg de la Basse-terre de cette isle, ne pensât être empoisonnée pour avoir mangé du *Tézar* qu'un Pêcheur Indien étoit venu vendre. On prend ordinairement pour contrepoison l'arête de ce poisson, rôtie & mise dans du vin ; mais dans cette occasion je ne trouvai point de remède plus sûr que de boire de l'huile d'olive. Plusieurs en furent malades plus de trois mois.

O 5

Description
tion de
la Man-
çanilla.

Remede
contre
le venin
de la
Mança-
nilla.

Les Indiens adroits connoissent quand ce poisson a mangé de la Mançanilla, en goûtant du cœur, s'ils le trouvent piquant sur la langue, ils n'en mangent point : mais au contraire s'il est doux, ils usent de ce poisson avec toute assurance. Les nouveaux-venus de l'Europe s'empoisonnent fort souvent ; car ce fruit est si agréable à la vue & à l'odorat, qu'on ne peut se dispenser d'en goûter ; & lorsque quelqu'un en a mangé, tout le remede qu'on lui fait, c'est de le lier, & de l'empêcher de boire l'espace de deux ou trois jours : mais c'est un grand tourment ; car il crie sans cesse qu'il brûle. Tout son corps devient rouge comme du feu, & sa langue noire comme du charbon. Si par malheur il en a trop mangé, il n'y a gueres moyen de le sauver.

L'arbre qui porte la Mançanilla n'est pas moins venimeux dans sa verdure, que son fruit & ses feuilles. Il jette un suc laiteux comme le figuier, qui est tout-à-fait caustique. Si quelqu'un s'endort sous cet arbre, & qu'il en tombe quelque goutte d'eau sur sa chair, il y vient aussi-tôt de grosses loupes rouges. J'y ai été pris moi-même.

me ; car en ayant pris une branche pour chasser des mouchérons qui m'incommodoient , il me survint au visage une Erisipelle , dont je fus trois jours si incommodé que j'en pensai perdre la vue.

Pour l'Arbrisseau venimeux , il est semblable au Piment , qu'on appelle en Europe Poivre d'Inde ; mais il croît plus haut : il porte un fruit gros comme un pois , que les habitans appellent *Piment à l'œil* , à cause que les Indiens le pilent & s'en frottent les yeux ; afin de voir , disent-ils , plus clair au fond de l'eau , quand ils vont tirer du poisson avec des fleches ou des harpons. Un Espagnol m'a dit que la racine de cet Arbrisseau étoit un grand poison dont il avoit vu l'expérience , & qu'il n'avoit point d'autre contre-poison que sa graine pilée & bue dans du vin.

Il ne sera pas ici hors de propos de rapporter ici une petite histoire arrivée au sujet de la plante venimeuse qui croît dans ce lieu. Une Dame de l'isle de la Tortue avoit une jeune Esclave noire assez jolie , elle fut long-temps poursuivie par un garçon du pays aussi Esclave ; mais com-

Histoire
au sujet
de la
Mançanilla.

me elle n'avoit point d'amitié pour lui, elle le maltraita de paroles, & lui dit qu'elle s'en plaindroit. Il la quitta en la menaçant; auffi-tôt elle en avertit sa Maîtresse. Trois jours après ce garçon surprit la jeune Esclave qui reposoit sur son lit pendant la chaleur du jour, (car il n'y a rien de fermé en ce pays-là) & il lui mit des feuilles d'une certaine herbe entre les deux gros orteils des pieds. Quelque temps après sa Maîtresse l'appella, & voyant qu'elle ne venoit pas, elle fut obligée de la chercher. L'ayant trouvée endormie, elle la poussa fortement pour l'éveiller; mais cette pauvre Esclave dormoit d'un sommeil dont on ne réveille jamais. Sa Maîtresse voyant un accident si funeste m'envoya querir, & me conta la chose telle que je viens de la réciter, & qu'un petit enfant qui avoit vu ce Noir mettre l'herbe, lui avoit rapportée. Je fis l'ouverture du corps pour voir s'il n'étoit point empoisonné, je n'en trouvai aucune marque; je pris les feuilles qu'on lui avoit trouvées entre les orteils pour en faire l'expérience sur un chien qui dormoit, il en mourut de même. J'en fis autant sur un

chien éveillé , & il ne lui arriva aucun accident. Les assistans & moi nous fûmes étonnés de voir la force du poison de cette plante.

CHAPITRE II.

*Des Arbres fruitiers les plus rares de l'isle
St. Domingue.*

J'AI déjà remarqué que le fonds de terre de l'isle de Saint Domingue étoit très-bon ; & qu'il produisoit plus lui seul , que tous les autres de l'Amérique ensemble ; car les arbres y croissent avec plus de force qu'en aucun autre lieu , & les fruits en sont beaucoup meilleurs.

Parmi le grand nombre d'arbres & de fruits qui viennent en Amérique , je ne veux parler que de quelques-uns des plus rares : car si je parlois de tous , je ne finirois pas.

On trouve dans cette isle quantité d'Orangers & de Citronniers que la nature y produit d'elle-même. Les fruits n'en sont pas agréables , comme ceux que l'on cultive en Europe ; au contraire ils sont aigres , petits , & toute-

fois pleins de suc, n'ayant pas l'écorce épaisse. Ces Citronniers & ces Orangers sont semblables à ceux que l'on voit ordinairement. Les Espagnols & les Portugais ont eu soin venant dans cette isle, d'y planter des arbres fruitiers, & de la peupler de diverses especes d'animaux qu'on n'y voyoit point.

Quand un Espagnol se trouve dans une forêt, & qu'il y rencontre quelque arbre fruitier, il a soin de planter la semence du fruit qu'il mange. C'est pour ce sujet que les terres qu'ils ont habitées sont plus remplies de toutes sortes d'arbres fruitiers, que celles que les autres Nations habitent. Aussi voit-on dans l'isle de St. Domingue de grandes plaines qui ne sont couvertes que d'Orangers, produisant des oranges aussi douces que celles qui viennent de Portugal, dont les Portugais ont apporté l'espece de la Chine en Europe.

Remar-
que d'un
Espa-
gnol.

Un vieux Espagnol, qui avoit une parfaite connoissance des propriétés de l'Amérique, m'a dit que dans une orange aigre il avoit remarqué un grain parmi les autres, qui planté en terre produisoit un arbre portant des oranges douces.

Les bananiers sont certains arbrisseaux qu'on pourroit plutôt nommer ^{Bananiers.} plantes, parce qu'ils n'ont aucun bois solide; mais seulement un tronc mol, plein de suc, & que l'on peut couper avec un couteau. Il croît jusqu'à douze à quinze pieds de hauteur. Du milieu de sa tige sort une fleur de couleur de pourpre, de la grosseur d'un artichaut. Le fruit qui en provient peut nourrir l'homme en diverses manières; tantôt il lui sert de pain, préparé d'une façon; tantôt de vin, préparé d'une autre, parce que l'on en tire un suc qui est aussi fort que cette liqueur. On le fait sécher comme les figues; lorsqu'il est bien mûr, en l'exposant au soleil, après en avoir ôté l'écorce, il se candit comme si on l'avoit parsemé de sucre.

Les feuilles de cet arbre sont douces étant séchées; de sorte que les habitans de ces lieux en font des lits aussi bons que nos lits de plume. Quelques auteurs ont dit que c'étoit sur ces feuilles que la Sainte Vierge mit reposer le Sauveur du monde, après qu'il fut né. Cela pourroit bien être; ^{Surquoi le Sauveur reposa quand il fut né.} car j'ai vu de ces arbres dans la terre sainte.

D'autres veulent encore que ce soit des feuilles de ce même arbre qu'Adam se couvrit après qu'il eût péché. Effectivement elles sont si larges, que je me souviens d'avoir vu ensevelir le corps mort d'un puissant homme avec deux de ses feuilles. Mais si beaucoup de gens prétendent qu'Adam se couvrit des feuilles de cet arbre, il n'y en a pas moins qui croient qu'il mangea de son fruit dans les Paradis Terrestre. Ce qui est certain & qui peut sembler merveilleux, c'est qu'au moment que l'on coupe son fruit, on aperçoit une croix fort bien marquée, sur chaque tronçon coupé. Ainsi, supposé que tout ce que l'on dit à cet égard, soit comme on le dit, lorsqu'Adam eut trouvé dans ce fruit la cause de son mal, il put y voir aussi la figure du remède.

Quoi qu'il en soit, je crois être obligé d'avertir le public que cet arbre est fort utile en Médecine : Car si on prend un noyau qui sort du fruit avant qu'il soit mûr, il est souverain pour absorber les chairs corrompues des ulcères, & il les guérit même entièrement. Il n'y a pas long-temps que j'en ai vu un dans le Jardin de Médecine

de l'université de Leyden en Hollande ; mais il étoit fort jeune. Ce que je remarque , pour faire connoître qu'on en peut élever dans ce pays & ailleurs ; & comme il est d'une très-grande utilité , il seroit bon d'en planter partout , afin d'éprouver où il peut venir le mieux.

L'abricotier est un arbre plus haut que les plus grands chênes de l'Europe, il a les feuilles semblables au laurier sauvage, l'écorce comme celles du poirier. La chair de son fruit ressemble à celle de nos abricots ; quoique la figure en soit fort différente, en ce qu'ils sont fort gros, couverts d'une peau dure & épaisse , ils ont le goût meilleur & l'odeur plus agréable que nos abricots ; le noyau n'est point dur : les Espagnols cultivent ces arbres & font des confitures de leur fruit. Il n'y a qu'un lieu dans ces isles où il s'en rencontre , les sangliers s'en nourrissent dans la saison ; c'est ce qui fait que leur viande est plus excellente qu'en tout autre pays.

Cet abricot est parfaitement bon lorsqu'il est cuit avec la chair du même sanglier ; mais étant mangé cru, il est très-dur à digérer ; il y a autant

Abricotier.

à manger dans un seul de ces fruits, que dans le plus grand dē nos melons.

Papayer.

Le papayer est un arbre qui croît à la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds; il n'a qu'un tronc sans branches, au sommet duquel il y a quinze ou vingt feuilles extraordinairement larges, & dont la queue est longue comme la moitié du bras. Sur ces ~~feuilles~~ sont les fruits que l'on voit attachés au tronc de l'arbre; il porte du fruit continuellement, & il y en a toujours en fleur, d'autres qui ne sont que nouer, d'autres à demi-mûrs, & d'autres mûrs. Il y a de ces fruits qui sont gros comme des grenades, & environ de cette figure, & d'autres beaucoup plus gros.

Cacoyer.

Le cacoyer est l'arbre qui produit la semence que les Espagnols nomment Cacao, dont on fait le chocolat. Cet

Arbre qui produit la semence du chocolat.

arbre ressemble au cerisier, & ne vient pas plus haut. Son fruit est une gouffe qui croit en son tronc de la grosseur d'un concombre, & de la même façon, excepté qu'il commence & finit en pointe. Le dedans de cette gouffe est épais d'un demi-doigt, forme un tissu de fibres blanches & fort succulentes, un peu acide, fort bon à étan-

cher la soif. Les fibres contiennent dans leur milieu dix à douze, & jusqu'à quatorze grains de couleur violette, qui sont gros comme le ponce, & secs comme un gland de chêne. Ce grain est couverte d'une petite écorce; étant ouvert, il ne se sépare pas seulement en deux comme les amandes ou les noix; mais en cinq ou six petites pièces qui sont inégalement jointes ensemble, & au milieu desquelles est un petit pignon qui a le germe fort tendre & difficile à conserver. C'est de cette semence que les Espagnols font la célèbre boisson du chocolat. Lorsque qu'ils eurent conquis ce pays, les Indiens leur firent boire de cette liqueur, qu'ils trouverent si bonne & si utile pour la santé, qu'ils l'ont mise en usage entr'eux, non seulement en Amérique; mais aussi en Europe, où elle est assez commune, quoique les Espagnols se soient toujours réservé le secret de la préparer, parce qu'en quelque part que ce soit, on ne sauroit boire de bon chocolat s'il ne vient d'Espagne. Cette boisson surpasse en bonté le thé des Chinois, & le café des Perses & des Turcs. Enfin elle nourrit tellement le corps & le tient

De quoi
les Es-
pagnols
font le
choco-
lat.

332 *Hist. des Animaux & des Plantes*
dans un si grand embonpoint , qu'on
pourroit en vivre sans avoir besoin de
prendre d'autre nourriture.

Si les Espagnols ont le secret de préparer le chocolat, ils ont pareillement celui de cultiver les arbres qui produisent la semence dont il se fait ; car de toutes les nations qui habitent l'Amérique, il n'y a qu'eux qui savent cultiver cet arbre, & qui fassent commerce de sa semence. Quelques-uns d'entr'eux s'y sont tellement enrichis, qu'ils tirent ordinairement plus de vingt mille écus de rente par an, tous frais faits, d'un seul jardin planté de ces arbres.

M'étant trouvé parmi les Espagnols j'ai eu la curiosité d'apprendre la manière de cultiver ces arbres, & comment ils préparent la semence pour en faire la boisson dont on a parlé. Je vais en donner la description ; car jusqu'à présent le public l'a ignorée.



CHAPITRE III.

Maniere de faire le chocolat, & de cultiver l'arbre qui produit la graine dont on le fait.

LORSQUE les Espagnols veulent avoir la semence pour produire ces arbres, ils laissent parfaitement mûrir & sécher les gousses qui la contiennent, ensuite ils ôtent la semence de ces gousses qu'ils font soigneusement sécher à l'ombre; après quoi ils préparent un carreau de terre, qu'ils entourent & couvrent de feuilles de palmistes, ils y plantent les grains de cacao à quelque distance l'un de l'autre, ils couvrent ces carreaux de terre durant le jour à cause de l'ardeur du soleil, & les découvrent pendant la nuit, afin que la rosée humecte la terre. Ils en usent ainsi jusqu'à ce que cette semence ait produit de petits arbres de la hauteur de deux pieds. Pendant que la pépinière croît, on prépare un autre lieu pour y transplanter les arbres, & ce lieu doit être au bord d'une rivière dans un pays plat

& assez humide. Il faut sur-tout que la terre en soit bonne & un peu mêlée de sable. Cette place ainsi préparée, on y plante des rangées de bananiers, dont nous avons déjà parlé, aussi près l'un de l'autre que l'on veut que les arbres de cacao le soient. Lorsque ces bananiers ont pris racine, on plante au pied de chacun d'eux un cacaoyer, & cela afin que la violence du soleil ne nuise point à ces petits arbres, qui sont trop délicats pour pouvoir en souffrir l'ardeur, & qui en sont préservés par l'ombre que forment les bananiers. On les entretient de cette sorte, jusqu'à ce qu'ils soient gros comme le bras; ce qui arrive en un an & demi ou deux ans de temps. Alors on arrache tous les bananiers, & on laisse le cacaoyer seul, lequel rapporte du fruit ordinairement deux fois l'année; la première au mois de mars, la seconde au mois de septembre.

Il ne faut pas oublier qu'on est toujours obligé de les tenir humides, & d'empêcher qu'il ne croisse des herbes tout-autour. Mais ce travail n'empêche pas que deux ou trois esclaves ne soient capables d'entretenir un jardin planté de cinq à six mille pieds de ces arbres.

La récolte du fruit qui en provient, se fait ainsi. Lorsque les gouffes qui sont vertes en croissant deviennent jaunes en mûrissant, on les coupe & on les ouvre. On en tire les grains, qu'il faut prendre soin de nettoyer des fibres qui les enveloppent, on les met ensuite sécher au soleil sur de grandes tables, pour en tirer cette semence dont les Espagnols font un très-grand commerce, tant chez eux que chez les étrangers; mais particulièrement chez eux. Je puis assurer comme une chose vraie, qu'il s'en négocie tous les ans pour plus de dix millions, & elle est si précieuse, qu'il y a beaucoup d'endroits dans l'Amérique où l'on s'en sert au lieu de monnaie; on en donne douze à quatorze grains pour une réale d'Espagne.

Chocolat monnaie ordinaire des Indes.

Le pays où l'on en fait le plus de commerce, sont les isles de la Trinité, du Pérou, & autres lieux. De là les Juifs la transportent en France, en Angleterre, en Hollande, en Suede, en Danemarck & en Italie, où il s'en consomme beaucoup. Cependant il arrive que la plus grande partie des nations de l'Europe l'achètent plutôt pour sa grande réputation, que pour

l'utilité qu'ils en tirent, parce qu'ils y sont ordinairement trompés.

Tromperie de ceux qui vendent le chocolat.

En effet l'avarice & l'avidité de ceux qui vendent le chocolat, est telle, que pour gagner beaucoup ils vous donnent à boire du lait, dans lequel ils mêlent des ingrédiens qui ne sont rien moins que le chocolat; & l'on peut dire avec vérité, comme je l'ai déjà remarqué, qu'il n'y a que les Espagnols qui le sachent bien préparer. Or voici comme je leur ai vu faire à eux-mêmes dans les isles de l'Amérique.

Composition du chocolat

Les Espagnols prennent les grains du cacao, les font rôtir dans une poêle percée, comme on fait les marons en Europe; ensuite ils en ôtent la petite peau qui les enveloppe, les mettent sur une petite pierre & les broient jusqu'à ce qu'ils soient réduits en pâte, à laquelle ils ajoutent deux fois autant de sucre, avec du poivre & de la vanille, du musc & de l'ambre-gris. Quand tout cela est bien mêlé avec la pâte, ils en font des rouleaux, ou des petits pains qu'ils gardent; & lorsqu'ils s'en veulent servir, ils rapent ces rouleaux comme on fait la muscade; ensuite ils mettent de l'eau chauffer dans des pots de cuivre ou d'argent

gent qu'ils ont exprès , & lorsqu'elle bout , ils la versent dans des tasses de fayance , de porcelaine , ou de coco qui ne servent qu'à cet usage. Enfin ils ont un petit morceau de biscuit tout prêt qu'ils trempent dans la liqueur. C'est ainsi qu'ils la préparent , & qu'ils en usent.

*Maniere
d'en user*

Mais afin que le Lecteur n'ait rien à désirer pour la parfaite préparation du chocolat , je dirai encore ce que c'est que la vanille qui entre dans sa composition , & qui est la principale chose qui sert à lui donner du goût & de la force.

*Propriétés de la
Vanille.*

La Vanille est une petite gouffe qui croît sur une plante assez haute ; mais qui a de petites feuilles. Ces gouffes sont longues , étroites , & remplies d'un suc mielleux & de très-bonne odeur ; elles sont pleines d'une petite semence presque imperceptible , & qui ne sert qu'au chocolat. Sa propriété naturelle est d'échauffer & de fortifier l'estomac , ce qui augmente la vertu du chocolat même , qui est plus froid que chaud.

A proprement dire , le chocolat est anodin , parce qu'il tempere toutes les grandes douleurs d'entrailles. Je me

*Remedes contre les
douleurs
d'entrailles.*

Tome 1.

P

fuis une fois guéri d'une dissenterie assez véhémence avec les seuls grains de cacao mangés crus : ce fut un Indien qui m'enseigna ce remède. On en tire encore une huile qui est aussi fort douce , & qui se fait de même que celle d'amande. Cette huile est merveilleuse pour la brûlure. Les Espagnols s'en servent pour cela , & fort efficacement.

C H A P I T R E IV.

Autres arbres de l'isle de St. Domingue.

L'ORME de ce pays-là n'est différent des nôtres, qu'en ce qu'il est plus petit, qu'il a les feuilles beaucoup plus grandes, & qu'il rapporte une semence bien différente; elle tombe de l'arbre quand elle est sèche, & est faite comme un petit morceau de liège arondi. Etant mâchée, elle laisse un goût admirable dans la bouche. Quantité d'oyes sauvages viennent dans cette isle; lorsque la graine tombe de l'orme, elles la mangent, & en deviennent si grosses, qu'elles sont obligées d'y demeurer plus d'un mois après

Effets
de la se-
mence
d'Orme.

que cette graine leur a manqué; à cause qu'elles ne peuvent voler, tant elles sont grosses & pesantes.

Le *Palmiste franc* est un arbre de 130 Palmiste franc. pieds de haut ou environ; les queues de ses feuilles sont d'une substance maniable, couvertes d'une peau blanche comme neige, mince comme du papier, & douce comme de la soie, sur laquelle on peut aussi-bien & mieux écrire que sur l'écorce du Tilleul, dont les anciens se servoient, dit-on, avant l'invention du papier & du parchemin. Les Boucaniers autrefois n'ayant ni papier, ni encre, ni plume, se faisoient des plumes de certains petits roseaux, comme font les Turcs encore aujourd'hui; ils se servoient du suc de genipas au-lieu d'encre, & écrivoient sur cette petite peau qui leur servoit de papier. l'Invention des anciens Boucaniers.

Le *Palmiste épiné* est ainsi nommé, l'Palmiste épiné. à cause que depuis le pied jusqu'au sommet il est garni d'épines, qui sont longues de quatre doigts, de figure plate, extrêmement subtiles, dures & pénétrantes. On les voit autour de cet arbre par cordons, à quelque distance les uns des autres. Il y a de certains Hist. à ce sujet. Indiens de la terre ferme de l'Amérique méridionale, nommés *Aroargues*,

qui se servent de ces épines pour tourmenter leurs ennemis quand ils les ont fait prisonniers de guerre. Voici la maniere dont ils s'y prennent. Ils attachent le prisonnier à un arbre, & le lardent de ces épines si dru, qu'on ne peut mettre un pouce entre deux. Ces épines ont un grand bout au dehors, qu'ils environnent de coton trempé dans de l'huile de palme; ils y mettent le feu, & malgré ce tourment, le misérable qui le souffre ne laisse pas de chanter. Un Espagnol m'a raconté cette petite histoire, que j'ai bien voulu mettre ici; & sur ce que je lui demandois pourquoi ceux qui souffroient ce tourment chantoient, il ne put m'en donner aucune raison: *peut-être*, ajoutoit-il, *ces Barbares croient que ces malheureux chantent, lorsqu'en effet ils se plaignent fortement.* Mais il se trompoit; car j'ai su depuis, & c'est une vérité constante, que la coutume de ces sortes d'Indiens, lorsqu'ils ont fait quelques prisonniers de guerre, & qu'ils les font mourir par les plus cruels tourmens, est de les contraindre de chanter, & voilà sans doute pourquoi le misérable dont je parle chantoit. J'ai nommé ces arbres, *pal-*

mistes, à cause que les habitans les nomment ainsi, quoique l'on doive dire palmiers.

L'*Acajou* est un arbre, qui croît ^{Acajou.} extrêmement haut & gros; les François l'appellent ainsi, du nom que les Sauvages lui donnent, & les Espagnols *Cedro*. J'en ai vu deux tables chez les RR. PP. Chartreux de Xeres en Andalousie, Province d'Espagne, qui étoient chacune d'une seule piece, & avoient quatre-vingt-dix pouces de long, & soixante & dix de large. Ces deux tables leur avoient été apportées de la ville de saint Domingue. Ce bois est beaucoup en usage en Amérique. On en fait de fort belles sculptures, c'est à quoi il est le plus propre; car outre qu'il est très-beau de couleur, & de très-agréable odeur, il n'est nullement cassant, & c'est ce qui le fait estimer le plus de ceux qui le travaillent.

Le *Mangle* est de trois especes différentes; mais je ne parle que d'une seule, qui est celle qui croit dans les lieux que la mer inonde. Ces arbres ont leur racine hors de terre, fort élevée, & quelquefois plus forte & plus touffue que les branches mêmes; si bien que le tronc de l'arbre tient le

Mangle.
Effet de
les racines.

milieu hors de terre entre les branches & les racines. Ils sont tellement entrelassés par leurs racines les uns dans les autres , que l'on pourroit faire quelquefois plus de dix lieues sur ces arbres sans mettre pied à terre. Il y a des Indiens dans certains endroits de l'Amérique, qui bâtissent des maisons dessus. On voit souvent les branches de ces arbres si avancées dans la mer , qu'il s'y amasse des rochers d'huitres ; tellement que cela donneroit lieu à certains voyageurs de dire qu'ils ont vu croître des huîtres sur les arbres, comme d'autres ont assuré avoir vu des oyes provenir de quelques arbres dans l'Ecosse & dans l'Irlande.

Il y a une sorte d'arbre que les Boucaniers François nomment *Gommier* , & la gomme , qu'il jette , *Gomme de cochon* , à cause que les Sangliers s'étant mordus les uns les autres , vont avec leurs crocs donner des chocs à cet arbre , & le dépouillent entièrement de son écorce ; aussi-tôt il jette une gomme , de même que la vigne au printemps rend de l'eau lorsqu'on la coupe. Les Sangliers se frottent contre cet arbre , aux endroits où il jette sa

gomme, afin d'en faire entrer dans leurs plaies, & ils se guérissent parfaitement. Elle est aussi admirable pour guérir toute sorte de plaies, & les Sauvages s'en servent communément dans leurs plus grandes blessures.

Le bois à *enyvrer*, est ainsi nommé à cause de l'effet qu'il produit. En effet son écorce étant battue dans un sac, & mise dans de l'eau dormante., enivre les poissons ; en sorte qu'on les prend à la main. Cet arbre croît à peu-près comme le poirier, & a les feuilles semblables à un trefle.

Le *Quinquina* qu'on nous apporte ^{Quinquina.} de l'Amérique, & dont la vertu est de chasser la fièvre, du moins pour quelque temps, n'est autre chose que l'écorce de cet arbre. Les Espagnols l'apportent de St. Francisco de Quito, province du Perou, & disent qu'elle ne croît que là.

Le *Copal* est un grand arbre, semblable ^{Copal.} au gommier dont nous avons parlé. Quelques Indiens idolâtres se servent de cette gomme pour brûler sur leurs autels, comme nous nous servons de l'encens.

Le *Manioc* croît de la hauteur d'un ^{Manioc.} homme, ses feuilles sont partagées en

cinq branches sur une même queue, comme les cinq doigts de la main, & pas plus larges. Elles s'écartent dès le pied de l'arbre, qui produit deux ou trois racines grosses comme la cuisse, & souvent du poids de soixante ou soixante-dix livres. C'est de ces racines que les Chrétiens & les Indiens font du pain de la manière qui suit.

Adresse
des In-
diens à
prépa-
rer le
Manioc.

Après qu'ils ont arraché ces racines, ils les grattent avec des rapés de cuivre ou de fer blanc, semblables à celles dont on se sert pour le sucre; mais qui ont deux pieds de long & un pied de large. Quand il est ainsi rapé, ils le mettent dans des sacs de toile forte & claire, & ensuite sous une presse, afin d'en tirer le suc, qui est un dangereux poison; car si un animal en boit, ou qu'il mange les racines encore vertes, il meurt aussitôt. Ce suc est fort corrosif, je l'ai reconnu en lavant de certains ulcères, qui sont devenus fort beaux & de facile guérison. Le plus grand remède contre ce venin, c'est de faire avaler de l'huile aux personnes, ou aux animaux qui en ont pris. Quoique ce soit un grand poison, il ne laisse pas

Remède
contre
le suc ve-
nimeux
du Ma-
nioc.

d'être fort utile ; car si on l'expose au soleil dans des vaisseaux avec du piment , il aigrit , & est aussi bon pour les fauces que le vinaigre. Je n'en ai vu que chez les Espagnols. Ce suc ainsi pressé , il reste dans le sac une matière qui ressemble à de la farine , & on la laisse sécher au soleil , on la garde pour s'en servir quand on veut , & pour la transporter sans qu'elle se gâte. Quelques-uns la mettent d'abord sur de grandes platines de fer qui viennent de Suede , & qui servent aux Chapeliers à faire leurs chapeaux. On y fait un feu assez modéré , & la pâte se cuit comme une tourte. Les habitans en vivent.

Les Sauvages le font de la même manière , avec cette différence qu'au lieu de rape ils se servent d'une pièce de bois , dans laquelle ils enchassent de petites pierres dures & pointues. Au lieu de sac de toile ils usent d'écorce d'arbre , dont ils font un tissu fort propre , & pour des platines de fer , ils en ont de terre qu'ils font eux-mêmes.

Cette racine est aussi utile en Amérique , que le bled en Europe. On en fait une boisson qui vaut bien notre

Invention des Sauvages.

Boisson des Amériquains.

biere. Cet arbrisseau ne vient point de semence comme les autres ; on coupe de ses branches par pieces, environ d'un pied de long : on fait des trous de demi-pied avant dans la terre, on y enfouit ces branches coupées ; mais on a soin de mettre certains nœuds en haut, sans quoi elles ne produiroient rien.

L'*Ananas* est une plante qui produit un des meilleurs fruits & des plus délicats qui croissent dans toute l'étendue de l'Amérique. Ce fruit est semblable à un artichaut, sa substance ressemble à celle d'une poire fort succulente, son suc est extrêmement agréable, & si subtil, que quand on en mange un peu trop, il ouvre toutes les petites veines & les arteres de la bouche ; en sorte qu'on saigne beaucoup, sans pourtant en ressentir aucune incommodité.

Subtilité de l'*Ananas*.

Il n'est pas besoin que je donne ici la description du *Tabac* ; car il est si connu dans toute l'Europe, qu'il n'y a aucune nation qui ne s'en serve, n'en connoisse les propriétés, & ne l'aime avec passion ; jusques-là que les Turcs, à qui l'Alcoran défend expressément d'en user sous peine de péché, ne laissent pas d'en prendre abondamment ;

car dans le temps de leur carême appelé *Ramazan*, pendant lequel ils ne mangent point de tout le jour, ils ne cessent point de prendre du tabac en fumée; avec cette précaution qu'ils ont grand soin d'avaler cette fumée, de peur que l'on ne s'apperçoive à l'odeur, ou autrement, qu'ils en usent. Voici la maniere dont se cultive cette fameuse plante dans l'Amérique.

On prépare un quarré de terre, comme j'ai dit qu'on faisoit pour le cacao, & on y plante de la semence. On arrose tous les jours ce quarré, & on le couvre pendant l'ardeur du soleil. Quand il ne fait point soleil & qu'il ne pleut pas, il ne faut pas moins l'arroser. Cette semence étant levée de terre, forme une petite tige comme la laitue; on la change de place, de même que cette plante, & on met les tiges à trois pieds de distance l'une de l'autre; on n'y souffre point d'herbes étrangères. Lorsque les feuilles sont devenues grandes, & qu'elles se cassent quand on y touche, c'est une marque que le tabac est mûr. Alors il faut le couper, & le laisser deux ou trois heures au soleil, puis amasser toutes les plantes deux à deux, pour les pendre à des per-

Maniere
de culti-
ver le ta-
bac &
de l'ap-
prêter.

ches, jusqu'à cinq étages les unes sur les autres, dans des loges qui sont seulement couvertes, de peur que la pluie ne les mouille; mais ouvertes de toutes parts, afin que l'air puisse mieux y entrer, & que le tabac en s'échauffant ne pourrisse pas.

Avant le lever du soleil on détend ces perches, afin de tenir les feuilles du tabac souples, de crainte qu'elles ne se cassent & ne se réduisent en poudre; & on en tire toutes les jambes.

Quand il est sec on met toutes les feuilles ensemble en paquet, & avant que de les tordre on les laisse tremper dans l'eau de la mer. Enfin on les tord après qu'elles y ont trempé. Il faut remarquer que le tabac de Verine est le meilleur de tous; que les femmes le fument aussi-bien que les hommes, & que c'est une chose aussi surprenante en ce pays-là de voir des femmes ne fumer point, que d'en voir fumer en France.

Qualité
du tabac
de Veri-
ne.

Quoique le tabac soit d'un si grand usage par toute la terre, je n'en ai jamais bien compris la raison; & toutefois je puis dire que la médecine que j'exerce depuis si long-temps, m'a donné quelque connoissance de ce qui peut être utile ou contraire à la santé.

CHAPITRE V.

*Des Animaux à quatre pieds qui sont dans
l'isle St. Domingue.*

LORSQUE les Espagnols découvri-
rent l'isle dont je parle, ils n'y trou-
verent aucuns animaux à quatre pieds ;
les Indiens qui l'habitoient ne vivant
que de volaille & de poisson, des fruits
& des légumes que la terre leur pro-
duisoit. Mais dès qu'ils s'en furent ren-
dus les maîtres, ils peuplerent cette isle
de taureaux, de vaches, de chevaux
& de porcs ; lesquels en cent ans se sont
tellement multipliés, que lorsque les
François y aborderent, ils ne se don-
noient pas la peine de les aller cher-
cher dans les bois, ils les attendoient au
bord de la mer pour les ruer, & ils en
tuoient autant qu'ils en vouloient.

Nourri-
ture des
anciens
Indiens.

Les taureaux y sont fort puissans,
ils ont les jambes courtes & menues, &
courent fort vite. La nuit ils paissent
dans les prairies, & le jour ils se reti-
rent dans les bois à cause de l'ardeur du
soleil. Lorsqu'ils sont blessés sans être
estropiés, le chasseur est obligé de se

sauger au plutôt sur un arbre ; car le taureau vient le chercher , & le tient quelquefois trois ou quatre heures assiégé. Ces animaux blessent souvent les chasseurs , & les tuent aussi-bien que leurs chiens.

Il y a encore un grand nombre de chevaux , on en voit quelquefois courir des troupes de plus de cinq cens ensemble ; mais lorsqu'ils voient un homme ils s'arrêtent tous. Un d'eux se détache , approche de la personne qu'il a vue , lorsqu'il en est à une portée de pistolet , il se met à souffler des naseaux & à courir de toute sa force , & à l'instant tous les autres le suivent. Je ne sçais si ces chevaux ont dégénéré , étant devenus sauvages ; car ils ne sont pas si beaux que ceux d'Espagne , quoiqu'ils soient de cette race : ils ont la tête fort grosse , aussi-bien que les jambes , qui sont même raboteuses , les oreilles & le col long. Ils sont très-bons pour travailler & faciles à apprivoiser. Les habitans & les chasseurs s'en servent pour porter leurs cuirs. Voici comme ils les prennent. Ils tendent des lacs de corde assez forte , sur certaines routes que ces animaux ont coutume de fréquenter : ils ne manquent point de

Che-
vaux
sauvages
à quoi
utiles.

Mani-
re de les
prendre
& de les
appri-
voiser.

s'y prendre ; quelquefois même ils s'étranglent lorsqu'ils se prennent par le col. Dès qu'ils sont pris on les attache à un arbre , on les y laisse deux jours sans manger ni boire , ensuite on leur donne à boire & à manger , & ils deviennent aussi doux que s'ils n'avoient jamais été sauvages. Il s'est trouvé même des Boucaniers qui s'en étant longtemps servis , & qui n'ayant plus la commodité de les garder ni de les nourrir , les ont lâchés. Deux mois après ces chevaux rencontrant leurs maîtres , venoient les flatter & se laissoient reprendre. On en tue souvent pour en avoir la graisse , qu'on leve de la crinière & du ventre. On la fait fondre , pour s'en servir au lieu d'huile à brûler.

Les sangliers y sont aussi en grand nombre , & se défendent très-bien contre les chasseurs & leurs chiens. Ils ne vont que par bandes au nombre de vingt-cinq ou trente , & lorsqu'une meute vient les attaquer , tous les mâles se mettent devant , & toutes les femelles avec leurs petits derrière ; & comme il y a des arbres qui contiennent quelques vingt-cinq à trente pas de circuit , ils se mettent contre un arbre pour les garantir. Quand ils sont dans quelque

Industrie des sangliers à se défendre contre les chasseurs.

lieu où il n'y a point d'arbre, les mâles forment un cercle, au milieu duquel ils placent les femelles avec leurs petits. Lorsqu'ils voyent approcher les chiens, il font sonner leurs dents l'une contre l'autre, comme pour donner de la terreur à leurs ennemis. En effet leurs crocs sont si tranchans, qu'ils ont bientôt déchiré un chien quand ils l'attrapent. Il semble aussi que les chiens connoissent les mâles, & qu'ils ne s'attaquent qu'aux femelles qui n'ont point de défenses. Il y a des sangliers qui vont seuls, & qui toutefois ne laissent pas de se défendre contre une meute de vingt-cinq à trente chiens, quand ils peuvent attraper un arbre & garantir leurs testicules; car quand un chien les prend par-là, ils sont à bas & n'ont plus de force. S'il y a quelque chien assez hardi pour les prendre à la gorge, il est bientôt en pieces.

On y voit des chiens sauvages qui ont beaucoup multiplié dans l'isle, par la négligence des chasseurs Espagnols & François, qui les ont laissés en chassant dans le bois. Leur multitude est incroyable, & ils ressemblent à nos levriers. Ils sont fort carnassiers; cependant ils n'ont ni la hardiesse, ni la for-

ce d'attaquer les chevaux ; mais ils mangent les poulains & les veaux. Les sangliers ne leur font pas peur ; car quelquefois ils se trouvent ensemble plus de quatre ou cinq cens.

Un Boucanier François me fit remar- Combat
sangu-
lier.
quer une troupe d'environ vingt-cinq ou trente chiens qui poursuivoient un gros sanglier ; enfin ils l'atteignirent, & le mirent à bas dans une petite prairie où il n'y avoit aucun bois : cependant nous nous étions postés sur un arbre d'où nous vîmes le combat, qui dura près de deux heures. Ces chiens déchirèrent la gorge au sanglier. Lorsqu'ils l'eurent tué ils se retirèrent tous à quartier ; cependant un d'entr'eux se détacha & alla manger seul. Après qu'il eut mangé, les autres de compagnie allèrent faire la même chose ; mais nous tirâmes chacun un coup de fusil, qui les fit fuir, excepté deux qui demeurèrent sur la place, & nous eûmes le sanglier, qui n'avoit que la gorge & les testicules mangés.

Le Boucanier m'expliqua pourquoi Ordre
que les
chiens
sauvages
gardent
en chas-
sant.
ce chien avoit ainsi mangé seul ; c'est que dans toutes les troupes de chiens il y a un braque qui trouve le sanglier, en sorte que quand il est pris, les autres

chiens ont coûtume comme par honneur, de le laisser manger le premier. Il me jura qu'il avoit toujours observé la même chose, & je l'ai depuis remarqué aussi plus de vingt fois.

Il est vrai que dans les meutes des Boucaniers il y a un braque qui va toujours devant. Dès qu'il a trouvé le sanglier il ne donne que deux ou trois coups d'aboi ; à l'instant les autres chiens partent, & poursuivent le sanglier, tandis qu'il les regarde faire. Lorsque le sanglier est mort, le chasseur donne à son braque un morceau, qu'il mange seul, & il ne donne rien aux autres que quand ils sont revenus de la chasse.

Il y a de l'apparence que comme les chiens sauvages sont venus des meutes entieres oubliées dans les bois par les chasseurs, ils ont pu retenir le même ordre de chasser.

San-
gliers
apprivoi-
sés.

Une chose assez particuliere, c'est qu'on peut apprivoiser des sangliers, & les dresser à la chasse comme des chiens. Je l'ai même expérimenté. Un jour nous trouvâmes une femelle qui avoit des petits fort jeunes, nous les apportâmes à notre demeure, nous leur hachions de la viande bien menue qu'ils mangeoient. Il en mourut quelques-

uns ; mais nous en sauvâmes quatre , qui nous suivoient , & jouoient avec nous comme des chiens. Quand ils trouvoient une bande de sangliers , ils se mêloient avec eux , & les amenoient vers nous. Un jour il s'en écarta un , & nous le croyons perdu ; mais trois jours après il revint avec une bande de sangliers , & nous en tuâmes quatre.

Il se trouve encore dans cette île beaucoup d'oiseaux. Je ne parlerai que de quelques-uns qui ne ressemblent pas à ceux que nous avons en Europe.

Lés perroquets y sont en grande quantité. Quoique ces oiseaux portent le même nom , ils different néanmoins beaucoup entr'eux. On ne rencontre jamais ces oiseaux seuls , ils volent toujours par bande , & vivent de semence comme les ramiers ; ils font leurs nids dans de certains trous d'arbres , où l'année précédente l'oiseau nommé charpentier avoit fait le sien , & il semble que la nature ait commis ces petits oiseaux pour rendre ce service aux perroquets. Leurs petits dans ces trous ne sont jamais mouillés ; ils les font en nombre impair , sçavoir trois , cinq & sept. Le premier nombre est plus ordinaire , & le dernier plus rare. Quand

L'oiseau
charpen-
tier à
quoi uti-
le au per-
roquet.

on veut les élever & les apprivoiser, il faut les dénicher pendant qu'ils sont jeunes ; car quand ils sont grands, & qu'on les prend avec des appâts, ils demeurent toujours sauvages, & ne parlent jamais. Pour avoir les jeunes, il faut couper par le pied l'arbre où ils ont fait leur nid ; car on n'y sauroit monter, & il arrive souvent que l'arbre en tombant les tue, si bien que de deux ou trois nichées on ne sauve que deux ou trois oiseaux.

Char-
pentier ;
pourquoi
ainsi
nommé.

Le charpentier est un oiseau qui n'est pas plus gros qu'une alouette. Il a le bec long d'un bon pouce, pointu & si dur, qu'en un jour de temps il perce un palmiste jusqu'au cœur, qui est plein de moelle. Il est à remarquer que le bois de cet arbre est si dur, que les meilleurs instrumens de fer rebroussent dessus.

Singula-
rité des
oiseaux
appelés
Foux.

Les foux sont certains oiseaux ainsi appelés parce qu'ils se laissent prendre à la main. Le jour ils sont sur les rochers, d'où ils ne sortent que pour aller pêcher. Le soir ils viennent se retirer sur les arbres : lorsqu'ils y sont une fois perchés, quand on y mettroit le feu, je crois qu'ils ne s'en iroient point, à moins qu'ils ne le sentissent, c'est

pourquoi on peut les prendre tous jusqu'au dernier sans qu'ils branlent. Ils se défendent pourtant le mieux qu'ils peuvent avec leur bec ; mais ils ne sauroient faire de mal. Pour moi j'ai toujours conjecturé qu'ils ne voyent point la nuit , autrement un oiseau sauvage ne se laisseroit jamais prendre ; car ceux-là ne se laissent point approcher durant le jour. Ces oiseaux sont de la grosseur des canards , & leur ressemblent assez , leur bec est comme celui d'une grue , très-piquant par le bout , & fait en forme de scie par les côtés ; ce qui empêche que le poisson ne leur échappe quand ils l'ont pris.

Il y a une autre sorte d'oiseaux qu'on nomme fregates , à cause de leur vol qui est extrêmement subtil. Ils volent en l'air sans qu'on leur voye remuer aucune chose , & ne laissent pas d'avancer plus vite qu'aucun autre oiseau.

D'autres croient que c'est d'eux que les fregates ont pris leur nom , à cause qu'elles vont mieux à la voile qu'aucun autre navire , qu'elles ont l'avantage , aussi-bien que de certains vaisseaux , de pouvoir également attaquer , se retirer , combattre , & se dégager sans rien risquer.

D'où les
Fregates
ont
pris leur
nom.

Combat
divertif-
sant.

Ces oiseaux donnent la chasse aux foux dont nous venons de parler ; ils les font lever de dessus les rochers où ils sont perchés, & ils les battent avec le bout de leurs aîles. Les foux, qui ne le font pas trop dans cette occasion, pour se dérober à la poursuite de leurs ennemis, vomissent tout le poisson qu'ils ont pêché. Les fregates qui ne cherchent autre chose, le reçoivent à mesure que les autres le jettent, avant qu'il tombe dans l'eau. C'est à la vérité la chose la plus divertissante qu'on puisse voir dans l'Amérique.

Voilà ce que j'avois à dire des oiseaux qui se rencontrent dans l'isle de saint Domingue. J'en indiquerai plus bas quelques autres especes, & je traiterai aussi de certains animaux à quatre pieds, dont on n'a point encore parlé : car depuis que les Espagnols habitent l'Amérique, nous n'avons sur cette contrée que des mémoires fort imparfaits, pour ne rien dire de plus. Mais je puis assurer que jamais personne n'en aura écrit avec plus de fidélité & d'exactitude que moi, parce que j'ai tout vu & tout éprouvé moi-même.

CHAPITRE VI.

Des Reptiles de l'isle de St. Domingue.

ON voit dans la mer une si grande multitude de reptiles & de poissons, qu'il n'y a que celui qui les a créés qui en puisse connoître le nombre, l'espece & les propriétés; & comme plusieurs en ont écrit, il suffira de parler de ce que l'isle de saint Domingue renferme de plus particulier à cet égard, & de moins connu.

Je commence par la Tortue. Cet animal n'a point de langue, il n'a point non plus d'organe pour ouïr; mais il a la vue très-subtile. On ne lui trouve point de cervelle, son foye est comme celui d'un veau, & d'une substance semblable à celle du foye d'un homme. La Tortue est prodigieusement pleine d'œufs de toute sorte de grosseurs; les plus gros sont comme nos œufs de poule, sans coquille, semblables à ceux que les poules font trop tôt. Leur sang est toujours liquide, & ne fige jamais sans qu'on y puisse remarquer ni froideur ni chaleur. Quand on le cuit, il ne laisse pas de se

Anatomie
exacte
de la
Tortue.

coaguler comme celui de porc. Je n'ai jamais pu remarquer de circulation de sang dans ces animaux , & tous leurs vaisseaux sont semblables ; on ne peut pas dire si ce sont veines ou des arteres : néanmoins quand on les a tuées , le cœur palpite fort long-temps. J'en ai gardé quelques-unes qui ont palpité jusqu'à dix - huit heures de temps ; toute la chair palpite de même ; mais moins long-temps que le cœur. La chair est composée de gros fibres qui contiennent beaucoup de suc. Les muscles sont longs & plats ; la graisse est verte comme de l'herbe , & on y remarque un tissu de quantité de fibres. Cette graisse est ordinairement aux côtés , sur le ventre , & proche des isles , la graisse de leur boyau est jaune comme safran , & leur sert de nourriture : car j'ai remarqué qu'on peut laisser une tortue trois semaines sans manger avant qu'elle meure , & en l'ouvrant on trouve vuides les lieux où cette graisse a coutume de séjourner ; il n'y reste que des membranes , & des fibres gluans , où elle est ordinairement attachée. Je l'appelle graisse , parce que quand elle est fondue elle demeure sans consistance comme de l'huile , au lieu qu'aupara-

vant

vant elle est aussi ferme que la graisse de Porc. Les Tortues ont quatre pattes en forme d'aîlerons, avec des ongles. Les os y sont dans le même ordre qu'aux animaux parfaits. Les pattes de devant sont composées de l'*Omoplate* & de l'*Humerus*, qui sont renfermées sous l'écaille qu'on nomme *Carapace*; & en-dehors sont le *Radius* & le *Cubitus*, avec les osselets du *Carpe* & du *Metacarpe*, semblables à ceux des doigts des animaux parfaits. Aux pattes de derriere on remarque les *isles*, l'*os femur*, qui sont aussi sous la *Carapace*, & les deux fibres, avec les osselets du *Tarse* & du *Metatarse*; les orteils sont en-dehors, & composent les pattes de derriere. La queue finit par des vertebres, comme le col; mais elles ne s'étendent pas dans toute leur longueur, elles sont attachées à la *Carapace*, & tiennent à des demi-vertebres qui suivent le long de la *Carapace* depuis le col jusqu'à la queue. Le dessus de leur écaille se nomme par les François, comme je l'ai déjà dit, *Carapace*, & le dessous *Plastron*. Le dessus est fait comme le dôme d'une maison, & le dessous est plat; Les Espagnols les nomment *Carapache* & *Plastron*. Cette *Carapace* & ce

Tome I. Q

plastron sont composés d'une substance osseuse & cartilagineuse. Quand on les ouvre on le met sur le dos, & on coupe le Plastron tout autour, pour l'enlever.

Une de ces Tortues peut fournir plus de deux cens livres de viande, sans compter la graisse, que l'on fond & dont les habitans tant Espagnols que François se servent pour assaisonner leurs légumes. On trouve des Tortues, qui, lorsqu'elles sont grasses, fournissent plus de trente pintes d'huile. J'oubliois à dire que les Tortues franches n'ont sur leur carapace qu'une petite écaille fort tendre qui ne peut servir à rien qu'à faire des verres de lanternes. La chair de ces Tortues est de fort bon goût, & assez nourrissante, mais la graisse qu'on mange avec la viande est si pénétrante, qu'on la sue comme on la mange : car le linge qu'on porte se pourrit, si on le garde trop longtemps. On peut dire aussi qu'elle purifie la masse du sang : car si quelqu'un est mal sain, il n'a qu'à manger de cette viande deux ou trois mois de temps, sans prendre d'autre nourriture, il deviendra fort sain ; & s'il a quelque impureté du mal Vénérien, son

Effet de
la graisse
de Tor-
tue.

corps deviendra plein de galle & de saleté, après quoi il se trouvera plus sain que s'il avoit usé des meilleurs remèdes de l'Europe. Les Aventuriers passent quelquefois deux ou trois mois dans l'isle de saint Domingue à manger de cette viande pour se régaler.

La Tortue se nourrit d'herbe, qu'elle pâit, comme les Vaches, sur certains fonds qui sont le long des isles de l'Amérique, semblables à de grandes prairies. Il y a sept à huit brasses d'eau, & comme elle est fort claire quand la mer est calme, on voit le fonds d'un beau verd qui réjouit la vue. L'herbe qui y croît est longue d'un pied, la feuille est unie & aussi platte d'un côté que de l'autre. Ce sont là les prairies où les Tortues vont pâitre. Après qu'elles ont bien mangé, elles vont à l'embouchure des rivières, pour boire de l'eau douce. Elles ne sçauroient demeurer plus d'un quart-d'heure dans ce fonds sans prendre l'air; elles viennent donc respirer, puis elles retournent au fond; & quand elles ne mangent point, elles ont toujours la tête hors de l'eau; à la moindre chose qu'elles apperçoivent, elles s'enfoncent aussi-tôt. Elles vont tous les ans à terre pour pondre leurs

Com-
ment les
Tortues
font
leurs
œufs.

œufs ; elles font avec leurs pattes de devant des trous dans le sable ; c'est-là qu'elles pondent, après quoi elles les recouvrent & s'en retournent. Elles y reviennent quinze jours après, & font la même chose jusqu'à trois fois. Elles pondent à chaque fois quatre-vingt, quatre-vingt-dix, jusqu'à cent œufs ; les œufs demeurent dans le sable pendant vingt-quatre ou vingt-cinq jours, au bout desquels on voit les petites Tortues sortir du sable, & courir à la mer, où elles ont bien de la peine à entrer ; car la lame qui bat au rivage les rejette toujours à terre. D'un autre côté les oiseaux en mangent la plus grande partie avant qu'elles puissent les éviter : car elles font neuf jours sans pouvoir couler à fond, si-bien que pendant ce temps-là les oiseaux, qui vivent de poissons, les mangent presque toutes, & on peut s'assurer que de cent à peine s'en sauvent-il une seule. Il est vrai que s'il n'en périssoit point, les Navires ne pourroient pas voguer sans en écraser un très-grand nombre. Leurs œufs sont très-bons à manger, & très-nourrissans : il ne se gâtent jamais ; car quoique les petits commencent à se former, ou qu'ils soient tout-à-fait formés, on les

trouve toujours bons. Je ne l'aurois jamais cru, si je n'en avois fait l'expérience. Il est vrai que l'on dit que la faim fait trouver tout bon. Quand les gens de ce pays, Espagnols ou François, rencontrent des œufs de Tortue, ils les font secher au soleil : le jaune se durcit, & est très-bon, se conservant longtemps ; mais quand ils sont vieux, ils deviennent un peu âcres à la gorge, à cause qu'ils sont très-huileux.

Les habitans de l'Amérique ont trois manieres de prendre ces Tortues. La première avec des rets qu'ils nomment *Folles*, qu'ils tendent sur ces fonds d'herbes, où les Tortues paissent, comme on fait un tramail. Les Tortues venant à passer, s'y embarrassent les pattes, & y demeurent accrochées.

Maniere
de pren-
dre les
Tortues.

La seconde maniere se pratique lorsqu'elles viennent pondre à terre. Les habitans qui gardent ces lieux où elles ne manquent jamais de venir tous les ans, les renversent sur le dos, & les empêchent de retourner à l'eau. Pour les renverser ainsi, ils se mettent deux ensemble, tenant par les deux bouts un bâton qu'ils posent sur le sable dans l'endroit où la Tortue doit passer ; & quand elle a les deux pattes de devant

passées, ils la soulevent, & lui font faire le saut à la renverse, ou sur le côté. Un seul homme peut faire cette opération ; mais avec plus de peine. Celle-ci est la plus sûre ; car les Tortues échapperoient si on vouloit les prendre par le corps avec les mains.

- La troisième maniere se pratique avec des harpons, qui sont des cloux de charrettes, sans tête, à quatre quarrés égales, fort pointus & bien trempés. On attache chaque clou au bout d'une ligne de cinquante à soixante brasses de long de la grosseur du petit doigt. Le bout du clou, qui doit être tout rond, s'enchasse au bout d'un bâton dans une virolle de fer. Le bâton doit avoir de long deux brasses & demie, & on l'attache à la ligne avec une petite ficelle coulante, afin de pouvoir toujours la reprendre. Ceux qui veulent faire cette pêche se mettent cinq ou six dans un Canot, plus ou moins, selon qu'il est grand. Un d'entr'eux est sur le devant tout debout, & tient à la main un bâton, qu'on nomme *Varre*, d'un nom Espagnol qui veut dire gaule, & sur son bras gauche il tient la ligne, à laquelle est attaché ce clou. Dès qu'il voit une Tor-

tue au fond , il lui lance ce clou sur le dos , dans la *Carapace*. Alors la Tortue prend une si grande erre , qu'elle entraîne le Canot plus vîte que s'il alloit à la voile. Mais comme ces animaux ne peuvent demeurer long-temps sous l'eau sans respirer , le Harponneur se prépare à lui lancer l'autre clou qui est à l'autre bout de sa ligne. Quand elle a ces deux clous , on la tire dans le canot , & on la met sur le dos ; alors elle ne peut se débattre. Le temps que l'on prend pour cela , est le soir , le matin , & la nuit , qui est préférable ; car les Tortues ne mangent guères que la nuit. Le jour on va remarquer les lieux où se trouvent les bancs d'herbes. On observe aussi s'il y a beaucoup d'herbe sur l'eau ; car c'est une marque que la Tortue y vient paître.

Il semblera peut-être étrange , que la nuit soit le meilleur temps pour prendre les Tortues à la varre : Cependant plus la nuit est obscure & plus le temps est favorable ; car les Tortues en nageant remuent l'eau , qui est fort claire , & qui paroît comme quatre feux allumés au mouvement de quatre nageoires ou pattes de la Tortue. En sorte qu'en jettant la varre au milieu de ces

quatre lumieres, on ne manque jamais son coup, soit qu'il fasse clair de lune ou non ; car de maniere ou d'autre la Tortue paroît toujours blanche comme de l'argent sur le fond de l'herbe qui semble noir. Les Indiens ont été les premiers à prendre la Tortue avec des harpons ; mais les Espagnols ont inventé la varre, avec le clou, & on peut dire qu'ils sont plus habile à cette pêche qu'aucune autre Nation de l'Amérique.

La seconde sorte de Tortue, ne differe point de la premiere, sinon qu'elle est plus petite ; elle a la tête un peu plus longue, son écaille qui est sur le Carapace est épaisse. C'est celle dont on se sert en Europe pour faire les ouvrages d'Ecaille Tortue. Les Espagnols nomment ces Tortues, *Carey*, & les François *Caret*. Ces gens les pêchent seulement pour en avoir l'écaille, qu'ils vendent cher ; car pour la chair elle ne vaut rien. J'en ai pourtant mangé faute d'autre chose ; mais je l'ai trouvée fort mauvaise. Elles paissent comme les Tortues franches, mais dans des lieux pierreux & pleins de mousse marine. Elles sont à l'égard des autres, ce que sont parmi les animaux terrestres, les moutons par rapport aux vaches. Celles-ci

veulent être dans un bon fonds, & les autres se plaisent mieux sur les montagnes.

Lorsque les Espagnols ont pris ces tortues, ils les mettent toutes vives sur le feu, & l'écaille se leve. Un Espagnol m'a assuré qu'il en avoit un jour marqué une de maniere à pouvoir la reconnoître ; qu'après l'avoir ainsi dépouillée de son écaille il l'avoit remise à l'eau, & que trois ans après il la reprit avec une aussi belle écaille que jamais. Ces tortues peuplent comme les premières ; mais elles ne font pas tant d'œufs, & ne sont pas si communes. Leur graisse, qui n'est pas si verte que celle des premières, est admirable pour toutes les douleurs froides, étant fort pénétrante. Elles sont si fortes par le bec, qu'il est impossible de leur arracher ce qu'elles tiennent. Il y a une subtilité à tuer les tortues de quelques fortes qu'elles soient, car si on les frappe sur la tête on ne peut pas les assommer avec un levier ; & en les frappant avec le simple manche d'un couteau, sur le nez qui est au-dessus du bec en forme de deux petits trous par où elles prennent l'air, elles saignent en abondance & meurent bientôt après.

La troisième sorte de tortue est plus

Secret
pour
tuer les
tortues.

Q 5

large, plus longue & plus platte que les deux autres, & a une fort grosse tête. C'est pour cette raison que les Anglois la nomment *Loger-het*, qui veut dire grosse-tête, les Espagnols *Caivana*, & les François *Cahoanne*. Cette sorte de tortue n'est jamais grasse, & a beaucoup plus mauvais goût que le caret, elle pond comme les autres, & ses œufs sont aussi fort bons. L'écaille de cette dernière est comme celle de la tortue franche, & ne sert à rien. On n'en mange que comme du caret, au besoin.

Chose
remar-
quable
sur ces
différen-
tes for-
tes de
tortues.

La quatrième sorte de tortue ne diffère point de la cohanne, sinon qu'elle est encore plus grosse & fort grasse, elle ne sert à rien qu'à faire de l'huile pour brûler. Toute sa carapace est cartilagineuse, & on peut la couper comme on veut. C'est une chose assez remarquable, que toutes ces sortes de tortues ne se mêlent point les unes avec les autres; mais seulement chacune avec son semblable; la tortue franche avec la franche; le caret avec le caret, ainsi des autres. Je m'en suis informé à un vieux Varreur Espagnol, qui faisoit ce métier depuis quarante ans; il m'a dit n'avoir jamais vu une espèce se mêler avec une au-

tre qui soit différente de la sienne.

Ces quatre sortes de tortues se tiennent ordinairement dans la mer, & ne viennent à terre que pour y pondre leurs œufs, bien différentes de deux autres espèces que nous connoissons; c'est-à-dire de la tortue de terre qui ne va point à l'eau, & de celle qui demeure toujours dans l'eau douce. La tortue de terre est longue de deux pieds ou environ, & large d'un pied seulement. Ce sont là les plus grosses, elles sont de figure ovale, & ont le dos ou le carapace en arcade, & fort dur. On ne peut le casser avec les plus forts instrumens tant que la tortue est en vie. Cette tortue est comme celle de mer, excepté les pattes, où elle a cinq griffes qui lui servent à faire des trous dans la terre où elle se retire. Elle n'a point d'écaille sur sa carapace, qui est seulement figurée de jaune & de noir. Les Espagnols en ont beaucoup dans leurs magasins, & ils les mangent.

La tortue d'eau douce n'est différente de la tortue de mer, qu'en ce qu'elle est plus petite, & a des griffes pareilles à celles des tortues que l'on voit dans les étangs en Europe.

Puan-
teur d'u-
ne es-
pece de
tortue.

Du nombre de celles qui se retirent & se nourrissent dans les rivières, il y en a qui ne sont pas plus grandes que la main. Un jour étant en Natolie, j'en apportai une dans une maison. On commença à se plaindre que l'on sentoit mauvais, & cela dura long-temps sans qu'on fût ce que c'étoit. Je proteste que jamais je n'ai senti une odeur si insupportable. On peut bien les nommer *tortues puantes*. Cette puanteur vient d'un limon salineux & sulphuré dont ces animaux se nourrissent.

Anato-
mie du
Lamen-
tin.

Le Lamentin est excellent pour la nourriture de l'homme; il a le corps fait comme une baleine jusqu'à la queue, qui est platte & ronde. Les autres poissons ont tous la queue selon les côtes, au contraire le Lamentin l'a toute unie au ventre & au dos. Sa tête est comme celle d'une taupe; son museau ne diffère nullement de celui d'une vache; ses yeux sont semblables à ceux d'un porc, ses mâchoires à celles d'un cheval. Il n'a point de dents de devant, mais seulement une calosité dure comme un os, avec quoi il pince l'herbe. Il a trente-deux dents molaires aux côtés des deux mâchoires. On remarque que cet animal ne peut pas



bien voir à cause de la petitesse de ses yeux, où il y a fort peu d'humeur & point d'iris. Enfin ses nerfs optiques sont très-petits, & il n'a que très-peu de cervelle. On trouve dans sa tête quelques osselets, que les François & les Espagnols disent être bons pour plusieurs maladies de la tête, comme l'épilepsie, ou mal caduc & les vertiges. Mais comme je ne l'ai jamais éprouvé qu'inutilement, je n'ai jamais aussi pu appercevoir que la substance de ces osselets fût vomitive, comme on l'a cru. On remarque dans le Lamentin tous les organes nécessaires à l'ouïe, & on peut dire que c'est de tous les animaux celui qui entend le mieux, si ce qu'on ajoute est vrai qu'il entend du fond de l'eau. Il y a des gens qui après de longues expériences ont reconnu, que lorsqu'un vaisseau arrive dans un port, ou une baie, où il se trouve du Lamentin, & qu'ils tirent quelques coups de canon, tous ces animaux fuient; en sorte qu'on est long-temps sans en rencontrer.

Ceux qui vont à la pêche de cet animal, sont obligés de se servir de rames qui ne fassent point de bruit. Ils s'abstiennent même de parler. Lorsque

Pré-
caution
pour
prendre
le La-
mentin.

les Aventuriers vont en quelque lieu pour ravitailler leurs bâtimens de Lamentins, ils ne vont pas droit avec le vaisseau au lieu où ils sont; mais à deux ou trois lieues de là, ils prennent de petits batimens pour ne point faire du bruit. Ils en salent la chair, la font fumer, & gardent aussi la graisse, dans laquelle ils font cuire des légumes.

Cet animal n'a point de langue, sa trachée artère & son œsophage, sont comme dans une vache; le poulmon, le cœur, le foye, la pance, les boyaux, la ratte, le diaphragme, le médiastin, le pericarde, & le mesentère, sont comme dans la tortue; le sang n'est ni chaud ni froid, & ne se fige jamais. Quant aux parties génitales, après les avoir examinées, je les ai trouvées tant internes qu'externes, plus semblables à celles de l'homme & de la femme que dans aucun autre animal. Les femelles ont deux mamelles, qui ne diffèrent nullement en situation, en grandeur, grosseur, figure & substance de celles des femmes noires. J'ai été curieux de sucer du lait de quelques-unes de ces femelles qui nourrissoient, je l'ai trouvé aussi bon que le lait des

animaux parfaits par la copulation. Les femelles n'en ont qu'un à la fois; après l'avoir produit elles le portent toujours avec elles, jusqu'à ce qu'il ait la force de paître : ce qui arrive à peu-près au bout d'un an. Elles ont à cet effet deux aîlerons, ou pattes qu'on peut comparer aux pieds de devant des animaux, & aux bras des hommes. Ces animaux ont un si grand instinct d'amour les uns pour les autres, que si on tue une femelle qui porte un petit, ce petit ne la quitte point; si on tue le petit, la mere en fait de même, en sorte qu'on peut toujours les prendre tous les deux.

Le lamentein est gros comme un bœuf, il a depuis son col jusqu'à la queue une épine dorsale, composée de 52 vertebres jointes ensemble, & diminuant insensiblement par les deux bouts. Sa chair est comme celle de veau ou de porc, sa graisse a du rapport à celle du dernier, & a aussi bon goût. Il se nourrit comme la tortue, va boire dans la riviere, & ne peut marcher ni ramper étant hors de l'eau. On voit un grand nombre de ces animaux dans la riviere des Amazones, qui est la partie méridionale de l'A-

mérique , & on les prend à la varre ; mais il faut se servir de cloux dentelés , afin qu'ils puissent tenir dans la peau.

Adresse
du cro-
codile.

Je ne dirai que quelques particularités du crocodile , parce que Pline en a parlé amplement , & qu'on voit sa figure partout. Il a l'instinct de remarquer les rivières où les bœufs vont boire , & il se tient tout proche sans remuer en aucune manière. Lorsque cet animal ou d'autres viennent boire , il les prend par le museau , les tire au fond de l'eau , les tue & les laisse pourrir jusqu'à ce qu'il puisse les déchirer avec ses dents. Il va aussi à terre dans des lieux marécageux , se cache dans des buissons ; & lorsqu'un sanglier passe , il le prend par derrière & le déchire , pourvu qu'il ne soit pas trop fort. J'ai vu un pareil combat dans l'île de Cuba.

Le crocodile a encore l'adresse d'aller prendre les cuirs des Boucaniers , lorsqu'ils les mettent sécher ; il les entraîne dans l'eau , les laisse au fond couverts de pierres , jusqu'à ce qu'ils soient pelés & presque pourris , pour pouvoir les avaler.

Un Boucanier m'a dit qu'un jour en levant sa tente près d'une rivière , il

vit une Crocodile qui la tiroit doucement d'entre ses mains ; l'eau étant fort claire, & la fosse peu profonde, le Boucanier mit son couteau à sa bouche, & se laissa entraîner avec son pavillon. Etant au fond de l'eau, il foula aux pieds le Crocodile pour le noyer ; mais ne pouvant demeurer long-temps sous l'eau ; il lui ouvrit le ventre avec son couteau & se retira. Il dit que ce n'étoit qu'un animal de 3. à quatre pieds de long, & néanmoins il avoit cette force.

Les Crocodiles n'attaquent jamais les hommes blancs, pourvu qu'il y en ait de noirs avec eux. S'il y a vingt hommes blancs qui se baignent, & qu'il n'y en ait que deux noirs dans toute la bande, ils seront les premiers pris.

Discernement
du Crocodile.

Quelques-uns tiennent que c'est à cause d'une certaine exhalaison très-forte qui sort des Noirs ; en sorte que ces animaux les sentent plutôt que les autres hommes. Je me suis trouvé beaucoup de fois avec des gens qui prenoient des Crocodiles : ils se servoient pour cela d'un poulmon de cochon ou de vache, qu'ils attachoient à un croc de bois avec une corde ; on la

Moyen
de les
prendre.

jettoit dans l'eau où étoient ces animaux, & aussi-tôt ils venoient prendre le poulmon. Quand ils avoient tout avalé, on les tiroit à terre, puis on les assommoit à coup de levier.

Nous en avons quelquefois trouvé qui avoient dans le ventre plus de cinquante livres de cailloux pesant. Je crois qu'ils faisoient cela afin de mieux couler à fonds. Leurs œufs sont fort bons à manger & nourrissans, ils n'en font que quarante ou cinquante une fois l'année. Ils sont si industrieux qu'ils les retournent de côté & d'autre jusqu'à ce que leurs petits soient éclos; & quand ils le sont, ils les viennent tous prendre & les avalent pour les garantir des oiseaux; parce que quand ils sortent de l'écaille ils ne peuvent couler à fonds.

Industrie
des Cro-
codiles.

Un jour que nous nous promenions au bord de la mer, nous vîmes sur le sable quinze ou vingt de ces petits Crocodiles. Si-tôt que leur mere, qui étoit proche se chauffant comme eux au Soleil, nous eut apperçus, elle ouvrit sa gueule, tous ces petits s'enfuirent dedans, & aussi-tôt elle sauta dans la mer.

Lézards. Les Lézards ressemblent au Croco-

dile. Quand les Aventuriers les veulent prendre, ils mettent au bout d'un bâton long de deux toises, une petite corde en nœud coulant, ensuite ils se couchent par terre, & lorsqu'il vient un Lézard ils lui chatouillent la gorge avec le bout du bâton, pendant qu'ils lui passent le nœud coulant, & de cette manière ils le tirent tout d'un coup. Les Lézards se laissent prendre de la sorte; parce qu'ils croient que c'est quelque insecte qui les chatouille, & qu'ils ont coutume de vivre de ces animaux. On les prend aussi à la course, quand le pays le permet : mais il faut se bien tenir sur ses gardes, car ils mordent bien fort. Pour s'en garantir on les tient par le gros de la queue, par ce moyen ils ne peuvent remuer, & n'ont point de force.

Les Couleuvres ne sont point venimeuses, & sont plus utiles dans les maisons que les chats; car en peu de temps, quand elles feroient pleines de rats & de souris, elles les détruiroient, parce que ces animaux passent par tout où les rats se retirent; tellement que pas un ne peut leur échapper.

Les Caméléons ont une crête qui change de trois ou quatre couleurs, ^{Caméléons.}

comme de noir en blanc, & de rouge en couleur de fer ; mais ils ne se changent pas en toute sorte de couleurs, comme plusieurs l'ont écrit, & comme on le croit ordinairement.

Chien
de mer.

Le Requiem ou Chien de mer, est très-dangereux, si un homme tombe dans l'eau où il y ait de ces animaux, il est sûr qu'on ne le revoit qu'en pièces, il se tient à l'embouchure des rivières, & il est accompagné d'un petit poisson que l'on nomme *Pilote*, à cause qu'il va toujours devant lui & qu'il ne le quitte jamais. Lorsqu'il fait mauvais temps : ce petit poisson s'attache au Chien de mer, pour résister à l'agitation des flots. Quelques-uns croient que ce poisson est le véritable

Remora.

Remora.

Le Ne-
gre.

Le Negre est un poisson qu'on nomme ainsi à cause de sa couleur qui est toute noire. Il a la figure d'une tanche, se nourrit dans les rochers, a très-bon goût, & est fort nourrissant. Il paroît que ce poisson vit long-temps, car j'en ai vu un prodigieux.

Ce qui
arriva à
l'Auteur
en pê-
chant.

Un jour que je pêchois à la ligne, je sentis mordre l'hameçon, je tirai sans résistance, & peu après je ne pus retirer ma ligne hors de l'eau. Je la

croissoit accrochée à quelque rocher, comme cela arrive assez souvent ; je regardai & je vis à fleur d'eau un monstreux poisson qui ne remuoit nullement, car s'il avoit fait le moindre effort, il auroit cassé la ligne. J'en avertis aussitôt ceux qui m'accompagnoient, il nous donna le temps de lui attacher une corde & de le guinder en haut. Il avoit quatre pieds de long, deux de largeur, & pesoit cent vingt-deux livres. Beaucoup de gens qui avoient été dans ce pays plus de vingt-cinq ans, nous assurèrent qu'ils n'en avoient jamais vu de pareil.

On trouve sur cette isle toute sorte d'insectes, dont je toucherai en passant quelques particularités. Parmi ces insectes il y a quantité de moucheron fort incommodes, principalement quelques-uns qui sont ronds. Les chasseurs en sont les plus incommodés, ils ne les tourmentent que la nuit. Dès que le soleil est levé on n'en voit pas un, & dès qu'il est couché ils remplissent tous les bois. J'ai une fois été contraint de coucher huit jours au milieu de la rivière, parce que je n'avois point de tente. Je me dépouillois tout nud & me couchois sur un banc de sable,

L'auteur
couché dans
l'eau.

où il n'y avoit de l'eau que pour couvrir mon corps. J'avois mis une grosse pierre sous ma tête pour la tenir élevée hors de l'eau ; je la couvrois de feuillage, & je me garantissois ainsi de ces insectes.

On trouve encore dans cette île une espèce de mouches qui ont deux taches aux deux côtés de la tête ; elles sont luisantes comme ces petits vermiculeux que l'on voit la nuit en Europe. Quand ces mouches volent pendant l'obscurité, on diroit que quelqu'un porte du feu dans le bois. Ces mouches jettent une telle lueur, que s'il s'en trouve deux seulement renfermées dans un certain espace, elles peuvent fournir assez de lumière pour lire dans un livre. Elles ont la figure & la couleur d'un hanneton.

Mouches qui éclairent la nuit.

Artifice des Fourmis.

Il y a aussi plusieurs sortes de Fourmis. C'est une des plus grandes curiosités du Pays, que de voir l'industrie avec laquelle ces petits animaux construisent leurs logemens. Ils sont composés de plusieurs chambres où l'on ne voit que deux ouvertures, l'une pour sortir, & l'autre pour entrer. Ces logemens sont assez hauts, & faits de terre, qu'ils maçonnent avec une eau

qui distille de leur corps, & cette maçonnerie tient extraordinairement. Ce qui est encore plus remarquable, c'est que dès le pied de l'arbre ils font un chemin couvert en forme de canal, pour aller & venir, comme s'ils avoient peur d'être vus. Je crois qu'ils le font à cause de la pluie ; car ils haïssent tellement l'eau, que dès que leurs logemens en sont pénétrés, ils les abandonnent.

Je pense avoir dit ce qu'il y a de plus remarquable touchant les Animaux & les Plantes de l'Amérique. Je passe au second Volume de l'Histoire des Boucaniers.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Matieres du premier Volume.

A

A MBRE GRIS. Industrie des Indiens à le pêcher ,	212
<i>Abricotier</i> . En quoi il differe de ceux de l'Europe ,	329
<i>Acayoux</i> . Arbres du tronc desquels on fait des Vaisseaux d'une piece ,	182
<i>Acayou</i> , appelé par les Espagnols <i>Cedro</i> . A quoi propre ,	341
<i>Ajoupas</i> . Ou petites loges ,	255
<i>Alexandre</i> surnommé le <i>Bras de Fer</i> . Sa vie & ses actions ,	235. & suiv.
<i>Anolis</i> ou <i>Gobemouches</i> ,	320
<i>Arbos de Maçanillas</i> , ou l'arbre portant de petites pommes , 321 , 322. Histoire à ce sujet ,	323 , 324
<i>Armes</i> des Boucaniers ,	78 , 79
<i>Assassinat</i> de Monsieur le Vasseur ,	30
<i>Aventuriers-Flibustiers</i> . Leur caractere. 121 122. 130. leur vie. 131 , 132. 136. Parti- cularités dans leurs courses. 54 , 55. 123 , 124. Côtes qu'ils fréquentent. 129. Leur conduite pour la prise d'un Vaisseau , 132 , 133	
<i>Chasse-partie</i> , ou accord qu'ils font en- tre eux , avant que de commencer une en- treprise ,	126 , 127
<i>Aventuriers</i> , <i>Flibustiers</i> , <i>Boucaniers</i> . Ori- gine de ces 3. noms ; différence des uns & des autres.	20
<i>Aventuriers</i>	

- < *Aventuriers-Flibustiers.* Leur entrée dans la mer du Sud en l'année 1685. Ce qui leur est arrivé. 304. 305. Leur descente aux environs de Carthagene. 305. Victoire qu'ils remportèrent en 1688 sur un Vaisseau de guerre Ostendois, 306, 307
 < *Aventuriers.* Leurs occupations en attendant fortune. 211. 225, 226. Extrémité où ils sont réduits, 229. 231, 232

B

- B**ANANIER. Certains arbrisseaux. A quoi utiles. 327. Histoire à ce sujet. *ib.* & 328.
La Banilla. Nécessaire pour la composition du chocolat, 336, 337
Baptême du Fils du Prince Thomas, 258
Barthelemy, Fameux Aventurier. Particularités de sa vie & de ses courses. 144, 145. & *suiv.*
Bois à enyvver, 343
Bois de Chandelle. Pourquoi ainsi nommé, 318
Boucan. Ce que c'est. 87
Boucaner, ou fumer de la viande. 76, 77. & *suiv.*
Boucaniers. Leur habillement. 10. 79. leur origine. 20. 76. Leur emploi. 77. 84. Leur équipage, leur société, leurs Coutumes. 79. L'ordre qu'ils suivent en chassant. 80. Leur maniere de vivre, 82, 83. & *suiv.* & de vuidier leurs différends. 93, 9
Boucaniers qui ne chassent qu'aux Sanglie 4
 En quoi ils different des autres Bouc-
 niers. 86, 87, 88
Boucaniers Espagnols. 94, 95. & *suiv.* Aven-
 tures arrivées entr'eux & les François, 97, 98
Butin. Comment les Flibustiers en dispoient
 avant que de le partager. 286. comment
 se partage. 134, 135
 Tome I. R

- CACAoyer.** Arbre qui produit la semence dont on fait le chocolat. 330, 331 comment on le cultive. 333, 334. sa graine appelée Cacao, monnoye dans les Indes, 335
- Cacaoyere.** Navire pris par l'Olonois, 175, 176
- Cameleon.** Ce que l'on en doit croire, 468
- Cancres.** De combien de sortes, 318, 319
- Caraïbes.** Anciens Indiens de l'Isle S. Vincent 308, 309. & *suiv.* marques pour reconnoître ceux qui sont de distinction parmi eux, 310. Présent qu'ils firent d'une jeune fille à chaque Officier François, & à un Abbé qui étoit venu leur rendre visite, 310, 311
- Carener.** 190. Isles où les Flibustiers vont carener leurs bâtimens, 137, 138
- Carêts,** 318
- Carthagene.** Descente des Flibustiers en 1686, aux environs de cette Ville, 305
- Caye Mohere, ou Caye à femme.** Pourquoi ainsi nommée, 299
- Charpentier.** Oiseau utile au Perroquet. Pourquoi ainsi nommé, 356
- Chasse-Partie.** Voyez *Aventuriers.*
- Chevaux sauvages.** Maniere de les apprivoiser, 350, 351
- Chiens sauvages.** Remarques singulieres à leur sujet, 353, 354
- Chien de mer.** Dangereux, 308
- Chocolat.** Comment les Espagnols ont trouvé l'invention de cette liqueur. 331. Maniere de la faire & d'en user, 336, 337
- Colonies** des François & des Anglois dans les Indes, 115
- Copal.** Arbre dont la gomme sert de même que de l'encens. 343

DES MATIERES. 387

Coraux ou parcs pleins de porcs, 125

Couleuvres. A quoi propres, 379

Crocodile. Adresse & discernement de cet animal. Histoire à ce sujet, 377, 378

Crocodiles, ou Requins qui se rencontrent dans les Rivières; Invention pour les passer à la nage sans être blessé de ces Crocodiles, 149

Monsieur de Cussi Tarin, Gouverneur sur la côte de St. Domingue, 307

D.

DAVID, Capitaine Flibustier. Son entreprise sur la Ville de Grenade, & quelques autres particularités de sa vie, 162, 163. & *suiv.*

Départ de l'Auteur; son arrivée à St. Domingue, 2, 3, 4, 5, & *suiv.* & à la Tortue, 10, 11, 12

Descente des Flibustiers à la Jamaïque, chargés du butin de la Vera-Cruz, 300, 301

E

ENGAGÉ's. Commerce que l'on en fait. Comment on les traite. 105. & *suiv.* Leur travail 110, 111. Anglois; ce qu'ils ont de particulier à leur égard. 112. Histoire d'un Engagé, 89, 90. & *suiv.*

Espagnols. Leurs soins pour se garantir des Flibustiers, 208

F

FLIBUSTIERS. Leur origine. 20. Explication de ce nom. *ibid.* Mariage de quelques uns d'entr'eux. 49, 50. Leur entreprise sur *Curacao*, 55, 56. Prise qui fut faite à cette occasion. 58. Incident qui leur est arrivé à *Porto Rico*. 57. Désolation des environs de cette Place, 60, 61

R 2

- Fourmis.* Industrie de ce petit animal, 470
Foux. Espèce d'oiseaux, 356, 357
Fregates Oiseaux : d'où ce nom leur vient.
 Combat divertissant entr'elles & les Foux.
 356. & *suiv.*
Frere de la Côte. A quelle occasion les
 Aventuriers - Flibustiers s'appellent de ce
 nom. 130

G

- G** *Ascon, (le)* 55
Gibraltar. Prise de ce Bourg par l'O-
 lonois. 188, 189. & *suiv.* Pillage 191. In-
 cendie de cette place, 193
Gommier, 342
Grammond, fameux Flibustier. Particulari-
 tés qui le regardent, 298, 299
Grenada. Entreprise des Aventuriers ou Fli-
 bustiers sur cette Ville, 163, 164. Butin
 qui s'y rencontre, 165

H

- H** *ABITATIONS* d'un quartier situé au bord
 de la mer, 101, 102
Habitations. Société des François pour les
 construire. Conditions de leur société; ce
 qu'ils font pour avoir un quartier propre
 pour y bâtir. 100, 101. Habitans des isles
 Espagnoles & de la Tortue. 99, 100. &
suiv. 104, 105. Habitations des Sauvages.
 101, 102
Hatos, ou Maisons de Campagne, 184
Hourque, Navire de 7. ou 800. tonneaux, pris
 par l'Olonois. 209. ce qui s'y trouve, 220

I

- J** *ARDINS de l'isle de Pin.* Naufrage des
 Aventuriers en cet endroit, 151
Indiens surnommés Grandes Oreilles, 201

Indiens de Terme ferme , surnommés *Mauvais*, 226, 227

Présens qu'ils méprisent. 227. Destinée d'un Aventurier qui tombe dans leurs mains, 228

Indiens du Cap *Gratia à Dios*, 232

Indios Bravos. Où ils habitent. 184. Ce qu'ils firent de l'Olonois, 230

Isle déserte. Relation d'un événement singulier au sujet de quelques femmes abandonnées sur cette Isle, 39, 40. & *suiv.*

L'isle Espagnole, appelée *St. Domingue*. Sa situation. 62. Comment elle fut découverte, ce qui s'y rencontre. Histoire des anciens Sauvages qui l'habitoient. 63. 64. 65. Description des lieux que les François y possèdent. 70, 71 & *suiv.* Histoire de ce qu'elle produit. 325, 326. des Animaux qui sont sur cette isle. 349, 350. & des Reptiles qui s'y rencontrent, 359, 360. & *suiv.* Description de cette isle, & de la Capitale du même nom, 66 & *suiv.*

L'isle de la Tortue. Pourquoi ainsi nommée. Sa situation 315. ce qui s'y rencontre. *ibid.* & *suiv.* Description de l'Isle de la Tortue. 13. 14, 15. & du Fort de la Roche, 25, 26. Ce qui s'y est passé de remarquable depuis l'établissement des François. 17, 18. & *suiv.* 20, 21, 22. & *suiv.* Histoire des sieurs le Vasseur, de Fontenay, du Rossy, d'Ogeron, qui en ont été Gouverneurs, 24, 25, 31, 32, 46. & *suiv.*

L'Isle Saint Thomas. Sa situation & sa description, 289, 290.

Yucatan. Description de cette Peninsule. 233. Etimologie de ce nom. 214, 215. Gouvernement des Espagnols sur cette péninsule. 215.

Mœurs des Habitans ; Cérémonies de leurs
Baptêmes & de leurs mariages. *ibid.* & 216.
leur habileté, 217

L

L AMENTIN. Histoire anatomique de ce
poisson. Endroits où il se trouve. 372
& *suiv.*

Laurent, Capitaine Flibustier, son portrait,
276, 277. Sa vie. Particularités curieuses qui
regardent ses Associés, 279, 280. & *suiv.*

Lézard, 377, 378

Louis Scot, 161

M

M AÑCANILLA, (la) 321

Mangle. Quelle sorte d'arbre. 149.
Effet de ses racines; 341, 342

Manioc. Arbre dont les racines servent à
faire du pain. 344, 345. & la boisson des
Américains, 345, 346

Mansfeld. Va à Carthagene, 161, 162

Maracaïbo ou *Marecaye*. Description de la
Baye de Marecaye. 177, 178. & *suiv.* Si-
tuation de la Ville de Marecaye, avec l'état
où elle se trouve. 186. Sa prise par l'Olo-
nois. 188, 189. Rançon & butin de cette
ville, 194, 195

Marchands. Certains oiseaux des Indes, 184

Maron. Explication de ce mot. Gens que les
Flibustiers nomment ainsi, 89

Matelots. Cérémonies qu'ils observent en
certains endroits de la mer, 355

Michel, *Brouage*, Aventuriers. Incidens
qui leur sont arrivés. Prise venant de Car-
thagene, 287, 288

Montauban, Capitaine Aventurier. Voyage
qu'il fait en Guinée. 245, 246. & *suiv.* Par-
ticularités de sa vie, 252, 253, 254. &

suiv. Rencontre d'un Vaisseau Anglois.

250. Succès du combat, 251. Comment les deux Vaisseaux accrochés sont enlevés en l'air, 251, 252

Mouches qui éclairent la nuit, 382

Moyse Vaucelin, Flibustier, 176. 222

Mulâtres. Quelle sorte de gens, 66, 70

N

L'ANANAS. Subtilité de cette plante, 346

Le Negre. Poisson, 380, 381

O

OGERON. (Mr.) Son naufrage à Puerto Ricco. 57. Histoire de ce qui lui est arrivé dans ce malheur, & à M. de Montorquier, 58, 59. & *suiv.*

Olonois. (P) A quelle occasion il devint Flibustier. 166. Premier incident de ses courses. *ibid.* & 167. Entreprise qui lui réussit dans la Riviere d'*Eferra*. 171. Massacre. 172. Etonnement du Gouverneur de la *Havane*. *ibid.* & 173. Descente de l'*Olonois* en Terre ferme. 174, 175. Etat de sa Flotte. 177. Son arrivée à l'Isle d'*Aruba*. 187. Prise de la Ville de Marecaye, & du Bourg de Gibraltar. 188, 189. Voyage de l'*Olonois* aux *Honduras*. 197. 202. 203. & *suiv.* Prise qu'il fait. *ibid.* & 209. L'*Olonois* abandonné de quelques-uns des siens. 221, 222. ce qu'il devient. 223. & *suiv.* 229. Croise devant Carthagene. 230. Sa mort. *ibid.*

Or. Montagne où il en croît, 63

Orme, (P) 338

P

PALMISTE franc, 339

Palmiste épiné, *ibid.*

apayer, 330

<i>Patache</i> . Vaisseau de guerre qui mouille à l'entrée du port,	219
<i>Perles</i> . Temps propres pour faire cette pêche, moyens d'y réussir,	140
<i>Perroquets</i> . En quoi ils different les uns des autres,	355
<i>Le Picard</i> , Flibustier,	223
<i>Pierre Franc</i> , Aventurier-Flibustier. Entreprises qu'il a faites. Quel succès,	140, 141. & suiv.
<i>Pierre-le-Grand</i> , Aventurier-Flibustier. Relation d'une entreprise considérable qu'il a faite,	116 & suiv.
<i>Pierre Ovinet</i> & le grand <i>Ovinet</i> ,	55. 56
<i>Pirogue ou demi-Galere</i> . Différence de celles des Espagnols & des Caraïbes. 311. Description de ce bâtiment. Quel est son usage. 312, 313. Adresse des Espagnols à les construire,	313
<i>Port de Lopés</i> , lieu où Montauban arrive.	255, 256
<i>Puerto Cavallo</i> , lieu où les Vaisseaux marchands des <i>Honduras</i> viennent mouiller,	202

Q

Q UARTERONES. Ce que c'est.	69
<i>Quinquina</i> ,	343

R

R AMIERS. Histoire à ce sujet,	316, 317.
<i>Remora</i> ,	380
<i>Roc</i> , Capitaine célèbre parmi les Flibustiers. Son portrait. 154, 155. Sa vie, 157 & suiv.	

S

S ALINES de l'Amérique,	75
<i>Sangliers</i> . Leur industrie à se défendre contre les Chasseurs,	351, 352
<i>Sangliers</i> . Appivoisés,	354, 355

- Santiago de los Cavalleros*, Ville située au Nord de l'île de St. Domingue, prise en 1690. par les Flibustiers, 307, 308
St. Pedro. Prise de cette Ville par l'Olonois, 208
Savanas ou prairies, 63
St. Domingue. Voyez l'île.
Singes, ou gens qui grimpent sur les arbres, 183

T

- T**ABAC. Maniere de le cultiver & de l'ap-
 prêter, 346 & *suiv.*
Testamens. Maximes particulieres aux Fli-
 bustiers à ce sujet, 128
Tortues. De combien de sortes. De quoi se
 nourrissent, & comment elles multiplient,
 363, 364. Invention pour les prendre. 365,
 366. & pour les pêcher. 366, 367. His-
 toire anatomique de ce Reptile. 359,
 360. Secret pour le tuer. 369. Observa-
 tions curieuses sur les differentes especes
 que l'on en voit, 370, 371
 L'île de la *Tortue*. Voyez l'île.
Tributor. 55. Incident arrivé à cet Aventu-
 rier, 160

V

- V**AND-HORN. Son portrait, 251. Sujet
 d'une blessure qu'il reçut du Capitaine
 Laurent. 291, 292. Histoire de ce qui lui
 est arrivé depuis qu'il fut Matelot. 292. &
suiv. Comment il s'échappe des mains des
 François, & va à *Porto Ricco* pour surpren-
 dre une partie des Galions d'Espagne. 294,
 295. Succès de cette entreprise. 296. Sa
 mort. *ibid.* Caractere de cet Aventurier, 294
Vareurs ou *Variadores*, 199
La Vera-Cruz, Ville très-considérable dans

394 **TABLE DES MATIERES.**

l'Amerique. Dessein des Flibustiers sur cette Ville. 261. Ce qui arrive sur ces entrefaites. 262, 263. Comment ce dessein s'exécute. 264, 265. Sa prise, 270, 271. Expédient pour la piller. 272. Valeur du butin presque incroyable. 272, 273, 274. Comment il est consommé, 301, 302.

*Fin de la Table des Matieres du
premier Volume.*



LES NOMS

*DES GOUVERNEURS pour le
Roi sur la côte de Saint Domingue &
ailleurs, avec ceux des principaux Aven-
turiers Flibustiers, dont il est parlé
dans cette histoire.*

Mrs. LES GOUVERNEURS.

Monfieur d'Ogeron.

Monfieur le Chevalier de Fontenay.

Monfieur de Poincy, Gouverneur de
l'Isle de Saint Christophe.

Monfieur de Rossey.

Messieurs Hotman, freres.

Monfieur Ducasse.

Monfieur Galifet de Donon.

CAPITAINES FLIBUSTIERS

ET AUTRES.

Alexandre.

Barthelemi.

Bradelet.

David.

Grammond.

Laurent.

Louis Scot.

L'Olonois.

Le Capit. Michel.

Mansfeld.

Montauban.

Morgan.

Moyse Vauclin,

Pierre Ovinet, le

Grand Ovinet.

Le Picard.

Pierre Franc.

Pierre le Grand.

Pitrians.

Roc, surnommé

le Bresilian,

Vand-Hornd.



